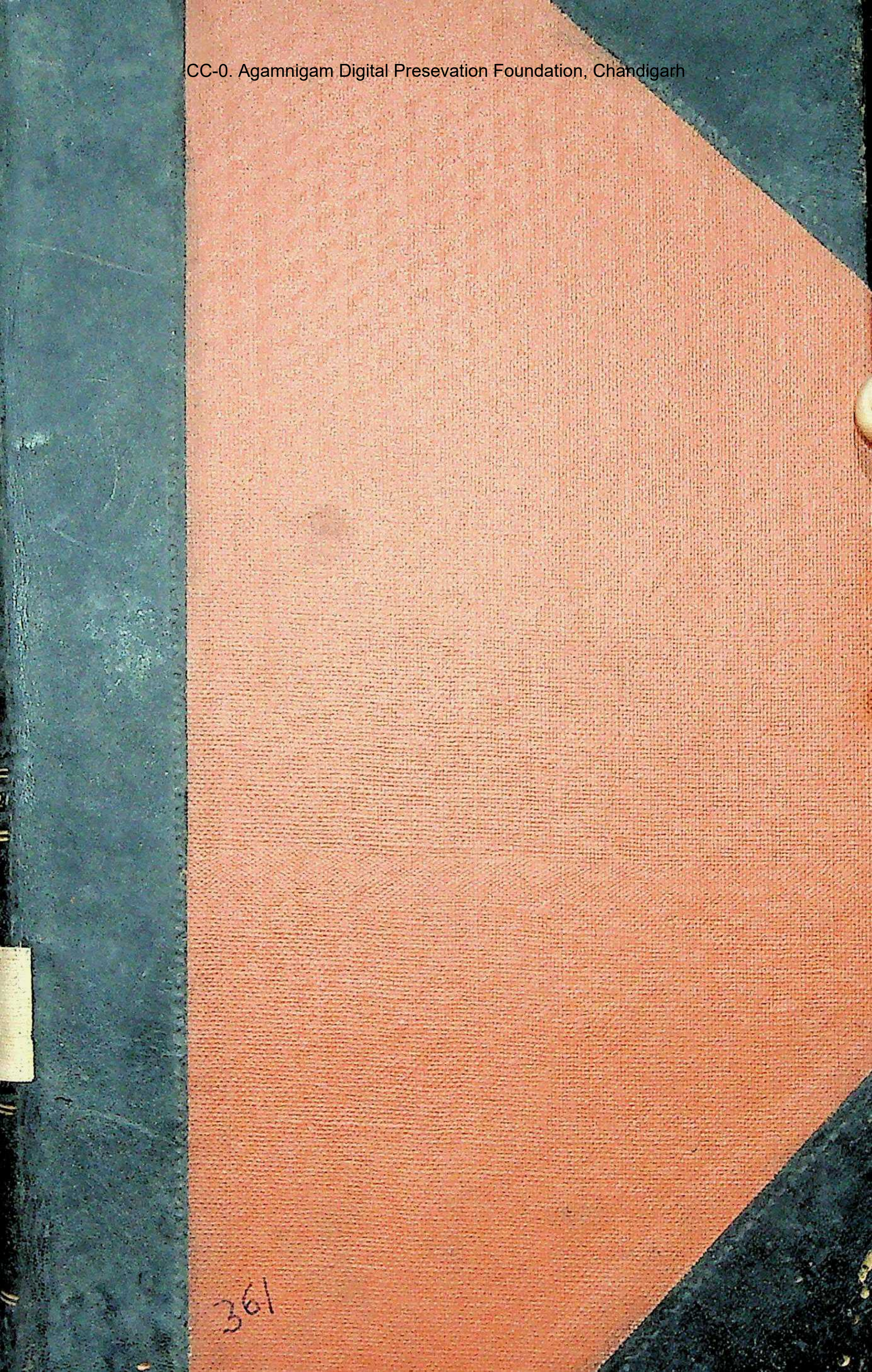

361

LA BṚIHATKATHĀMAÑJARĪ

DE

KSHEMENDRA.

PARIS.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

RUE BONAPARTE, N° 28.

LA BṚIHATKATHĀMAÑJARĪ

DE

KSHEMENDRA,

PAR M. SYLVAIN LEVI.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXXVI.



LA BṚIHATKATHĀMAÑJARĪ

DE

KSHEMENDRA.

PREMIERE PARTIE.

Les récentes destinées de Kshemendra caractérisent[1], par un exemple frappant, l'état actuel des études sanscrites, enveloppées de ténèbres en apparence impénétrables, et cependant éclairées chaque jour d'une nouvelle lumière par les conquêtes rapides de la science.

Il y a quinze ans, Kshemendra n'était dans l'histoire littéraire qu'un nom. La Rājataraṅginī[2] citait sous ce nom une histoire du Cachemire; sous ce nom, Weber cataloguait un lexique «moderne et insignifiant» (n° 804); les manuscrits d'Oxford mentionnaient une Vṛihatkathā, composée par un Kshe-

[1] Il est impossible de rien écrire sur Kshemendra sans le secours de M. Bühler à qui le poète doit presque sa résurrection. Aussi ai-je dû renoncer partout à indiquer les emprunts faits à son *Report on a tour in search of sanscrit mss. 1877*, et à son article dans l'*Indian Antiquary* (1872, p. 302).

[2] Rājataraṅginī, éd. Troyer, I, v. 13.

mendra (84 b), un livre « de ritibus » intitulé Kshemendraprakāça, œuvre d'un Kshemendra cachemirien (38 b), et un « Kshemendra poeta » cité dans la Çārṅgadharapaddhati. Enfin Burnouf, grâce à une correction, légère, il est vrai, attribuait à Kshemendra un recueil d'Avadānas, de date incertaine[1]. Mais personne ne songeait à identifier tant de Kshemendras, auteurs d'ouvrages si différents de caractère, à n'en juger que par le titre même.

En 1871, Burnell annonçait par une lettre publiée dans l'Academy (15 sept.), qu'il avait découvert au palais de Tanjore un manuscrit de la Bṛihatkathā de Kshemendra. Dès lors, par une suite ininterrompue de découvertes, le nom et l'œuvre du poète passent, d'une existence vague et problématique, dans le domaine de la littérature et de l'histoire. M. Bühler découvre immédiatement après Burnell un autre manuscrit du même ouvrage dans le Guzerat, et en publie l'année suivante, dans l'*Indian Antiquary* (1872, p. 302), un aperçu accompagné d'hypothèses sur l'auteur et sa date. Rājendralāla Mitra signale dans ses « Notices of sanskrit Mss. » une nouvelle œuvre du même poète, le Kalāvilāsa. M. Bühler découvre en Guzerat la Bhāratamañjarī, et, dans sa féconde exploration du Cachemire, trouve la Rāmāyaṇamañjarī, le Daçāvatāracarita, la Samayamātṛikā, le Vyāsāshṭaka, le Suvṛittatilaka, le Lokaprakāça et

[1] Introduction à l'Histoire du Buddhisme Indien, section VI. Les formes présentées par le ms. de Paris, que Burnouf avait sous les yeux, sont Kshyomendra et Kshyemendra.

le Nītikalpataru[1]. En 1882, Peterson découvre le Cārucaryāçataka et le Caturvargasamgraha; l'examen des manuscrits bouddhiques de Cambridge assure à Kshemendra la paternité incontestée de l'Avadānakalpalatā[2]; l'an dernier, M. Schönberg publiait une analyse détaillée du Kavikaṇṭhābharaṇa qui faisait connaître au moins par leur titre huit productions encore ignorées de cet écrivain[3]. Enfin, il y a quatre mois à peine, M. Peterson, en analysant l'Aucityālaṃkāra, y trouvait six nouveaux ouvrages de Kshemendra cités par Kshemendra lui-même[4].

Si surprenante que soit une telle fécondité, il est

[1] M. Uhle a publié en 1881, dans les *Abhand. d. Morgenl. Gesell.*, les diverses recensions de la Vetālapañcaviṅçatikā, parmi lesquelles celle de Kshemendra. (Voir page 96.)

[2] Cecil Bendall, *Catal. of buddhist sansk. mss. in University Library*. Cambridge, 1883, in-8°.

[3] Vienne, 1884, in-8°.

[4] The Aucityālaṃkāra of Kshemendra .... Bombay, 1885. — Grâce à cette série de travaux, la liste des œuvres de Kshemendra actuellement connues de nom ou de fait s'établit ainsi : 1° Bṛihatkathāmañjarī; 2° Bhāratamañjarī; 3° Rāmāyaṇamañjarī; 4° Daçāvatāracarita; 5° Samayamātṛikā; 6° Vyāsāshṭaka; 7° Suvṛittatilaka; 8° Lokaprakāça; 9° Nītikalpataru; 10° Cārucaryāçataka; 11° Caturvargasaṃgraha; 12° Kalāvilāsa; 13° Çaçivaṃça; 14° Padyakādambarī; 15° Citrabhārata; 16° Lāvaṇyavatī; 17° Kanakajanakī; 18° Deçopadeça; 19° Muktāvali; 20° Amṛitataraṅga; 21° Aucityālaṃkāra; 22° Kavikaṇṭhābharaṇa; 23° Avadānakalpalatā; 24° Darpadalana; 25° Avasarasāra; 26° Munimatamīmāṃsā; 27° Lalitaratnamālā; 28° Vinayavalli; 29° Vātsyāyanasūtrasāra; 30° Rājāvalı. — Nous ne comptons pas la Nītilatā, mentionnée par l'Aucityālaṃkāra, qui nous paraît être identique au Nītikalpataru. D'ailleurs plusieurs d'entre ces ouvrages présentent dans les divers mss. des titres légèrement différents. Telle l'Avadānakalpalatā ou Bodhisattvāvadāna — ou Bauddhāvadānalatā.

impossible d'attribuer ces écrits à une pluralité d'auteurs homonymes. Par la précision des détails relatifs au poète que répète chacun des manuscrits, Kshemendra semble s'être assuré avec un soin jaloux la propriété de ses œuvres. Si quelque doute s'est élevé sur leur nombre, ce n'est point qu'on ait tenté d'en retrancher, mais bien d'en ajouter. Weber a voulu identifier Kshemendra avec Kshemaṃkara, l'auteur d'une des récensions de la Siṅhāsanadvātriṅçikā, et Peterson, avec Kshemarāja, auteur d'un commentaire sur la Sāmbapañcaçikā [1]. Quoi qu'il en soit de ces identifications vivement contestées, l'œuvre de Kshemendra, telle qu'elle nous est connue par les publications déjà faites et par les extraits insérés dans les rapports de MM. Bühler et Peterson, nous permet à la fois de restituer l'homme et le poète.

Kshemendra Vyāsadāsa appartient au XI[e] siècle; né au Cachemire, il paraît avoir toute sa vie résidé au pays natal. Sa carrière littéraire, commencée sous le règne long et glorieux quoique troublé d'Ananta, se prolonge et sans doute s'achève sous son fils Kalaça. La Bhāratamañjarī date de 1037 ap. J.-C. (an 12 de l'ère cachemirienne et huitième année du règne d'Ananta); la Samayamātṛikā de 1050,

[1] Burnell (*Cat. of sansk. mss. at Tanjore*, p. 168 *b*) soulève en passant la question de savoir s'il ne convient pas d'identifier avec notre poète l'auteur du Caṇḍakauçika, ordinairement désigné sous le nom de Kshemeçvara, mais que les mss. de Tanjore s'accordent à nommer Kshemendra.

l'Avadānakalpalatā de 1052, et le Daçāvatāracarita de 1066 (deuxième année du règne de Kalaça).

Par un privilège malheureusement trop rare dans la littérature sanscrite, la famille de Kshemendra a participé à l'immortalité du poète. Nous connaissons, au moins de nom, son aïeul Sindhu, son père Prakāçendra[1], et son fils Somendra. Rien n'est resté de Sindhu que cette mention. L'histoire du Cachemire nous présente un personnage de ce nom, qui, ministre des finances sous le règne purement nominal d'Abhimanyu, et grâce à la faveur de la reine-mère Diddā, mit au pillage le trésor royal[2]. Peut-être convient-il d'expliquer ainsi la fortune énorme de Prakāçendra. Celui-ci, à en croire son fils, distribua à l'occasion d'une éclipse du soleil 3 lakhs à des brahmanes, en y joignant le présent vraiment royal de 3 peaux d'antilope noire (Kṛishṇājinatrayam), et, en d'autres circonstances, dépensa jusqu'à 4 koṭis (40 millions) en œuvres pies : érections de statues, donations à des couvents, etc. Sa modestie, d'après le même témoin sans doute un peu trop partial, dépassait encore sa richesse, car il allait jusqu'à s'accuser d'avarice après de telles libéralités. Somendra n'a survécu que par greffe; il a eu l'heureuse idée d'ajouter aux 107 récits paternels de l'Avadānakalpalatā un cent-huitième, moins par ambition littéraire que par désir de parfaire un nombre

[1] Le nom de Caṇḍa, que lui donne Bühler (*Ind. Antiq.*) n'est qu'une fausse lecture corrigée par tous les autres manuscrits.

[2] Rājataraṅginī, éd. Troyer, VI, v. 264 et suiv.

heureux[1]. Sa piété l'a sauvé de l'oubli[2]. Nous retrouvons encore autour de Kshemendra quelques-uns de ses maîtres : le célèbre Abhinavagupta, le poète Gaṅgaka, et aussi de ses amis : le brahmane Rāmayaças, sur la demande duquel il composa plusieurs de ses ouvrages; le brahmane Devadhara « qui semble avoir occupé une position éminente dans la communauté brahmanique du Cachemire » et qui le détermina à écrire la Bṛihatkathāmañjarī; le bouddhiste Nakka, pour qui il versifia l'Avadānakalpalatā. Ainsi, nous voyons Kshemendra en relations d'amitié avec les deux religions qui, même à une époque voisine de la sienne, se livraient dans le Cachemire une guerre cruelle. C'est là une preuve de sa tolérance, de sa sagesse de juste milieu dont ses œuvres font également foi.

Ce n'est point toutefois que Kshemendra fût indifférent à la religion. Ses premières années furent fidèles au culte çivaïte, dont son père avait été un fervent adepte. Mais il se convertit plus tard au vishnouisme, et reçut de l'illustre ācārya Soma la doctrine des *bhāgavatas*. Peut-être ne faut-il reconnaître dans ce dernier terme qu'une appellation générique, et pouvons-nous préciser la secte où il s'enrôla. Le surnom de Vyāsadāsa, que la plupart des manuscrits joignent au nom du poète, avait été

[1] V. Bendall, *op. cit.*, add. 913.

[2] Faut-il aussi compter comme un frère de Kshemendra le poète Cakrapālá dont le Kavikaṇṭhābharaṇa cite quelques vers qu'il introduit par ces mots : « yathā caitad bhrātuç cakrapālasya »?

porté avant lui par le plus illustre docteur des Vaikhānasas, celui-là même que le Çaṅkaravijaya (ch. ix), nous représente vaincu dans une controverse par Çaṅkara. La doctrine des vaikhānasas touche de si près aux bhāgavatas que Wilson n'essaie même pas d'en marquer les différences; le seul trait caractéristique de la secte est l'adoration spéciale de Nārāyaṇa. Or Kshemendra s'intitule lui-même « le fervent serviteur de Nārāyaṇa » (nārāyaṇaparāyaṇah, colophon du ms. B). Le surnom de Vyāsadāsa, pris par le poète, serait ainsi un acte de foi vaikhānasa plutôt qu'un titre littéraire orgueilleux et vague. Demeura-t-il du moins fidèle au vishnouisme? Quelques indices conduisent à croire que le bouddhisme l'attira dans la suite : ses ouvrages bouddhiques, exécutés, il est vrai, sur commande, et la doctrine dont il est le premier témoin[1] dans la littérature sanscrite actuellement connue, qui considère le Bouddha comme un avatar de Vishṇu. Cette doctrine flottante convenait peut-être particulièrement à son esprit en balance.

Quelles qu'aient été les fluctuations religieuses de Kshemendra, il n'a point dû connaître les angoisses d'une âme en quête de la vraie foi. Ses œuvres nous le révèlent comme un esprit aimable, enjoué, moraliste sans prétentions, satirique sans fiel, ami de la sagesse et de l'indépendance, aussi bienveillant pour ses émules que sévère pour lui-même, s'amusant aux contes, aux causeries, épris surtout de poé-

[1] Dans le Daçāvatāracarita.

sie, de beaux-arts et de sciences[1]. S'agit-il de le comparer à quelqu'un des classiques (j'entends parler du caractère seul)? Horace n'aurait point désavoué ces deux vers, qui résument toute sa philosophie pratique :

vṛittyā jīvati lokaḥ sevā vṛittir nijaiva keshāṃcit
asthāne tīvratarā nindyā tu tadarthināṃ sevā.

Chacun vit de son métier; d'aucuns ont pour tout revenu le service. Mais il n'y a d'amer et de blâmable qu'un service sans dignité. (Caturvargasaṃgraha, cité par Peterson, Rep.)

Il serait puéril et ridicule d'instituer un parallèle en règle entre deux poètes d'époque, de race et plus encore de valeur si différentes. On ne peut méconnaître toutefois que le Kavikaṇṭhābharaṇa, sorte d'art poétique composé par Kshemendra, présente, à travers un fatras de recettes et de formules à rendre jaloux Quintilien et Vida, quelques préceptes où se reconnaissent la sagesse et le goût d'Horace. Est-ce bien un Hindou dédaigneux des barrières où la routine pédantesque des Alaṃkāraçāstras enferme le poète et l'isole du monde réel, est-ce un Romain impatient des chimères et des monstrueuses imaginations où se complaît l'enseignement des rhéteurs, qui ordonne à la poésie de se retremper au sein de la foule, d'emprunter son langage[2], de goûter ses contes et de

[1] Cf. surtout le Kavikaṇṭhābharaṇa où l'auteur, en traçant l'idéal du poète tel qu'il le conçoit, nous révèle ses goûts, son caractère et ses aspirations.

[2] Janasaṃghābhigamanaṃ deçabhāshopajīvanam. (*Kavik*... III, 20)

prêter l'oreille à ses chansons[1]? Cette intelligence pratique se manifeste dans l'œuvre entière de Kshemendra, qu'il enseigne l'art de former un poète ou qu'il compile simplement un dictionnaire, le Lokaprakâça. « Ce lexique nous donne sur la vie quotidienne des Hindous une quantité d'informations que nous chercherions inutilement ailleurs. Il nous présente des formes pour hundi, traite, billet, etc., les titres de presque tous les fonctionnaires cachemiriens, parfois avec des explications, la liste des parganâs ou districts du Cachemire, etc. On ne saurait méconnaître l'importance de pareils renseignements alors que tous les autres koshakâras (lexicographes) vivent trop haut dans les nues pour se soucier de choses aussi triviales que la géographie, l'administration et le commerce de leur pays. » (Bühler, Rep., p. 75.) Ce seul caractère suffit à marquer Kshemendra d'un trait parfaitement original dans la littérature sanscrite et à lui mériter la reconnaissance de la science qui lui doit plus d'un renseignement précieux.

Si paradoxale que doive paraître l'affirmation, il nous est plus aisé aujourd'hui encore, à huit siècles de distance, de connaître l'homme que d'apprécier l'écrivain. Des 30 ouvrages auxquels est attaché le nom de Kshemendra, il en est 14 dont nous ne connais-

[1] Viviktākhyāyikārasaḥ, *ibid.*, 15, et aussi I, *ad fin.* Schönberg ne donne que l'analyse et non le texte de ce passage. L'apprenti-poète doit entendre : « Gedichte in Volksdialecten und mit besonderer Vorliebe das Wiedergeben und Umdichten solcher Gedichte betreiben welche die Bewunderung der Welt erregt haben. »

sons que les titres; les 16 autres sont encore inédits et les manuscrits en sont fort rares et par suite fort difficiles à consulter. Le seul publié, le Kavikaṇṭhābharaṇa nous est présenté dans un état fragmentaire d'après un original unique; de plus, cet ouvrage si important pour la chronologie littéraire ne nous apprend pour ainsi dire rien sur le style propre de l'auteur. Les seuls éléments dont nous disposions pour cette étude sont : la Bṛihatkathāmañjarī, dont nous avons le texte sous les yeux, les extraits cités par Bühler et Peterson dans leurs rapports, et enfin les vers cités par la Çārṅgadharapaddhati et reproduits par Aufrecht (Zeitsch. der Deutsch. Morgenl. Gesell., vol. XXVII, 1873)[1]. Nous parlerons tout à l'heure, et séparément, de la Bṛihatkathā; nous devons toutefois déclarer dès maintenant que ce serait trahir Kshemendra de le juger sur cet unique exemple. Son œuvre est trop variée pour se prêter à ce système d'appréciation. Kshemendra est un des plus polygraphes parmi les polygraphes. Il dépasse Varron et Lucien, Pline et Plutarque. Auteur dramatique, il écrit le Citrabhārata; lexicographe, il compile le Lokaprakāça; didactique, il écrit le Kavikaṇṭhābharaṇa, l'Aucityālaṃkāra, traités de poétique, le Suvṛittatilaka, traité de versification, et re-

[1] La recension de la Vetālapañcavinçatikā publiée par Uhle peut être aussi consultée, mais avec précaution, car elle ne nous offre pas un spécimen authentique du style de Kshemendra. (Voir p. 96.) — (Depuis la publication de cet article dans le Journal asiatique, le Kalāvilāsa a été édité dans un périodique indien fondé cette année même, la Kāvyamālā.)

manie l'Art d'aimer de Vātsyāyana; moraliste, il versifie le Carucaryāçataka, le Caturvargasaṃgraha et le Darpadalana [1]; commentateur, il interprète dans le Nītikalpataru un traité sur la politique de Vyāsa; satirique, il étale en plein jour les ruses des courtisanes dans le Kalāvilāsa et la Samayamātṛikā; abréviateur d'épopées, il compose la (Mahā-) Bhāratamañjarī et la Rāmāyaṇamañjarī; traducteur ou arrangeur de contes et de légendes, il versifie la Kādambarī, la Bṛihatkathāmañjarī, le Daçāvatāracarita et l'Avadānakalpalatā; historien, il expose la série des dynasties cachemiriennes dans la Rājāvali; poète raffiné, il élabore la Muktāvali et la Lāvaṇyavatī. Restent 8 ouvrages de genre incertain. Et peut-être la liste n'en est-elle pas encore complète!

La seule inspection d'une telle liste porte à croire qu'en dépit de ses préceptes sur la lente élaboration et les corrections répétées, Kshemendra s'est plus occupé de produire vite et beaucoup que bien. C'est en effet le reproche que, dès le siècle suivant, Kalhaṇa adressait aux œuvres historiques de l'auteur :

> kenāpy anavadhānena kavikarmaṇi saty api
> aṃço pi nāsti nirdoshaḥ kshemendrasya nṛipāvalau.

Par suite d'un certain manque de soin, la Rājāvali de Kshemendra ne présente pas une seule partie exempte de fautes, quoique ce soit pourtant l'œuvre d'un poète. (Rājatar., I, 13.)

Kalhaṇa, on le voit, ne conteste pas les qualités

[1] M. Bühler a eu l'obligeance de me signaler cet ouvrage, court traité sur la vanité des grandeurs.

poétiques de Kshemendra; les manuscrits d'autre part lui accordent le titre sans doute traditionnel de mahākavi (grand poète). Gardons-nous toutefois de demander à Kshemendra la haute envergure, l'essor puissant, les grandes inspirations; nous serions trop déçus. Esprit pratique et positif, il était peu fait pour les rêves sublimes et les grandes paroles. Son tempérament ne l'y portait pas plus que ses aptitudes. Son plaisir est de conter : abréviateur de Vyāsa ou de Vālmīki, satirique ou professeur de morale, il conte toujours et non sans charme. Malgré les apparences didactiques, la morale semble n'être qu'un prétexte au récit. C'est ainsi que sont composés le Kalāvilāsa et la Samayamātṛikā, que M. Bühler n'hésite pas à placer au premier rang parmi ses œuvres; tel est encore le Cārucaryāçataka où Kshemendra devançant un genre secondaire exploité de nos jours, s'est plu à présenter sous une forme souvent piquante, enfermés dans un seul distique, l'exemple et la leçon. J'en emprunte quelques-uns, pour les citer, au rapport de M. Peterson.

brāhme muhūrte purushas tyagen nidrām atandritaḥ
prātaḥ prabuddhaṃ kamalam āçrayec chrīr guṇāçrayā.

Secouez dès l'aube la paresse et le sommeil; le lotus s'éveille (s'épanouit) de bonne heure; aussi voyez : Çrī (la Fortune), déesse judicieuse, s'y pose.

nottarāyāṃ pratīcyāṃ vā kurvīta çayyane çiraḥ
çayyāviparyayād garbho diteḥ çakreṇa pātitaḥ.

Ne dormez pas la tête au nord ou à l'ouest; Diti s'était mal

couchée; Indra en a profité pour frapper l'enfant qu'elle portait dans ses entrailles.

paropakāraṃ saṃsārasāraṃ kurvīta sattvavān
nidadhe bhagavān buddhaḥ sarvasattvoddhṛitau dhiyam.

Rendre service aux autres, c'est là vraiment vivre; le saint Buddha n'avait qu'une pensée : le salut des créatures [1].

bandhūnāṃ vārayed vairam naikapakshāçrayo bhavet
kurupāṇḍavasaṃgrāme yuyudhe na halāyudhaḥ.

Évitez les querelles de famille et gardez-vous de prendre aucun parti; pendant la guerre des Kurus et des Pāṇḍavas, Halāyudha resta neutre.

Ces maximes de sagesse et d'hygiène courantes prennent une saveur nouvelle à être illustrées de noms si vénérables : dieux, saints et héros. Les vers extraits par Aufrecht de la Çārṅgadharapaddhati présentent le même tour d'esprit ingénieux et brillant, l'art de lancer le trait avec une douce malice :

meruḥ sthito tidūre manushyabhūmiṃ parityajya
bhīto bhayena cauryāc caurāṇāṃ hemakarāṇām.

Savez-vous pourquoi le Méru (montagne d'or) s'est planté tout au bout du monde, loin des hommes? C'est qu'il a eu peur d'être volé par les orfèvres.

pūrvaṃ ceṭī tato beṭī paçcād bhavati kuṭṭanī
sarvopāyaparikshīṇā veçyā jātā tapasvinī.

Servante d'abord, puis courtisane, puis entremetteuse, la belle a usé toutes les cordes : elle se fait religieuse.

Enfin cette stance qui nous offre un tableau de genre si vivant et si curieux :

ākhyāyikānurāgī vrajati sadā puṇyapustakaṃ çrotuṃ

[1] Cf. plus haut sur les tendances bouddhiques de Kshemendra.

dashṭa iva krishṇasarpaiḥ palāyate dānadharmebhyaḥ dattvā diçi diçi drishṭim yācakacakito vaguṇṭhanaṃ kritvā caura iva kuṭilacārī palāyate kuṭilarathyābhiḥ.

S'agit-il d'entendre une lecture sainte ? notre homme qui aime les histoires y accourt. S'agit-il de pratiquer les maximes de charité ? il se sauve comme s'il avait tous les plus terribles serpents à ses trousses. Il jette les yeux à droite, à gauche ; la vue d'un mendiant le fait trembler ; il se cache, et, comme un voleur, comme un misérable, file par une ruelle détournée.

Nous avons parlé jusqu'ici des qualités littéraires de Kshemendra ; la Brihatkathā va nous obliger de parler de ses défauts. Elle en présente un recueil malheureusement trop complet. L'ouvrage appartient au groupe des mañjarīs ou bouquets représentés dans l'œuvre de Kshemendra par deux autres poèmes : la Bhārata- et la Rāmāyaṇamañjarī. Toutes trois nous présentent de grands poèmes réduits, pour ainsi dire, à leur plus simple expression. Kshemendra se proposait sans doute de rendre Vyāsa, Vālmīki et Guṇāḍhya plus accessibles aux lecteurs, et de concentrer en quelque sorte leurs parfums et leurs couleurs ; par malheur, il a desséché les fleurs pour amincir mieux le bouquet. Il a beau nous affirmer que Vyāsa lui est apparu dans un songe et lui a promis son appui : Vyāsa n'a point tenu parole. « Ce n'est que de la prose, et mal versifiée. » (Bühler, p. 47.)

La Brihatkathāmañjarī n'est connue de fait par les savants européens que depuis 14 ans. Un in-

dex de Purāṇas, rédigé pour Wilford et catalogué par Aufrecht parmi les mss. de la Bodléienne, en mentionnait le nom. Le commentateur du Daçarūpa, Dhanika, et Dhuṇḍhirāja, dans son commentaire du Mudrārākshasa, la citaient. En 1871, Burnell en découvrait un exemplaire au palais de Tanjore; en 1872, M. Bühler en achetait un autre dans le Guzerat, et un troisième à Bharuch (Broach) en 1875, pour le gouvernement de Bombay [1]. Outre leur rareté excessive, les manuscrits actuellement découverts sont tous incomplets. Toutefois, réunis ils permettent de reconstituer l'œuvre dans son intégrité.

Dès 1872, M. Bühler publiait dans l'*Indian Antiquary* (octobre, p. 301) un article sur la nouvelle Bṛihatkathā. Kshemendra n'était alors qu'un nom vague dans la littérature; aussi M. Bühler se préoccupait-il surtout de préciser l'époque de l'auteur. Le problème était en effet d'une haute importance. L'œuvre récemment découverte présentait une collection de contes déjà connue par une autre rédaction, celle de Somadeva Bhaṭṭa [2]. Somadeva, qui écrivait au début du XIIe siècle [3], prétendait n'être

[1] Les deux derniers manuscrits mentionnés nous sont parvenus trop tard pour en faire à temps un examen détaillé. Nous remettons par suite à un article prochain la description complète des manuscrits de la Bṛihatkathā que nous avons entre les mains. (Voir p. 84.)

[2] Publiée par Brockhaus, 1839-1866.

[3] C'est du moins la date donnée par Brockhaus. M. Bühler, dans un travail intitulé *Ueber das Zeitalter des Somadeva* (Sitzungsberichte der phil. hist. Classe der kais. Akademie der Wissenschaften, Vienne, 1885), fixe entre 1063-1064 et 1081-1082 après J.-C. la date de la composition du Kāthāsaritsāgara. Nous nous occuperons

qu'un simple traducteur; à l'en croire, il avait transporté en sanscrit, en l'abrégeant, une Bṛihatkathā composée au temps jadis, en langue paiçācī, par Guṇāḍhya. Fallait-il admettre l'existence de ce personnage à demi-fabuleux, et reporter à des siècles plus lointains la composition originale d'un recueil où se seraient trouvés réunis tous les éléments du Pañcatantra, de la Vetālapañcaviṅçatikā et d'autres ouvrages analogues? Les avis se partageaient : Wilson, Brockhaus, Lassen niaient Guṇāḍhya; Hall prouvait par les documents littéraires que ces contes étaient fameux au VII[e] siècle. Aux pièces qu'il cite j'en ajouterai une autre, inédite, fournie par les inscriptions cambodgiennes. L'inscription cotée 71 au catalogue provisoire de M. Bergaigne (à qui j'en dois la communication) et qui se rapporte au règne de Yaçovarman (an 811 çāka = 889 ap. J.-C.), porte sur la première face au vers 34, ce vers en l'honneur du roi :

pāradaḥ sthirakalyāṇo guṇāḍhyaḥ prākṛitāpriyaḥ
anītir yyo viçālākshaç çūro nyakkṛitabhīmakaḥ.

Quel que soit le sens des autres allusions par calembour réunies dans ce vers, celle relative à Guṇāḍhyā et à son ouvrage en prākrit est évidente.

Mais les arguments indirects ne sauraient emporter la conviction. La Bṛihatkathā de Kshemendra

plus spécialement de ce récent travail et des conclusions de M. Bühler dans notre prochain article. (Voir page 122.)

était un élément nouveau du procès : ce n'était pas encore un élément décisif. Restait à prouver qu'on avait sous les yeux deux rédactions indépendantes, empruntées à un original commun et non point l'une à l'autre. La date de Kshemendra interdit, il est vrai, de le considérer comme un simple abréviateur de Somadeva. Mais ce dernier, postérieur à Kshemendra d'environ 70 ans, s'est-il contenté de remanier la Kathāmañjarī et de la développer? L'accusation d'imposture littéraire, ou du moins d'invention romanesque portée jadis contre Somadeva au sujet de Çuṇāḍhya et de sa Bṛihatkathā paiçācī ne serait-elle levée que pour retomber de tout son poids sur l'auteur de la Mañjarī? Une comparaison attentive des deux narrations suffit à ruiner cette hypothèse nouvelle. Ce n'est pas seulement par les différences de faire, de procédés, que le premier lambhaka des deux rédactions justifie l'application des vers fameux :

Facies non omnibus una
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

A n'examiner même que les récits communs aux deux auteurs, la narration détaillée de Somadeva paraît difficilement s'être inspirée de la sécheresse obscure de Kshemendra. Tel est le récit de Kāṇabhūti (Ksh., 2, 5-8; Som., 2, 7-24) où la prédiction de Çiva, simplement mentionnée par l'un, est rapportée par l'autre avec un grand luxe de circonstances; tel le récit des deux brahmanes (K., 2, 20-24; S., 2, 41-54), où Somadeva expose la généalogie des

deux personnages, les aventures de leurs parents, omises par Kshemendra; telle encore la prophétie relative à Vararuci (S., 2, 64 et suiv.). Kshemendra laisse également de côté la généalogie de Putraka, les aventures de sa mère et de ses tantes, la prédiction de Çiva (S., 3, 4-25), les rapports des servantes de Pāṭalā, la ruse de son père pour surprendre l'amant (S., 3, 69-72). Les circonstances où Vararuci rencontre Upakoçā, l'apparition de Sarasvatī qui lui révèle ses liens antérieurs avec la jeune fille, l'entrevue de l'amant avec une amie d'Upakoçā, ne se trouvent aussi que chez Somadeva (4, 2-20); de même les efforts de Pāṇini pour acquérir la science (4, 20-23) et la scène où le roi Yogananda humilie Cāṇakya (5, 115-119).

Mais ce ne sont point seulement les détails de tel ou tel conte qui manquent dans la Mañjarī; certaines histoires racontées tout au long par Somadeva, y font complètement défaut. Ainsi, le récit où Çiva expose pourquoi il aime les crânes et les cimetières (S., 2, 10-16); ainsi, la légende du roi Brahmadatta (S., 3, 25-36); ainsi, l'épisode de Pushpadanta et du ṛishi (S., 5, 132-140); l'histoire du marchand de souris tient dans un seul vers chez Kshemendra, et en prend 22 (6, 28-50) chez Somadeva; celle du brahmane qui chantait le Sāmaveda (*ibid.*, 50-65) manque totalement dans la Mañjarī; tel est aussi le cas de la légende relative au jardin Devīkṛiti (S. 6, 72-87), du récit des austérités pratiquées par Çarvavarman, des circonstances relatives au Kātan-

tra, de l'existence antérieure de Çātavāhana (S., 6, 155-fin et 7, 1-22). Enfin l'histoire du roi Çivi qui n'est indiquée chez l'un que par allusion, est chez l'autre contée tout au long (S., 7 88-98).

De telles différences empêchent de supposer que l'original du Kathāsaritsāgara soit la Kathāmañjarī. La fidélité scrupuleuse dont Somadeva se targue ne s'accommoderait guère de ces développements et de ces additions; sans compter qu'il serait au moins étrange de voir un auteur reprendre à soixante-dix ans de distance l'ouvrage d'un autre, et le remanier sans même lui donner un souvenir, et toute une série de générations complices dissimuler ce plagiat. Au contraire, les procédés narratifs des deux auteurs que nous étudions plus loin expliquent à merveille ces différences de leurs ouvrages si on les suppose empruntés au même original. Mais il y a plus : certaines divergences purement verbales déjà relevées par M. Bühler viennent non seulement corroborer ces arguments, mais prouver définitivement l'existence de la Bṛihatkathā paiçācī qu'elles laissent en quelque sorte apercevoir par transparence. Le roi Dīpakarṇa de Kshemendra devient chez Somadeva (tar. 6) Dvīpikarṇi : tous deux sortent directement d'un prototype paiçāca, Tippakaṇṇa. Les formes parallèles Vedagarbha et Vedakumbha partent également d'un original Vedakabba[1]. Mais l'exemple le

[1] Les deux lambhakas offrent plusieurs autres exemples de ces variations verbales : Agniçikha (S., 2, 30) et Agniçarman (K., 2, 14); Akarshikā (S., 3, 53) et Āyajñika (K., 2, 52); Pāṭalī (S., 3, 58

plus frappant, parce qu'il porte, non pas sur un nom propre, mais sur un substantif commun, et par là sur le conte même, se présente dans l'histoire d'Indradatta (S., 5, 14; K., 4, 27). Chez Kshemendra, le roi aperçoit une des reines qui demande à un brahmane la date du jour (*tithi*praçnaṃ dvijanmānaṃ bhāshamānām). Somadeva dit que la reine interrogeait un hôte brahmane (brāhmaṇ*ātithim*). Par une erreur d'interprétation, la forme paiçācī traduite *tithi* «jour» par Kshemendra a été comprise et traduite *atithi* «hôte» par Somadeva. Tous les alaṃkāras de Somadeva ne valent pas pour l'histoire littéraire cet heureux faux-sens.

Si Guṇāḍhya doit à Kshemendra la confirmation de son existence si longtemps contestée, il n'a pas moins à se louer de la fortune qui a préservé l'œuvre de Somadeva. Sans elle, à le juger d'après la seule imitation de Kshemendra, on l'eût sans doute apprécié avec autant de sévérité que d'injustice. Kshemendra a pris à tâche de resserrer dans les plus étroites limites, fût-ce même au prix de l'élégance et de la clarté, la longue compilation du vieil auteur. Somadeva qui déclare abréger la Bṛihatkathā originale, l'a réduite en 21,526 vers[1] d'un style relativement sobre, où les ornements sont restreints au mi-

et Pāṭalā (K., 2, 53); Pañcaçikha (S., 7, 76) et Pañcacūḍa (K., 6, 21), Suçarman (S., 7, 78) et Vasuvarman (K., 6, 11), etc. La lecture Vedakumbha 7, 11 du manuscrit A, est sans doute restituée d'après le Kathāsaritsāgara.)

[1] Chiffre donné par Brockhaus.

nimum des exigences de la rhétorique sanscrite. Et pourtant le Kathāsaritsāgara est encore trois fois plus étendu que la Mañjarī, car celle-ci ne comprend que 7,500 vers environ. Et pour arriver à ce chiffre, Kshemendra n'a supprimé presque aucun récit de l'original. Son ouvrage comporte 18 livres, comme celui de Somadeva, désignés par les mêmes titres, à de très légères variantes près, mais disposés dans un ordre différent : ce qui paraît indiquer dans l'original une division précise des parties et un état flottant de l'ensemble. Les livres ou lambhakas I-V de Kshemendra correspondent aux lambhakas I-V de Somadeva; le VI au VIII, le VII au VI, les lambhakas VIII-IX aux XI-XII, le X au XVIII, le XI au XIII, le XII au XVII, le XIII au XIV, le XIV au VII, le XV au IX, le XVI au X, le XVII au XV, le XVIII au XVI. La Mañjarī ne présente pas de subdivisions analogues aux taraṅgas.

La différence de proportions constatée entre les deux poèmes se reproduit à peu près exactement si l'on compare entre eux les livres correspondants. Le premier livre de Kshemendra contient 392 vers, au lieu de 824 dans Somadeva; le deuxième 421 chez l'un et 871 chez l'autre; le troisième 468 en face de 1198; le quatrième 143 d'une part et 501 de l'autre; le cinquième 258 contre 817. Il est donc permis de rechercher dans un des lambhakas sans distinction les procédés de Kshemendra et d'étudier son *art de tresser les bouquets*. Étudions, par exemple, le début du premier livre.

SOMADEVA.	KSHEMENDRA.
I *Préambule*. Vers 1-13. 1-4 : Invocation et annonce du sujet; 4-10 : index des lambhakas; 10-13 : nature de l'ouvrage.	I Vers 1-5 : 1 çloka, invocation; 1 trishṭubh 1 āryā et 1 çārdūlavikrīḍita de réflexions littéraires; 1 çloka sur le sujet de l'ouvrage.
14-17 : Description de l'Himālaya et du Kailāsa, sans recherche ni éclat.	5-11 : *id.*, mais recherche de la couleur et du trait.
17-21 : Description de Çiva, par le souvenir de ses exploits.	11-19 : *id.*, série d'images, de tableaux, de détails pittoresques.
21-27 : Entretien de Çiva et de Pārvatī, récit d'un style clair et simple.	19-24 : *id.*, mais abrégé au profit des épithètes à images.
27-33 : Histoire de Brahmā et Nārāyaṇa.	24-27 : *id.*, écourté de moitié.
33-43 *b* : Histoire de Pārvatī.	27-48 : *id.*; le récit est écourté, mais 5 vers pour décrire en longs composés les symptômes de la passion et les troubles de l'amour.
43 *b*-49 : Début de l'histoire des Vidyādharas.	48-50 : *id.*, l'auteur néglige d'indiquer les précautions de Çiva qui aggravent la faute de Pushpandanta.
49-63 : Indiscrétion de Pushpadanta, son châtiment; malédiction de Mālyavān.	50-56 : *id.*
63-66 incl. : Pārvatī s'enquiert de leur sort.	66-70 inclus : *id.*
Taraṅga II. 1-7 : Rencontre de Kāṇabhūti.	II 1-5 : *id.*, mais le songe qui l'explique est supprimé.
7-24 : Récit de Kāṇabhūti.	5-8 : *id.*, mais la relation de l'entretien de Çiva avec Pārvatī est supprimée.
24-30 : Kātyāyana commence son récit.	8-14 : *id.*
30-41 : Son enfance.	14-20 : *id.*

41-54 : Histoire des deux brahmanes.	20-24 : *id.*, mais très élagué. Les détails relatifs à leurs parents, leur songe, sont supprimés.
54-64 : Récit de la femme de Varsha.	24-32 : *id.*
64-83 inclus : Kātyāyana part chez Varsha.	32-37 : *id.*, les inquiétudes de la mère, la prédiction du ciel, les détails relatifs à la guérison de Varsha sont supprimés.
Taraṅga III. 1-4 : Transition.	37-38 : *id.*
4-25 : Premières aventures de Putraka.	38-41 : *id.*, mais rien de sa généalogie, des aventures de sa mère, de la prédiction céleste.
25-36 : Histoire de Brahmadatta.	Supprimée.
36-45 : Complot contre Putraka.	41-48 : *id.*, mais le drame, les discours des personnages supprimés.
45-53 : Histoire des deux Asuras.	48-52 : *id.*, même suppression du drame.
58-79 incl. : Putraka séduit et enlève Pāṭalī.	52-68 incl. : *id.* Les servantes, la ruse du roi, supprimées; mais 5 vers (55, 56, 62, 63, 64) employés à dépeindre Pāṭalā.

Prolonger ce tableau, ce ne serait que confirmer par de nouveaux exemples les résultats qui en ressortent. S'agit-il de raconter? Kshemendra resserre, résume, élague et substitue à un original vivant, mouvementé, dramatique, une narration sèche et laconique. S'offre-t-il un prétexte à tourner quelques vers descriptifs? Kshemendra s'empresse d'en profiter sans aucun souci des proportions générales.

Comment expliquer un pareil manque de goût chez un esprit d'ordinaire judicieux? Comment un homme de talent a-t-il pu écrire une œuvre si peu

estimable? Peut-être est-il permis d'en fixer la raison. Nous avons vu Kshemendra recommander comme exercice à l'aspirant-poète de remanier et de retravailler les poëmes qui ont excité les cris d'admiration (camatkāra) du monde[1]. La Bṛihatkathā, selon Kshemendra lui-même, a provoqué cet enthousiasme (Introd., v. 3, satāṃ camatkṛitikṛit. . . evaṃ kila. . . çrūyate kathā, v. 4). Il en est de même du Mahābhārata et du Rāmāyaṇa. Ici encore, Kshemendra aura donné en exemple sa propre conduite. Les mañjarīs seraient ses premiers exercices poétiques, écrits moins pour s'assurer l'estime des connaisseurs que pour se rompre la main au maniement du vers. Ce seraient des œuvres de jeunesse, presque d'écolier. Et, en effet, la Bhāratamañjarī est la première des œuvres datées de l'auteur, antérieure de 29 ans au Daçāvatāracarita. Si le poète attribue aux instances du brahmane Rāmayaças la composition de la Kathāmañjarī, ce n'est sans doute qu'une formule de politesse et de dédicace; il se peut même que son ami lui ait particulièrement recommandé l'ouvrage de Guṇāḍhya comme un excellent thème à versification. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage n'eut pas une fortune brillante et fut assez vite oublié : la rareté des manuscrits le prouve, et plus encore ce fait que, dans le Cachemire même, dans la patrie de Kshemendra, un demi-siècle seulement après lui, un poète sans présomption reprenait la Bṛihatkathā

[1] Cf. supra, page 9, note.

pour la traduire en sanscrit sans donner même un mot de souvenir à son prédécesseur.

Ainsi, ce ne sont point les beautés littéraires qu'il convient de chercher dans cet ouvrage; mais pour l'histoire de la littérature des contes, il est de la plus haute importance. La comparaison des deux versions, en même temps qu'elle confirme l'existence de Guṇāḍhya, permet de reconstituer son œuvre, ou plutôt dissipe les soupçons qu'on pouvait avoir sur la fidélité du Kathāsaritsāgara. L'affirmation de Somadeva se trouve justifiée :

yathā mūlaṃ tathaivaitan na manāg apy atikramaḥ
granthavistarasaṃkshepamātraṃ bhāshā ca vidyate (v. 10).

Tel l'original, telle cette copie; pas une ligne où elle s'en écarte. Toute mon œuvre a été d'abréger et de traduire.

Mais si c'est à Somadeva que nous devons la copie la plus fidèle de la Bṛihatkathā, nous ne devons pas oublier que c'est sans doute à Kshemendra que nous devons Somadeva. C'est l'initiative judicieuse du polygraphe cachemirien qui appela l'attention sur le recueil paiçāca restreint jusque-là par sa langue même à un petit cercle de lecteurs. S'il ne réussit pas à en donner une traduction définitive, il provoqua chez le public lettré le désir de connaître mieux l'œuvre de Guṇāḍhya; de ce désir naquit Somadeva. Ainsi s'expliquent ces deux versions presque consécutives de la Bṛihatkathā isolées dans un long espace de siècles.

Nous publions à la suite de cette étude le texte

complet du premier lambhaka de la Bṛihatkathāmañjarī. Si nous avons cru devoir le présenter dans son intégrité, c'est que notre argumentation, dans l'étude qui précède, s'appuie sur des témoignages empruntés à toute l'étendue de ce lambhaka; c'est en outre que des extraits isolés, toujours choisis sous l'influence d'une idée préconçue, auraient établi avec moins de certitude les caractères et la valeur de l'ouvrage et le profit que la science en peut tirer. Nous y avons joint une traduction destinée à faciliter les recherches et d'autant moins superflue que le Kathāsaritsāgara attend encore lui-même un traducteur français. Les divisions en sections ne sont pas arbitraires, car elles se présentent dans les manuscrits d'origine différente qu'il m'a été permis d'utiliser. Elles ne portent point de nom caractéristique comme les *taraṅgas* de Somadeva.

Les manuscrits[1] d'après lesquels notre texte a été établi sont :

A. Le manuscrit laissé par Burnell à l'India Office et qui reproduit le mss. n° 4880 du palais de Tanjore, copié lui-même, selon Burnell, sur le n° 10,231.

B. Le manuscrit acquis par M. Bühler dans le Guzerat en 1872.

Le premier livre manque dans le manuscrit fragmentaire trouvé par M. Bühler également à Broach, en 1875.

[1] Voir page 84 sqq.

Qu'il me soit permis, avant de terminer, de remercier ici M. Rost et M. Bühler de la bienveillance qu'ils m'ont témoignée et des secours qu'ils m'ont fournis pour ce travail.

I.

atha bṛihatkathāmañjarīprārambhaḥ.

1 umāpraṇāmasaṃkrāntacaraṇālaktakaḥ çaçī
saṃdhyāruṇa ivābhāti yasya pāyāt sa vaḥ çivaḥ
2 sarasvatīvibhramadarpaṇānāṃ
sūktāmṛitakshīramahodadhīnām
sanmānasollāsasudhākarāṇāṃ
kavīçvarāṇāṃ jayati prakarshaḥ
2 *bis* doshālokananipuṇāḥ parushagiro durjanāç ca dhūkāç ca
darçanam api bhayajananaṃ yeshām animeshapiçunānām
3 ojo rañjanam eva varṇaracanāç citrā na kasya priyā
nānālaṃkṛitayaç ca kasya na manaḥsaṃtosham ātanvate
kāvye kiṃ tu satāṃ camatkṛitikṛitaḥ sūktiprabandhāḥ [sphuṭaṃ
tīkshṇāgrā jhaṭiti çrutipraṇayinaḥ kāntākaṭākshā iva
4 evaṃ kila purāṇeshu sarvāgamavidhāyishu
viçvaçāsanaçālinyāṃ çrutau ca çrūyate kathā
5 asti vidyādharavadhūvilāsahasitadyutiḥ
jāhnavīnirjharoshṇīshaḥ çarvāṇījanako giriḥ
6 niçākarakarasmeratushāraruciratvishā
āçā dhanapater yena vibhāty aniçacandrikā
7 yaḥ çubhraçikharo bhāti çivamaulīndudarçanāt-
taraṅgāliṅgitābhraçrīḥ kshīrārṇava ivotthitaḥ
8 yaḥ prāṃçuraçminicayair vidadhāti muhur muhuḥ
tridivodyānahaṃsānāṃ mṛiṇālakavalabhramam

2 prakāçaḥ A. — 2 *bis* vers omis par A. — 3 varṇasvanāç A. ....kṛitayo na kasya hṛidaye A. — 4 yathā B. — 5 āste B. — 6 çatasmera B. — 7 La leçon tadraṅga fournie par Burnell, Catal. de Tanjore, n'est pas justifiée. — 8 nivahair B.

9 yasyāçmakūṭasaṃghaṭṭaviçīrṇanirjharotthitāḥ
muhūrtaṃ tārakāyante vyomni gaṅgāmbuçīkarāḥ
10 phenahāsavilāsinyaḥ phullatkuvalayekshaṇāḥ
vibhānti kaṭake yasya taraṅginyo mahībhṛitaḥ
11 uttare tasya kailāsanāmni sphāṭikaçekhare
vijahāra haro hāragaure girisutāsakhaḥ
12 nīlotpaladyutimushā yasya kaṇṭhavishatvishā
muhur gaurīkapolendoḥ kriyate lāñchanaṃ chaviḥ
13 vibhāti bhūshābhujagaiḥ khaṇḍendubisaçaṅkayā
kapālakalahaṃsair yaḥ saṃtyaktair iva çaivalaiḥ
14 yasyāmarasarittuṅgataraṅgāliṅgitaḥ çacī
dhatte mūrdhni sudhāsindhugarbhasthitisukhaṃ sadā
15 tāṇḍave yasya dordaṇḍamaṇḍaloddhūtabhasmabhiḥ
channās tuhinaçailena spardhāṃ bibhrati bhūbhṛitaḥ
16 yasyālokya ghanachāyaṃ kaṇṭhaṃ skandaçikhaṇḍini
muhuḥ pranṛitte hārāhir vyājihmāksham viceshṭate
17 kapālakuharāvartakshubhyadgaṅgāmbubindubhiḥ
yaḥ çekharaçaçiprītyā nakshatrair iva sevyate
18 yasyātihāsāḥ kshubhitakshīrābdhidhavalaçriyaḥ
karṇacāmaratāṃ yānti kailāsasuradantinaḥ
19 taṃ kadācid girisutā rahaḥ praṇayamantharam
prāha vaktrāmbujākṛishṭabhramarārāvavibhramā
20 devākhilajagatsṛishṭisthitisaṃhārakāraṇa
yasya vedaḥ samunmeshas taṃ tvāṃ stotuṃ ka īçvaraḥ
21 tvanmāyāmayanirmāṇajagadvaicitryasaṃkathām
ananyākarṇitāṃ cetaḥ çrotum utkaṇṭhate mama
22 iti priyāvacaḥ çrutvā harshavyākoçalocanaḥ
prāha kṛitvā kuraṅgākshīm aṅke çītāṃçuçekharaḥ
23 kiṃ tavāviditaṃ devi cittasāgaracandrike
tvaṃ hi pīyūshahasite jīvitaṃ me bahiçcaram

9 viçīrṇapatanotthitāḥ B. amburāçayaḥ B. — 11 nāmnaḥ A. sphuṭika B. — 14 sitāsindhu A. punaḥ A— 15 maṇḍalotthita A. — 16 pranṛittahārādrivyājihāksham A. vyaceshṭata B. — 18 aṭṭahāsa A. — 19 ārāmavibhramam A. — 20 sarga B. svecchāsamunmeshās A. kas tam B. — 23 pīyūshasahite B. no B. bahiç ciram A.

24 anantarūpaṃ māṃ drashṭuṃ purā haricaturmukhau
pātālam antarikshaṃ ca jagmatur kautukākulau
25 anāsādyaiva paryantaṃ mahato mahaso mama
mahādevo yam ity uktvā cakrāte tau tataḥ stavam
26 madekabhaktir madvākyād abhūt pūjyatamo hariḥ
sutaṃ māṃ īhamāno bhūd apūjyaç ca prajāpatiḥ
27 saiva tvaṃ mama lolākshi dayitā vaishṇavī tanuḥ
mama bhāgaḥ sahasrāṃçuḥ çaçī tava çucismite
28 subhru dakshasya taṇayā purā bhūtvā mama priyā
dehaṃ pitur nikāreṇa tyaktavaty asi bhāmini
29 sa hi yajñe suragaṇaṃ samānāyya prajāpatiḥ
tadā mahotsavaṃ cakre prīṇitāçeshabāndhavaḥ
30 tatra pranṛittagīrvāṇalalanāgītanādite
ahaṃ kapālamālīti pitrā te na nimantritaḥ
31 tvatkopādishṭamārgeṇa mama krodhabhuvā makhaḥ
gaṇenākāri dakshasya kathāçesho mahotsavaḥ
32 matparīvādakopena tyaktā dakshabhavā tanuḥ
sutā tu himaçailasya jātāsi yaçasāṃ nidhiḥ
33 çaṃbhoḥ çarīrārdhaharā bhāvinīyaṃ tavātmajā
iti çuçrāva çailendro nāradāj janakas tava
34 tatas tvāṃ yauvanārambhavibhramodyānamañjarīm
saparyāyai tapaḥsthasya dideça himavān mama
34 *bis* atrāntare tārakeṇa bandīkṛitajayaçriyaḥ
çuçruvus tridaçās trāṇaṃ bhāvinaṃ tvayi me sutam
35 tadartham atha çakreṇa preshito rativallabhaḥ
tapovanaṃ samajushat sabhāryo madhunā saha
36 tataḥ kusumahāsinyo vilolālikulālakāḥ
kvaṇadvihaṃgavalayā hāriṇyo vibabhur latāḥ
37 kāntākapolasacchāye prauḍhatām yāti campake
açoke gāḍharāge ca kāminām iva cetasi
38 netraprabhākuvalayavyāsaṅgikusumāñjalim
kshipantīṃ praṇatāṃ devi tvām apacyam ahaṃ puraḥ

25 paryantamahato mama A. tu A. tapas tataḥ B. — 26 sudharmām A. — 27 dhāma B. — 32 tuhinaçailasya B. nidheḥ B. — 33 bhavāni B. — 34 *bis* omis par A. — 35 atrāntare tārakeṇa A. çamajushaḥ samāyān A. — 38 prabhuḥ A.

39 tato haṃ niçitāgrasya karṇāntaparisarpiṇaḥ
lakshyatāṃ tvatkaṭākshasya yātaḥ smaraçarasya ca
40 harshān me tvanmukhāmbhojabhṛiṅgālis tvayi sotsukā
dṛishṭiḥ papāta lāvaṇyakallolākulitā ciram
41 praṇidhāya manaḥ paçcād apaçyaṃ kusumāyudham
bhṛiṅgamaurvyutthitārāvatārakreṅkārakārmukam
42 tad akāri mama krodhād atha locanavahninā
aṅganāpāṅgavasatir yenānaṅgo bhavat smaraḥ
43 mānasakshobhipavane plushṭe makaraketane
lajjākopakṛipāçokavyākule tava cetasi
44 dagdho ndhakadvishā roshāt smaras tatrāsmi kāraṇam
iti dhyātvā tapas tīvraṃ taptavaty asi bhāmini
45 mayi prasādaśubhagāṃ jñātvā te niçcitām matim
yātaḥ kṛitārthatāṃ devi tavāyaṃ praṇayāj janaḥ
46 gehe tato himavataḥ tvadvivāhamahotsave
te tārakavadhaikāgrā nanandur nandanaukasaḥ
47 evaṃ tvam anavadyāṅgī premāmṛitataraṅgiṇī
prāptā mayā vibhramabhūḥ smārasaṃjīvanaushadhiḥ
48 divyamānushasambandhāṃ çṛiṇu citrāṃ kathām imām
yayā manasi valganti vismayānandasampadaḥ
49 ity uktvā vividhāçcaryāṃ vidyādharadharābhujām
kathām akathayad devaḥ saptānāṃ cakravartinām
50 atrāntare samāyātaḥ pushpadanto gaṇāgrāṇīḥ
mānī maheçvaraṃ drashṭum nandinā dvāri vāritaḥ
51 na kadācin niruddho ham kim etad iti kautukāt
vāyubhūtaḥ praviçyāntaḥ svairaṃ çuçrāva tāṃ kathām
52 jayā nāma pratīhārī devyāḥ kelikalā sakhī
kathāṃ tām eva dayitāt pushpadantād athāçṛiṇot
53 āçcaryaçravaṇānandaphulladvadanapaṅkajā
tām evākathayan mugdhā pṛishṭā girijayā jayā

40 ākulitādharam B. — 41 maurvīmadhukarārāva B. — 42 yenāpāṅgo B. — 43 kshobha B. bhayakampakṛipā B. tava bhāmini A — 44 locane vidvishā roshāt A. pārvati B. — 48 saṃbaddhām B. vartante nirbharānanda B. — 50 dvāry avāryata B. — 51 nishiddho B.

54 çrutvā ca kupitā devī babhāshe çaçiçekharam
ananyākarṇitā citrā tvayā me kathitā kathā
55 paçyaitāṃ kathayanty etā rahaḥ krīḍāsu yoshitaḥ
ity uktvā kapaṭasmeracchannakopākulābhavat
56 kopahāsatvishā tasyāḥ praṇāmānataçekharaḥ
çaçāṅkacūḍo py abhavad viçaçaṅka kalādharaḥ
57 pushpadantaḥ praviçyāntar vāyubhūtaḥ kathām imām
çuçrāva nāparādho me priyām ity āha dhūrjaṭiḥ
58 pushpadantam athāhūya bhrikuṭīdhūmavibhramam
çaçāpa çailatanayā dadhatī kopapāvakam
59 martyalokaṃ pata kshipram iti satyā samīrite
kāruṇyadainyasantrāsasphuratkanakakuṇḍale
60 na hi nirvahanaṃ yānti prabhūṇām āçrite rushaḥ
prasīda devi mitrārthe mālyavān ity abhāshata
61 ayasyaçāpanirvāṇayācñāpraṇataçekharam
kruddhā tam api rudrāṇī çaçāpa guṇaçekharam
62 yaksho dhanadaçāpena vindhyāṭavyāṃ piçācatām
avāptaḥ çroshyati tvattaḥ kathācorakathām imām
63 kāṇabhūtir yadā çāpanirvāṇaṃ lapsyase tadā
(kiṃ karomi na kopo yaṃ dīrgho nirvāṇanishṭhuraḥ)
64 punas tām eva ca kathāṃ kathitāṃ kāṇabhūtinā
çrutvaiva mālyavān esha çāpasyāntam avāpsyati
65 iti tadyācitā devī çāpamokshaṃ akalpayat
avāṅmukhau calanmaulī mālāvyālolashaṭpadau
66 tataḥ çāpāksharavrātais tau krishṭāv iva vepatuḥ
tayoç cirasya çāpena vasudhām avatīrṇayoḥ
67 tadvrittāntaṃ girijayā prishṭaḥ prāha trilocanaḥ
kauçāmbīvāsinaḥ subhru putratām agrajanmanaḥ
68 prayātaḥ somadattasya pushpadanto mahītale
kātyāyanaḥ çrutidharas tathā vararuciç ca saḥ
69 guṇinām agraṇīr loke nāmabhis tribhir ucyate

56 çaṃkaraḥ kshipram abhavad B. — 59 loke vishaṇṇe gaṇamaṇḍale B. — 61 gaṇaçekharam A. — 62 kathāṃ cārakathām A. — 63 kiṃ karomi. Cet hémistiche ne se trouve pas dans B. — 64 hi vakshyati A. — 65 tad vācitaṃ devī çāpasyāntam B. vyākula B.

pratishṭhānapure jāto mālyavān dakshiṇāpathe
guṇāḍhya iti yo loke viçruto guṇagauravāt
70 iti giriçavaco niçamya gaurī
kim api babhūva kṛipānivishṭacittā
pativirahakṛiçā samāgamāya
prayatatayā ca jayā tapaç cakāra

iti kshmendraviracitāyāṃ bṛihatkathāmañjaryāṃ
kathāpīṭhe kathāvatāraḥ

II.

1 avatīrya dharāṃ çāpāt pushpadanto gaṇāgraṇīḥ
ciraṃ bhūtvā mahāmātyo yoganandasya bhūpateḥ
2 muhur niḥsārasaṃsārakalpanāṃ kalayan dhiyaḥ
kātyāyanābhidho drashṭuṃ prayayau vindhyavāsinīm
3 tapasā darçanaṃ prāpya devyās tadvacasā guhām
gatvāpacyan mahābhūtaṃ piçācanicayācitam
4 kāṇabhūtiṃ tam āsādya pūjām prāpya yathocitam
papraccha vikaṭākāram aṭavīvāsakāraṇam
5 sa pṛishṭaḥ prāha yaksho haṃ pāpamitranishevaṇāt
çapto dhanādhināthena ghorāṃ prāptaḥ piçācatām
6 idaṃ nirudakaṃ sthānaṃ çushkakaṇṭakipādapam
çāpopanatam atyugraṃ pāpenādhishṭitaṃ mayā
7 bhavitā çāpamoksho me pushpadantasamāgamāt
çmaçānavāsinaḥ çambhoḥ çrutaṃ kathayato mayā
8 niçamyaivaṃ vacas tasya çanaiḥ kātyāyanaḥ kathām
sasmāra pushpadanto ham iti saṃvidam āsthitaḥ
9 kāṇabhūtis tatas tasmāc chuçrāvādbhutaçālinīm
kathāṃ vidyādharendrāṇāṃ saptānāṃ cakravartinām

70 devī B. vishaṇṇacittā B. rativiraha B. prayatadhiyā B. — bṛihatkathāyām B.

2 kalanām B. vimalaṃ girim A. — 3 sa dṛishṭas tena cāhutaḥ sa A. — 4 dvijocitām B. — 5 dhanādhipatinā B. — 8 niçamyeti B. — 9 āçcaryaçālinīm B.

10 tvām abhyetya yadā maunī brāhmaṇo dakshiṇāpathāt
guṇāḍhyaḥ çroshyati tvattaḥ kathām etāṃ mayoditāṃ
11 tadā çāpāntam āsādya bhavān sa ca gamishyataḥ
iti kātyāyanaḥ prāha kathānte tam udāradhīḥ
12 tyaktukāmaṃ tam ālakshya sahasā martyavigraham
papraccha janmavṛittāntaṃ kāṇabhūtiḥ kutūhalāt
13 sa tena prishṭo kathayan nijām āçcaryasaṃkathām
drashṭum apy utsukaḥ çaṃbhum avāpya nijasaṃvidam
14 kauçāmbyām abhavad vipraḥ somadattāparābhidhaḥ
agniçarmā çruteḥ kshetraṃ pavitracaritavrataḥ
15 tasyāhaṃ vasudattāyāṃ jātaḥ çrutidharābhidhaḥ
kātyāyano vararuciç cety anvarthakṛitāhvayaḥ
16 yauvanaṃ mayi saṃprāpte yāte pitari pañcatām
pratiçrayārthinau pānthau viprau viviçatur gṛiham
17 vyāḍīndradattanāmānau tau māṃ matimatāṃ varam
ciçuṃ yadṛicchayā yātaṃ naṭanṛityānukāriṇam
18 yathādṛishṭaghanātodyagītābhinayakovidam
vismayaṃ jagmatur vīkshya jñānagrahaṇadhāraṇaiḥ
19 vicintya vismitau kshipraṃ praharshotphullalocanau
vijñāya nāmadheyaṃ me manmātaram avocatām
20 brāhmaṇau vetasapure vasishṭhakulasaṃbhavau
karambho devayānaç ca çlāghyamānau babhūvatuḥ
21 tatas tayos tu tanayau bhrāntau vidyārthinau mahīm
purīṃ pāṭaliputrākhyāṃ kārtikeyavarād gatau
22 vidyā varshād dvijād vo stu prāpyeti skandaçāsanam
prahṛishṭavadanau tatra pravishṭau varshamandiram
23 nivedya janmavṛittāntaṃ varshopādhyāyagehinī
āvābhyāṃ guruvṛittāntaṃ prishṭā prāha priyaṃvadā

12 tapasā A. — 13 apy B. — 14 agnisomaḥ B. kshatram A. çrutadharaḥ B. — 16 bālasya mama kālena B. prāyaçcittārthinau B. — 17 me B. varau B. tato B. nandavṛittā A. — 18 vismayam etc. Cet hémistiche manque dans A. — 19 atīva B. vismitā A. locanā A. māmācaram A. — 20 devasomaç B. çlā- ghyācārau B. — 21 mātas tayoḥ sva B. varodgatām A. — 22 varshadvije santi B. — 23 nijavirttāntam B. spashṭā A.

24 çaṃkarasvāminām ābhūd brāhmaṇo vedapāragaḥ
varshopavarshau tasyemau tanayāv atanutvishaḥ
(saṃprāpya vidyām atulāṃ viçruto lokapūjitaḥ)
25 kanīyān upavarsho sya mama bhartur dhanī budhaḥ
jyeshṭhaç cāsāv avijñāno maurkhyād dāridryamandiram
26 tataḥ kadācid vibhavonmattā taralacetase
upavarshasya dayitā svayaṃ varshāya nistrapā
27 bhakshyaṃ jaghanamudrāṅkaṃ vishodvartananirmitam
dadau prahṛishṭas tat prāpya sa ca mahyaṃ nyavedayat
28 snānaprayāsacakitā rajaso vinivṛittaye
kurvanti çītakāleshu striyas tad vigatatrapāḥ
29 tad vilokyāsmi nirviṇṇā tyaktā phūtkṛitya bhūtale
hā hatā mūrkhabhāryāham ity açocam adhomukhī
30 vimṛiçya lajjitaḥ kshipraṃ gatvā cakre tatas tapaḥ
varsho yenāsya bhagavān abhavad varado guhaḥ
31 deyaṃ çrutidharāyedaṃ jñānam ity āptaçāsanaḥ
sarvajñatām avāpyāsau punaḥ prāptaḥ svamandiram
32 ity upādhyāyinīvākyaṃ çrutvāvāṃ praṇatau guroḥ
ājñāṃ çrutidharāhvāne prāpya bhrāntau mahīm imām
33 kālena tvadgṛihe mātar dṛishṭo sau tanayas tava
yathārthanāmā matimān tava çrutidharaḥ ciçuḥ
34 āvāṃ vararūciç cāyaṃ tvaddatto varshamandiram
vidyārthinaḥ svastimanto gacchāmaḥ çaṃsa naḥ çivam
35 tābhyām abhyarthitā mātā kathaṃcid atha māṃ çiçum
tatyāja sāçruvadanā pratyagravihitavratam
36 hṛishṭas tadanugaḥ prāpya varshaveçma çanair aham
tasmāt prāpyākhilān vedān vidyānām āçrayo bhavam
37 tataḥ kadācid ekānte bhuktyuttaram avasthitaḥ
pṛishṭaḥ pāṭaliputrīyām utpattiṃ prāha me guruḥ
38 anāvṛishṭihate kāle brāhmaṇā bhrātaras trayaḥ
bhāryās tisraḥ parityajya purā jagmur digantaram

24 saṃprāpya, etc. Cet hémistiche manque dans A. — 25 jyeshṭas tadavadhir jāto A. — 26 sarala B. — 29 tam ālokya B. thūtkṛitya B. avocam A. — 32 çrutvā tām A. mahītalam B. — 33 ayam B. — 34 çaṃsinaḥ A. — 35 ādideçāçru B. — 37 mayā bukhto ntarasthitaḥ A.

39 ajījanat sutaṃ kāle tāsām ekaiva garbhiṇī
hemalābhaḥ sadā yasya mūrdhni gaurīpater varāt
40 hemnā pratyahalabdhena sahasreṇa sa bālakaḥ
kālena putrakābhikhyaḥ prāpa rājyaṃ janapriyaḥ
41 tasmin harārcanarate dātari vyaktim āgate
bhrāntvā digantān ājagmur bhikshārthaṃ te dvijās trayaḥ
42 vijñāya jananīvākyāt putrakas tān mahīpatiḥ
pitaraṃ ca pitṛivyau ca tadā hṛishṭo bhyapūjayat
43 sukhoshitās te çanakaiḥ saṃbhogād dṛiptatāṃ yayuḥ
kaṃ vā nābhinavā lakshmīr vāruṇīva vyamohayat
44 teshāṃ buddhir abhūd gūḍham asmin putre nipātite
svayaṃ rājyam avashṭhabhya sthāsyāma iti niçcitāḥ
45 te vindhyavāsinīpūjāṃ apadiçyātmajaṃ nṛipam
ninyur gūḍhaṃ samādhāya tadvadhāya mahābhaṭān
46 tad vijñāya gurūṇaṃ sa pratīkāraparāṅmukhaḥ
vindhyāṭavīṃ viveçaikas tyaktarājyo tha putrakaḥ
47 putrake tyaktarājye tha yāte teshāṃ dvijanmanām
rājyaṃ hṛitaṃ kātarāṇāṃ çatrubhir balavattaraiḥ
48 putrako py aṭavīṃ prāpya nirjanāṃ dhairyasāgaraḥ
amartyocitasaṃcāram avāpa girikandaram
49 bhrātror asurayoḥ paitrye dhane vividamānayoḥ
dhāvator adhiko vege yaḥ sa svāmī dhane pituḥ
50 iti tadvacasā vegagamane drutapādayoḥ
upānahau ca yashṭiṃ ca prāpa pātraṃ ca tatra saḥ
51 yashṭiṃ samastanirmāṇe nabhogatyāṃ upānahau
pātraṃ nikhilabhogeshu sa prāpyepsitasiddhidam
52 āyajñikapurīṃ gatvā gūḍhaṃ vṛiddhāgṛihe vasat
sevyamānas tayā prātaḥ satataṃ kāñcanapradaḥ
53 mahendravarmaṇo rājñas tanayāṃ rūpaçālinīm
viçrutāṃ tatra çuçrāva pāṭalāṃ pāṭalādharām
54 upānahau samādhāya rātrā utpatya khecaraḥ
ākāçe mandiragato tāṃ praviçya dadarça saḥ

39 tasya B. — 43 vimohayet B. — 44 niçcitam B. — 45 ādāya B — 46 vṛittikāra B. — 47 tha yathā B. — 48 araṇyaṃ giri A. — 49 paitradhane B. vibhuḥ A. — 50 tac ca A. — 52 āyaṃjaka A — 54 ādāya rātryām gatām tat B.

55 çayānām çayane svacche nijakāntyuttaracchade
nabhogatibhramām suptām aindavīm iva devatām
56 lāvaṇyasalilasmerāṃ smarakallolinīm iva
khecarair iva vinyastāṃ mānasākarshaṇaushadhim
57 yauvanodyānasaṃrūḍhāṃ vilāsalatikām iva
tāṃ vilokya sphuradratnakapiçālokamandire
58 sahasā bodhayāmy enāṃ sukhasuptām ahaṃ katham
citranyastām iva kshipram iti dhyānaparo bhavat
59 cintādolāyite tasmin bahiḥ kaçcit prasaṃgataḥ
yāmiko yāmikaṃ prāha svairaṃ nijakathāntare
60 nidrāmudritalolalocanarucim bhrājishṇukarṇotpalām
ardhāvṛittanishedhahuṃkṛitipadāṃ jṛimbhābhirāmāṃ [muhuḥ
yaḥ prāpyendumukhīṃ svayaṃ na sahasā kaṇṭhe samā- [lambate
sa prāyo sthimayo vidagdhavidhinā sṛishṭaḥ çilāputrakaḥ
61 ity ākarṇya prahṛishṭo tha putrakaḥ prāha vismitaḥ
mām evoddiçya sādhūktam aho kenāpi dhīmatā
62 ity uktvā pāṭalāṃ kaṇṭhe jagrāha madanākulaḥ
navotkampikucanyastahastasvastikakañcukām
63 sā tena trāsacapalalocanavyākulotpalā
kāntānatānanāmbhojā gajeneva sarojinī
64 çyāmeva visphuracchinnahāramauktikatārakā
smarasmayabhayabhrāntibhājanaṃ sahasābhavat
65 evaṃ pratiniçaṃ çyāmā sevitānaṅgasaṅginā
tena kāntavasantena svairaṃ sā pushpitābhavat
66 kālena sa parijñāto rājñā pracchannakāmukaḥ
ādāya pāṭalāṃ vyomnā prayayau jāhnavītaṭam
67 sukhoshitas tatra tayā sevyamāno tha putrakaḥ
cakāra nagaraṃ yashṭilekhhābhir hemamandiram

55 gānty A. gatiçramāṃ A. gatiḥ sa tām B. — 56 smera B. — 57 saṃgūḍhām B. kapilālokamandiram B. — 58 nyastam B. nyasta A. kshiptām A. — 60 rucir A. parā A. stamayā A. prāyaḥ samayāya B. — 61 tadā tasya vacanam B. kenāpi dhīmatā manquent dans A. — 63 vicalallocanā B. — 64 channa A. mahābhrānti A. — 65 bhaṅginā B. — 67 yashṭyā A.

68 pāṭalāvacasā rājñā putrakeṇātha nirmitam
puraṃ pāṭaliputrākhyam idaṃ vidyāniketanam

iti pāṭaliputrakathā

III.

1 iti çrutvā guror vidyāḥ prāpya sarvāḥ sukhoshitaḥ
avāpam upakoçākhyāṃ upavarshaguroḥ sutām
2 upakoçām avāpyāhaṃ nīlanīrajalocanām
smarasāmrājyam abhajaṃ bhājanaṃ sukhasaṃpadām
3 vyāḍīndradattasahite sarvajñe mayi viçrute
pāṇinir nāma varshasya çishyaḥ pūrvaṃ jaḍāçayaḥ
4 tapasā çaṃkarāt prāpya navaṃ vyākaraṇaṃ vaçī
dināny ashṭau vivāde me prativādī samo bhavat
5 mayā jite tatas tasmin huṃkāreṇa vimohayan
jahāra no haraḥ kopād aindravyākaraṇasmṛitim
6 sahasā vismite tasmiṃs tapase kṛitaniçcayaḥ
drashṭum smaraharaṃ bhargaṃ varadaṃ pārvatīpatim
7 hiraṇyaguptanāmno tha vaṇijaḥ prativeçmanaḥ
haste gṛihavyayadhanaṃ vinikshipya gate mayi
8 upakoçā virahiṇī navayauvanaçālinī
çrutijñā proshitāyogyaṃ vrataṃ cakre pativratā
9 yāti kāle kadācit tāṃ hāriṇīṃ haṃsagāminīm
tanusvacchāmbarasmerasphārаphenavilāsinīm
10 vistīrṇaçroṇipulināṃ çyāmāṃ netranavotpalām
satatasnāyinīṃ gaṅgāṃ vrajatīṃ yamunām iva
11 yuvā lakshmīmadonmattaḥ kshmāpater daṇḍapāçakaḥ
purohitaç ca mantrī ca dadṛiçuḥ smaramañjarīm
12 tāṃ vīkshya manmathāveçāsthiteshv atha pṛithak pṛithak
teshu mantrisutaḥ prāha prathamaṃ bhaja māṃ iti

68 vinirmitam B. niveçanam B.
1 avāpa upaveçā A. — 2 svarasāyajyam A. — 3 vyālendra A. sārvajñe B. sarvajaḍāçayaḥ A. — 5 no haraḥ kopād manquent dans A. — 6 bhavyam A. — 8 çrutajñā B. — 9 hariṇīm A. — 11 daṇḍa vāsikaḥ B. — 12 manmathāvegā A.

13 snānāt pratinivṛittā sā vīkshya saṃdhyām upāsthitām
bhītā mṛishābhyadhād astu tṛitīye hni samāgamaḥ
14 niçāgame tava mayā vañcayitveti taṃ yayau
tasmāt pratinivṛittātha purohitam uvāca sā
15 dvitīyayāme yāminyās tṛitīye hni vaçāsmi te
uktveti tasmād uttīrṇā daṇḍapāçikam abhyadhāt
16 tṛitīye hni tṛitīye ṃçe çarvaryā vaçagāsmi te
iti saṃvidam ādhāya muktā tair aviçad gṛiham
17 kīrṇotpalā iva diço vidhāya cakitekshaṇaiḥ
prastutāpahnavaḥ pāpo nijabhartṛidhanārthinīm
18 hiranyagupto pi gṛihe tām ayācata saṃgamam
tṛitīye hni niçāçeshe svādhīnā te smi kāṅkshitā
19 ity uktvā taṃ parijane kathām etāṃ nyavedayat
tataḥ prāptas tṛitīye hni tasyā mantrivaro gṛiham
20 vinashṭadīpaṃ sākaṃpo viveça vivaço niçi
upakoçā tam avadan nāsnāte tvayi me ratiḥ
21 iti tasyā girā snātuṃ viveçāndhagṛihāntaram
tatrodvartanam ādāya masṛiṇaṃ tailakajjalam
22 lilipuç ceṭikās tasya ciraṃ gātrāṇi kāminaḥ
athānyasmin niçāyāme tūrṇaṃ prāpte purohite
23 mañjūshārūpaṃ saṃdiçya vivṛitaṃ dārukoshṭhakam
praviça praviça kshipram asau prāpto gṛihādhipaḥ
24 ity uktvā koshṭhake jyeshṭham upādhāya nyaveçayat
kālalohārgalāṃ tasmin purohitam uvāca sā
25 nāsnāto rhasi māṃ spṛishṭum iti so pi tathā kṛitaḥ
tasmiṃs tailamashīlipte tṛitīyo pi samāyayau
26 satyaṃ smaravidagdhena mugdhāḥ kena viḍambitāḥ
purohite pi vinyaste tatraiva bhayavihvale
27 so pi kramena tenaiva piçācasadṛiçaḥ kṛitaḥ
hiraṇyagupte saṃprāpte rātriçeshe vaṇigvare

13 tam abhyadhād B. — 14 tvayi B. — 15 daṇḍavāsikam B. — 16 tṛitīyāṃçe B. ādāya B. tenāviçad B. — 17 hnavopāyā B. — 18 tavādhināsmi kā kshatiḥ B. — 19 nijajane A. enām A. prapte B. mantrīsuto A. — 21 vive- çātha A. gṛihodaram B. — 22 gāminaḥ A. — 23 saṃdarçya vitatam B. yāto B. — 24 upakoçā B. dattvā lohārgalam B. — 26 tasmin A. mūrkhaḥ ko na viḍambitaḥ B.

28 dārubhāṇḍe tathaivāsau nihito daṇḍapāçakaḥ
athopakoçā vaṇijaṃ sūpavishṭaṃ varāsane
29 koshṭhakābhimukhī prāha nikshepo dīyatām iti
hiraṇyaguptas tām āha bhaja māṃ cāruhāsini
30 tava bhartrā vinikshiptaṃ vidyate subhru me dhanam
sā çrutvety avadat tāraṃ çriṇvantu grihadevatāḥ
31 bhūtāni sākshiṇaḥ santu vidyate smin dhanaṃ mama
ity uktvā snānakūṭena kṛitvā tam api kajjalaiḥ
32 duḥpreksham abravīt kshīṇā kshapā gaccheti satvaram
vaṇik prātar janabhayāt prayayau saṃvṛitānanaḥ
33 luḍyamānāmbaro mārge kṛitakolāhalaiḥ çvabhiḥ
iti rakshitacāritrā gate tasmin manasvinī
34 prātar nandasya nṛipateḥ sarvāsthānasabhāṃ yayau
upavarshasya duhitā bhāryā vararuceḥ satī
35 prāptety āveditā tatra mānitā bhūbhujāvadat
nihnutaṃ vaṇijā rājan mama bhartṛidhanaṃ bahu
36 nyastaṃ hiraṇyaguptena pramāṇam adhunā nṛipaḥ
tatas tasmin samāhūte prāpte vitathavādini
37 upakoçāvadad deva sākshiṇaḥ santi me gṛihe
ānīyantāṃ mama gṛihād devatāḥ koshṭhakasthitāḥ
38 pravakshyanti yathā tattvam ity uktvā virarāma sā
nṛipājñayā samānīte mañjūshākoshṭhake naraiḥ
39 vinyaste ca sabhāmadhye punar āha pativratā
bho bhoḥ satatapūjārhāḥ satyaṃ me brūta devatāḥ
40 kshipraṃ dahāmi mañjūshāṃ sākshye cen maunam [āhitam
çrutveti bhītās te prāhuḥ satyam asty eva te dhanam
41 haste hiraṇyaguptasya sākshiṇo tra trayo vayam
ity ākarṇyādbhutaṃ sarve vismitās te sabhāsadaḥ
42 dadṛiçus tān samutpādya mashīliptān digambarān
tato viditavṛittāntas tān nigṛihya mahīpatiḥ

28 daṇḍavāsikaḥ B. — 29 mukham A. — 32 niçā A. — 33 lus-hyamānā- A. kolāhalo janaiḥ B. — 34 dayitā B. — 36 nyāsam B. — 38 tā B. yathāvartā A. — 41 vayaṃ vayam A. — upakoçākhyāyikā B.

43 dhanena dharmabhaginīm upakoçām apūjayat
atrāntare varāc chambhoḥ smṛitavyākaraṇo py aham
44 çrutvā nijagṛihodantaṃ prahṛishṭo gurum abhyagām

iti upakoçācaritam

IV

1 pratiçrutya guros tatra hemakoṭim ahaṃ svayam
vyāḍīndradattasahitaḥ prayāto nandabhūpatim
2 ekonaṃ jātarūpasya yasya koṭiçataṃ gṛihe
tasyātha nandanṛipater ekakoṭyarthinaḥ çanaiḥ
3 pravishṭā nagaraṃ hṛishṭā yasminn eva dine vayam
tasminn eva dine daivāt sa bhūpālo vyapadyata
4 akālāçanisaṃkāçaṃ tac chrutvā duḥkhitā vayam
dinaikajīvane rājño lobhād yatnaṃ samāsthitāḥ
5 athendradattaḥ sammantrya saṃnyasya nijavigraham
viveça rājño yogena çarīram anilopamaḥ
6 tasmin pravishṭe sahasā samuttasthau mahīpatiḥ
(āçcaryakārī lokasya saṃsāracaritopamaḥ)
7 vyāḍiṃ nidhāya rakshārtham indradattakalevare
pratyetya yācito rājā sa mayā gurudakshiṇām
8 indradattasamāvishṭaḥ suptotthita ivātha saḥ
mantriṇaṃ çakaṭālākhyaṃ dīyatām ity abhāshata
9 kenāpy āvishṭadeho yaṃ iti niçcitya buddhimān
adāhayat so tha narair anvishya pretavigrahān
(tato nandaçarīrastho dagdhadeho tiduḥkhitaḥ)
10 indradatto rahaḥ prāha māṃ vyāḍiṃ cāçrugadgadaḥ
dvijo bhūtvā kathaṃ lobhād asmiñ chūdrakalevare
11 sthāsyāmi çakaṭālena nirdagdhe nijavigrahe
iti duḥkhākulaṃ vyāḍir ahaṃ ca nṛipatiṃ çanaiḥ

4 jīvino A. — 5 saṃtyajya B. — 6 sa bhūpatiḥ B. Le deuxième hémistiche manque dans B. — 7 vyālam A. idaṃ datta A. — 8 ādishṭaḥ A. çakaṭālāksham A. — 9 adāhayan mantrivaraḥ so B. tato, etc., hémistiche omis par A. — 10 asmacchūdra A. — 11 dagdhanijavigrahaḥ B.

12 vītaçokaṃ samādhāya tadrājye mantritāṃ çritau
dṛiḍhaṃ nibaddhamūlo pi vināçabhayaçaṅkitaḥ
13 satataṃ nṛipatir vairaṃ çakaṭāle vyacintayat
yoganando tha kālena mantrayitvā ciraṃ mayā
14 baddhvāndhakūpe cikshepa çakaṭālaṃ sutaiḥ saha
baddhaḥ putraçataṃ prāha prāpyaikapurushāçanam
15 so çnātu yaḥ pratīkāre çakto bhūmipater iti
açaktā vayam ity ukte taiḥ sa tad bhuktavāṃs tadā
16 upavāsakṛiçāṅgāç ca te tatra nidhanaṃ gatāḥ
yoganando pi saṃprāpya vibhūtiṃ ratim āyayau
17 kumbheshu ca karīndrāṇāṃ kuceshu ca mṛigīdṛiçām
gurave dakshiṇām dattvā vimukho bhavasaṃtateḥ
18 vyāḍir viraktahṛidayaḥ samāmantrya nṛipaṃ yayau
iti nandasya sācivyaṃ prāptasya mama jāhnavī
19 bhaktyā babhūva varadā sadā hemaçatapradā
tataḥ kālena karuṇākūṇitena mayā nṛipam
20 vibodhya çakaṭālo pi tataḥ kūpād vimokshitaḥ
punar mantripadaṃ prāpya madekaçaraṇaḥ sadā
21 pradadhyau manasā vairaṃ çakaṭālo mahīpatau
kadācid atha gaṅgāyāṃ karaṃ pañcanijāṅgulim
22 darçayantaṃ nṛipo dṛishṭvā mām apṛicchat sakautukaḥ
adarçanaṃ karaṃ nītvā saṃdarçya svāṅgulidvayam
23 dvāv apy abhedyau tishṭhantu pañcety aham athābhya-[dhām
iti me buddhivibhavaṃ dṛishṭvā vismayam āyayuḥ
24 rājā ca çakaṭālaç ca ye cānye tatra saṃgatāḥ
evaṃ nandaçarīrasthaḥ saṃbhogāsaktamānasaḥ
25 indradatto visasmāra brāhmaṇyaṃ krauryam āçritaḥ
tasya lakshmīmadāndhasya saṃbhogāsaktacetasaḥ
26 īrshyālor dadṛiçur naiva maruto pi vadhūjanam
sa kadācit priyāṃ tuṅgavalabhīçikharasthitaḥ
27 tithipraçne dvijanmānaṃ bhāshamānām açaṅkitām
vilokya krodhavidhuro bhṛikuṭikuṭilānanaḥ

12 pīta A. gūḍham B. — 16 yayuḥ B. — 20 saṃbodhya B. vivakshitaḥ A. — 22 sa saṃ B. — 23 mad B. — 27 caçaṅkatām B.

28 brāhmaṇasya vadhe kshipram daṇḍapāçikam abhyadhāt
sa tīvraçāsanenāçu rājñādishṭaḥ purād bahiḥ
29 nināya nigrahasthānam brāhmaṇam sambhramākulam
krishyamāṇam mahākāyair dvijam ālokya vartmani
30 jahāsa vikrayanyasto matsyo vigatajīvitaḥ
tad drishṭvā mahad āçcaryam nivritto daṇḍapāçikaḥ
(vyajijñapan mahīpālam rājñā prishṭā vayam ca tat)
31 çakaṭālaprabhritishu kshmāpater kshaṇam antike
vismayadhyānamūkeshu dhyātvā prishṭo ham abhyadhām
32 nivāryatām madvacasā brāhmaṇo vadhasāhasāt
pravaktāsmy adbhutam prātar matsyahāsasya kāraṇam
33 ity uktvāham tripathagām gatvā niçi niçātadhīḥ
apriccham matsyahāsasya hetum prishṭābravīc ca sā
34 yo yam çikharisamkāçaḥ çākhāvalayasamkulaḥ
karālas tālaviṭapī channo tra çroshyasi sthitaḥ
35 ity aham tadgirā gūḍham sthitas tālataror adhaḥ
ardharātre mahākāyām apaçyam rajanīcarīm
36 kritānuyātrām vikaṭākārai rākshasaputrakaiḥ
dīptordhvakeçanayanām kālarātrim ivāparām
37 tato mātuḥ praṇayinām nividā ḍimbharakshasām
bhojanam dehi dehīti teshām açriṇavam giraḥ
38 prātar viçasitaḥ putrāḥ sa vipro rājaçāsanāt
dinam ekam paritrāto mantriṇā matsyahāsataḥ
39 tasyaiva māmsaiḥ shaṇmāsām triptim yāsyata putrakāḥ
mātuḥ çrutveti papracchus te matsyasmitakāraṇam
40 sābravīd īrshyayā rājā mūrkho dvijavadhe vibhuḥ
antaḥpureshu strīrūpān na vetti purushān sthitān
41 etan matsyena hasitam çrutvaitad rākshasīvacaḥ
prātar viditavrittānto narendram avadam rahaḥ
42 ajātaçmaçruvadanā devīnām dayitā narāḥ
antaḥpureshu strīrūpāḥ sthitās te mā dvije krudhaḥ

28 daṇḍavāsikam B. purādhipaḥ A. — 30 vāsikaḥ B. vyajijñapan, etc., vers omis par A. — 32 pravakshyāmy B. — 37 praṇidhinā na cirāḍ A. — 39 yāsyanti A. — 40 dvijavarair A. — 42 çmaçravo deva B.

43 matsyasya hasite hetur ayam eva nareçvara
çrutveti tān narān rājā nijagrāha priyāç ca tāḥ

matsyahāsaḥ

44 atha kālena bhūpāle sarvāsthānasamāsthite
pratijñāṃ citravaicitrye kṛitvā citrakaro viçat
45 sa cittvā citrasūtrajñān rājānaṃ dayitāsakham
lilekha lekhākuçalaḥ pratibimbam ivāmbuni
46 tataḥ kadācit tad rājñaḥ pratimāpaṭam adbhutam
apaçyam aham ekānte nūtanāntaḥpure sthitam
47 tatra sarvaguṇopetāṃ dṛishṭvā narapates tanum
vidyuddyotābhidhāṃ devīṃ vilokya sphuṭalakshaṇām
48 mānonmānapramāṇajñaç citravaicitryasiddhaye
dhyātvāhaṃ tilakaṃ tasyā guhyadeçe nyaveçayam
49 tena saṃpūrṇalāvaṇyāṃ kadācid avalokya tām
citrasthāṃ mahishīṃ rājā cukopershyāvinashṭadhīḥ
50 jaghane lakshaṇam devyāḥ kenedam upapāditam
tāṃ dṛishṭvā vihitaṃ manye prāhety antaḥpurāçrayān
51 deva kātyāyanenedaṃ nyastaṃ mantrivareṇa te
iti varshavarāc chrutvā çakaṭālam uvāca saḥ
52 pāpo vararuciḥ kshipraṃ hanyatām iti tadvacaḥ
pratigṛihyaiva mām etya çakaṭālo gṛihe vadat
53 rājñā tava vadho dishṭaç citre tilakakāriṇaḥ
kartā na tv asmi tadvākyaṃ tvaṃ hi devo na mānushaḥ
54 ayatnena samarthas tvaṃ nihantum apakāriṇam
iti jñātvā mayā bhītyā rakshito si na gauravāt
55 durnayābhihato rājā dhruvam esha vinakshyati
naur ivākarṇadhārā çrīr mantrihīnā hi sīdati
56 asamīkshitakāritvāc chocyo nandas tvayā vinā
ādityavarmaṇo rājñaḥ kiṃ kathā na çrutā tvayā

43 hasane B. — yoganande matsyahāsaḥ B. — 44 āçrite B. — 45 cintayitvā citrajño B. — 46 ekāgro B. — 49 tataḥ B. — 50 nādṛishṭvā B. — 51 varshadharāc B. — 52 pratigūhyena A. — 53 devo tra A.

57 ity uktvā çakaṭālo māṃ dhṛitvā gūḍhaṃ svamandire
hato mayeti rājānaṃ coraṃ hatvā vyajijñapat
58 nigṛihītaṃ tu māṃ rājñā jñātvā puranivāsinaḥ
çuçucur duḥkhasaṃtaptā bandhuhīnā ivāniçam
59 pracchannacārī sauhārdāt tato ham avadaṃ niçi
çakaṭālaṃ sakhe dishṭyā svabuddhyā rakshito bhavān
60 asti me rākshaso mitraṃ sa hanti mama hiṃsakān
bhavatā rakshito hy ātmā vartamānena maddhite
61 ity uktvā dīptanayanaṃ dhyānamātrād upasthitam
karālākāravisphāraṃ rākshasaṃ tam adarçayam
62 tatas taddarçanād bhītaḥ çakaṭālo bhyabhāshata
atrāntare mayā pṛishṭaḥ kathām ādityavarmaṇaḥ
63 ādityavarmaṇo rājñaḥ priyā svairavatīti yā
aprāptasaṃgamā bhartrā garbham ādhatta nistrapā
64 sa tāṃ vinashṭacāritrāṃ jñātvāntaḥpurarakshiṇām
vacasā çivavarmākhyaṃ mahāmātyām açaṅkata
65 taṃ vayasyasya nagaraṃ nṛipater bhogavarmaṇaḥ
gūḍhalekhoditavadhaṃ baddhamūlo visṛishṭavān
66 bhogavarmāṇam āsādya çivavarmāpy açaṅkitaḥ
gūḍhalekhāhitaṃ rājñā viveda vadham ātmanaḥ
67 so bravīd bhogavarmāṇaṃ tūrṇaṃ chindhi çiro mama
na cet prabhuhitodyuktaḥ svayaṃ chetsyāmi mastakam
68 çrutveti vismitenāçu pṛishṭo rājñābravīt punaḥ
patāmi yatra nihatas tatrāvṛishṭibhayaṃ bhavet
69 ity ākarṇya bhayād rājā vicintya saha mantribhiḥ
surakshitaṃ prayatnena svapuraṃ visasarja mām
70 atrāntare vadhūrūpaṃ sthitam antaḥpure naram
ādityavarmā vijñāya paçcāttāpaṃ samāyayau

ādityavarmakathā

58 çuçruvur B. — 59 rakshitas tvayā B. — 62 kathāntare B. — 63 purā svairavatī priyā B. avāpta B. — 65 gūḍhamūloditam A. baddhamūlam B. — 66 çivadharmā B. — 67 drutam A. — 68 vacaḥ A. — 69 pure B. visasarja tam B.

V.

1 ity evam karṇacapalā madāndhā rājakuñjarāḥ
viçriṅkhalā vinaçyanti patitāḥ smaraçāsane
2 kaṃcit kālaṃ bhavān āstāṃ pracchanno madgrihe [sukham
viçuddhaṃ bhavato bhāvaṃ bhūpo jñāsyati sānugaḥ
3 kathaṃ te rākshaso mitram abhavat kautukaṃ mama
ity ahaṃ çakaṭālena prishṭo viçrabdham abhyadhām
4 nandasya rājño nagare pratyahaṃ daṇḍapāçike
bhakshite rakshasā pūrvaṃ dhrito haṃ tatpade kramāt
5 daṇḍādhipatyam āsādya rājñāham svayam arthinā
rakshasā ghorarūpeṇa tenaiva niçi saṃgataḥ
6 sa mām uvāca cakitaṃ vañcanāyogravigrahaḥ
rūpeṇābhyadhikā nārī kā satyaṃ kathyatām iti
7 yā yasyābhimatā loke sā tasyādhikarūpiṇī
sa niçamyeti tad vākyaṃ tushṭo me mitratām agāt
8 ity uktvā çakaṭālasya vacasā prayatāçayaḥ
pradhyātamātrāṃ sahasā sākshād gaṅgām adarçayam
9 sā dhūrjaṭijaṭājūṭamālikā jananīva mām
samāçvāsya yayau tūrṇaṃ hāravallī nabhaḥçriyaḥ
10 kadācid atha nandasya hariguptābhidhaḥ sutaḥ
vanaṃ turaṃgamākrishṭo viveça mrigayārasāt
11 tasmiṃs tamālagahane gajagaṇḍālimaṇḍalaiḥ
mūrcchite ca nirāloke tasya rātrir avartata
12 tadā vanecarabhayād āruhya tarum āsthite
rājaputre samabhyāyād rikshaḥ siṃhabhayadrutaḥ
13 tam eva tarum āruhya tam uvāca vanecaraḥ
na bhetavyaṃ tvayā bhrātar vatsyāvo rajanīm iha
14 karālakesarasaṭaḥ spashṭadaṃshṭrāṃçusaṃcayaiḥ
vipāṭayann iva tamo mrigendro yam upasthitaḥ

2 nripo B. — 4 vāsike B. rakshite A. vrito B. — 5 arpitaḥ B. kāla B. — 7 yasyahi A. mad B. — 8 prayatāsanaḥ A. — 9 nabha A, B. — 10 putraguptā A. — 11 vanirālokā B. — 13 tarakshus A. — 14 kesaravarolasad A. saṃjayaiḥ A. çārdūlo B.

15 nidrām bhaja svarātryardham rakshyamāṇaḥ sakhe mayā
tvayi prabuddhe rātryardham aham svapsyāmi nirbhayaḥ
16 iti tadvacasā tatra supte rājasute hariḥ
ṛiksham āha prasupto yam naro me tyajyatām iti
17 so vadad dhanta niḥsattvo hariṇādhipate bhavān
na hi mitradruhaḥ pāpam çāmyej janmaçatair api
18 ity uktvā so pi sushvāpa pratibuddhe nṛipātmaje
rājanyam āha simho tha tyajainam tvam suhṛin mama
19 iti simhavacaḥ çrutvā mitram suptam açaṅkitam
utsaṅganyastamūrdhānam rājasūnur apātayat
20 ṛiksho tha pātitas tena nakhair vishṭabhya pādapam
uttīrṇo balavān daivād duḥkhā hi khalasamgatiḥ
21 çaçāpa kupito bhyetya tam ṛiksho vigatatrapam
yo jñāsyati kathām etām sa te trāṇam iti bruvan
22 unmatto tha sa tacchāpād bhūtvā prātar nijām purīm
praviçya vigatacchāyaḥ çokadaḥ kshmāpater abhūt
23 putram unmādavidhuram yoganando vilokya tam
sasmāra mām vipatprāptaḥ çakaṭālas tato vadat
24 deva jīvaty asau mantrī hitaḥ kātyāyanas tava
çrutveti nṛipatiḥ putram prāhiṇot tam madantikam
25 ṛikshasimhakathābhijño mocayitvā nṛipātmajam
tato ham agamam drashṭum yoganandam hriyā natam
26 katham jñātas tvayā çāpaḥ pṛishṭo ham iti bhūbhujā
yathā te tilakam vadhvā buddham cety abhyadhām aham

rājaputraçāpaḥ

27 atha rājānam āmantrya rājakāryaviraktadhīḥ
prāpto smi pāṭalapurīm açrausham gṛihaceshṭitam
28 yoganandena nihate dikshu vyaktim gate tvayi
mātā te svar yayau çokād upakoçāgnim āviçat
29 upavarshena kathitam çrutvety açanīdāruṇam
agamam tapasā drashṭum niḥsaṅgo vindhyāvāsinīm

18 rājānam A. — 20 sahasā pātitas B. duḥkhābhiḥ A. — 21 enām A. dhruvam A. — 26 budhapravaram A.

30 viyogadāvadagdhānāṃ trishṇāsaṃtaptacetasām
sukhāya sarvasaṃnyāsaḥ saṃtoshāmṛitanirjharaḥ
31 tatas tapovanastho haṃ yoganandapurohitam
vārttāṃ yadṛicchayāyātam apṛicchaṃ kautukākulaḥ
32 sa uvāca mayā prishṭas tvayi yāte sa bhūpatiḥ
prajñayā çakaṭālena saputro vinipātitaḥ
33 caraṇāghātakopena mūloddhṛitakuçaṃ pathi
sa dṛishṭvā kopanaṃ vipraṃ jñātvā çrāddhe mahīpateḥ
34 nyaveçayan muktaçikhaṃ cāṇakyaṃ nāma duḥsaham
upavishṭam adhaḥ paṅktyāṃ çakaṭālas tam abravīt
35 rājñāvamānito sīti sa ca jajvāla tadgirā
cāṇakyanāmnā tenātha çakaṭālagṛihe rahaḥ
36 kṛityāṃ vidhāya saptāhāt saputro nihato nṛipaḥ
yoganande yaçaḥçeshe pūrvanandasutas tataḥ
37 candragupto vṛito rājye cāṇakyena mahaujasā
evam antarjvaladvairaḥ çakaṭālo mahīpatim
38 nipātya sānugaṃ buddhyā tapase prayayau vanam
çrutveti kalikallolasaṃsārārṇavavibhramaṃ
39 rudrāṇīm agamaṃ drashṭuṃ jarāmaraṇavāriṇīm
tato devyāḥ prasādena dṛishṭas tvaṃ çāpamuktaye
40 svasti te stu tanuṃ tyaktvā prayāmy esha nijaṃ padam
saṃgatas tvaṃ guṇāḍhyena na cirāt prāpsyasi çriyam
41 uktvety āmantrya saṃhṛisṭhaḥ kāṇabhūtir vanaṃ yayau
maharshibhir mokshakahtāḥ kṛitvā hṛishṭā ca pārvatī
42 sa tatra jñānanirdhūtavikāraḥ svapadaṃ yayau
43 iti vararucir ugraçāpamukto
ghanapaṭalād iva nirgataḥ çaçāṅkaḥ
avikalanijabodhadugdhasindhuḥ
çivapadam etya babhūva nistaraṃgaḥ

vararuciçāpamokshaḥ

32 provāca B. — 33 matvā B. — 35 cāṇikya B. — 37 dhṛito B. cāṇikyena B. — 38 niyojya A. kalitālolasaṃsārāsāra A. — 39 hāriṇīm A. devī B. — 40 prayāsyāmi B. priyam B. — 41 dṛishṭvā cā pārvatīm B. — 42 sarvatra A, B. — 43 mugdha A. — iti kshemendraviracitāyāṃ bṛihatkathāyāṃ vararucimuktir nāma B.

VI.

1 mālyavān pārvatīçāpād avatīrya mahītalam
amātyaḥ suciraṃ bhūtvā çātavāhanabhūpateḥ
2 gurur guṇavatāṃ loke guṇāḍhya iti viçrutaḥ
kāṇabhūtiṃ samāsādya çāpabandhād amucyata
3 jātismaraḥ sa prishṭo tha kathānte kāṇabhūtinā
uvāca nijavṛittāntaṃ kathāṃ çrutvā haroditām
4 abhūtāṃ dākshiṇātyasya dvijāteḥ somaçarmaṇaḥ
vatsagulmābhidhau putrau çrutārthā kanyakā tathā
5 yāte sabhārye kālena tridivaṃ somaçarmaṇi
çrutārthā yauvanavatī bhrātroç cintāvahābhavat
6 kadācid atha kanyaiva garbhiṇī duḥkhadā tayoḥ
babhūva sā pāṇḍumukhī garbhajṛimbhaskhaladgatiḥ
7 parasparaṃ çaṅkitayor bhrātroḥ sā prāha lajjitā
svayaṃvṛitāhaṃ nāgena tato me garbhasaṃbhavaḥ
8 ity uktvā dhyānam āsthāya tayor nāgam adarçayat
so bravīd vāsukibhrātur putro haṃ dayitā ca me
9 çāpād vidyādharavadhūḥ kanyeyaṃ yuvayoḥ svasā
gaṇāvatāraḥ putro syā bhavishyati guṇādhikaḥ
10 (yaḥ çāpamokshaṃ yuvayor darçanena vidhāsyati)
uktvety adarçanaṃ yāte bhujaṃge mām asūta sā
11 majjanmāvadhiçāpau ca vatsagulmau nijaṃ tataḥ
prāptau vidyādharapadaṃ kālena jananī ca me
12 tato nikhilavidyānām āçrayo vedapāragaḥ
çātavāhanabhūpālaṃ drashṭuṃ yāto smi tatpuram
13 tatrāçriṇavam āçcaryāṃ kalāvidyāçrayāṃ kathām
pathi paṇyavahadyūtagītanāṭyādijīvinām
14 kaçcid āha ghanātodyatatavādye smi kovidaḥ
kaçcit prāha pragalbho ham eka eva dhanārjane

2 bandhād vyamucyata B. — 3 smareṇa saṃprishṭaḥ A. bhavoditām B. — 8 tābhyām B. — 10 yaḥ. Cet hémistiche manque dans B — 13 āçcaryam B. āçrayaḥ B. puṇyāgṛihadyūta B.

15 uvāca kaçcid vikrīya gatāsumūshikaṃ purā
caṇārhaṃ hemakoṭīnāṃ prabhur adyāsmi bhūridaḥ
16 kaçcit provāca vikrīya dhanino mugdhakāmukān
veçyāgriheshu matimān dātātīva bhaje smritim
17 çriṇvann iti giras tatra nripaṃ vaiçravaṇopamam
praviçya çishyasahito drishṭo haṃ mantritāṃ çritaḥ
18 tatra mantripadaṃ prāpya drashṭum udyānam uttamam
mayā godāvarītīre kātyāyanyā virnimitam
19 iti çrutvā kathāmadhye kāṇabhūtir uvāca tam
çātavāhanam abhikhyāṃ kathaṃ prāpto nareçvaraḥ
20 iti prishṭo guṇāḍhyas taṃ provāca vikacadyutiḥ
dīpakarṇābhidho rājā harapūjārato bhavat
21 tasya çaktimatī devī vallabhābhūt sitasmitā
yasyāḥ kaṭākshabāṇena jajrimbhe vijayī smaraḥ
22 tataḥ kadācid ānandasindhau madhupabāndhave
āmodamandire kāle kalikālaṃkrite madhau
23 devīkucasthale rājā phulle ca bakulasthale
vijahāra smarodāraḥ svairaṃ hāriṇi hāriṇi
24 rājaputrī ratiçrāntisrastakarṇotpalā tataḥ
avāpa nidrām udyāne bālānilacalālakā
25 sukhaprasuptām abhyetya tāṃ bhujaṃgo daçat kare
ramyaṃ chinatti sahasā pāpaḥ kālakuṭhārakaḥ
26 tayā virahito rājā virahakshāmavigrahaḥ
brahmacaryavrataḥ svapne dadarça varadaṃ çivam
27 siṃhādhirūḍho vipine saptavarshaḥ çiçuḥ sthitaḥ
aputrasya sa te putro bhavishyati varān mama
28 ity uktavantam ālokya praṇataḥ çaṃkaraṃ nripaḥ
apaçyat kānane gatvā bālaṃ kesarivāhanam
29 ḍimbhe tha nadinīkhaṇḍakrīḍāḍambaratatpare
jighrikshur bhūmipālas taṃ jaghānaikeshuṇā harim

15 mushakam B. caṇakair B. — 16 bhaje smitam A, B. — 17 çishyaiḥ B. drishṭvā B. — 19 sa çātavāhanābhikhyām B. — 21 chucismitā B. — 22 ānandasnigdho A. kelikālaḥ krito B. — 23 phullocalikucasthale A. — 24 rataçrāntā B. — 26 sa tayā B. — 28 ity uktvā vākyam B. — 29 shaṇḍa A. didrikshur B.

30 çārdūlo nihatas tena yaksho bhūtvā varākṛitiḥ
tvatprasādād ahaṃ muktaḥ çāpād ity abhyadhān nṛipam
31 çāto nāmāsmi yakshaḥ prāk dhanadānucaro vane
munibhiḥ kanyakāhārī çaptaḥ siṃhatvam āgataḥ
32 siṃhībhūtvā ca sā kanyā çiçuṃ hariṇalocanam
ajījanad imaṃ kāle matta eva mahābalam
33 tasyāṃ vimuktaçāpāyām ahaṃ vardhitabālakaḥ
tvaccharāpātaparyantaçāpaḥ prāpto nijāṃ çriyam
34 itivādinam āmantrya çātayakshaṃ nareçvaraḥ
çātavāhanam ādāya putraṃ prāpa nijām purīm
35 ityanvarthābhidhaḥ kāle dīpakarṇasuto nṛipaḥ
raraksha vasudhāṃ dhanvī dhairyabhūḥ çātavāhanaḥ
36 sa kadācid varodyāne vimāne pushpadhanvanaḥ
vasante kāminīkāntajalakelirato bhavat
37 nishiñcan kaṅkaṇamaṇicchāyāçabalavāriṇā
taruṇīnāṃ stanataṭīm vijahāra smaropamaḥ
38 tatraikā mahishī rājñā hatā sāvegam ambunā
mā modakena rājendra tāḍayety abhyadhān nṛipam
39 çrutveti mūrkho bhūpālaḥ kshipram āhṛitamodakaḥ
mā vāriṇeti devyās tad vaco jñātvā hriyaṃ yayau
40 çabdajñābhiḥ sa devībhir bhṛityaiç ca çrutiçālibhiḥ
svaṃ hasitaṃ manāg dṛishṭvā babhūva bhṛiçaduḥkhitaḥ
41 aspṛishṭatīrthasalilai rājapauratapasvibhiḥ
trilocanam anārādhya kathaṃ vidyādhigamyate
42 sa çokodgatisaṃtaptaḥ samutsāritasevakaḥ
avijñātāmayo vaidyais tasthau maunī divāniçam
43 kālena çarvavarmākhyo mantrī saha mayā nṛipam
provāca rājann asthāne ko yaṃ çokagrahas tava
44 svayaṃ çikshitayā kiṃ te vidyayā cakravartinaḥ
vibudhās tvāṃ nishevante paçya çakram iveçvaram
45 athāham avadaṃ dhyātvā guṇāḍhyo haṃ yathārthavāk
paṇḍitaṃ tvāṃ vidhāsyāmi pañcabhir vatsarair iti

31 nṛipa B. kanyakākāmī B. — 33 pramukta A. — 34 āmantrya B. prāyān B. — 36 kānte B. — 39 çrutvā B. — 40 santarhāsam B. — 42 so tha çokāgni B. — 45 yathārthavān B.

46 tato bravīc charvavarmā māsaiḥ shaḍbhir bahuçrutam
aham nṛipaṃ karishyāmi viçrāmyantu bhavadvidhāḥ
47 iti çrutvā vihasyāhaṃ kupitas tāram abhyadhām
bhāshātraye bhavishyāmi maunī pāragate tvayi
48 çarvavarmābravīd asmi voḍhā dvādaça vatsarān
tvatpāduke pratijñaishā yadi me na phalishyati
49 pratijñāyeti tapasā vilokya varadaṃ guham
sa kātantreṇa nṛipatiṃ māsaiç cakre bahuçrutam
50 tataḥ parājito maunī nṛipeṇa sthātum arthitaḥ
çishyābhyāṃ sahito duḥkhād yāto haṃ diçam uttarām
51 tapasā tatra rudrāṇī dṛishṭā tadvacasā tataḥ
tvām āsādya gate çāpe mayā jātiḥ smṛitā sakhe
52 jñātvā devīprasādena tyaktabhāshātrayo py aham
paiçācīm anapabhraṃçasaṃskṛitaprākṛitāṃ çritaḥ

guṇāḍhyakathā

VII.

1 guṇāḍhyeneti kathitaṃ çrutvā saṃhṛishṭamanasaḥ
kāṇabhūtiḥ punaḥ prāha mumukshuḥ çāpabandhanāt
2 tvadāgamanam adyaiva mitreṇa kathitaṃ niçi
mama divyadṛiçā dhanyaṃ rakshasā bhūtivarmaṇā
3 idam kathaya tāta tvaṃ vipulaṃ kautukaṃ hi me
tvaṃ kathaṃ mālyavān nāmnā pushpadantaḥ kathaṃ [nu saḥ
4 iti pṛishṭaḥ piçācena guṇāḍhyaḥ prāha divyadhīḥ
dvijāgrahāre jāhnavyās tīre bahusuvarṇake
5 vipro govindadattākhyo babhūva çrutipāragaḥ
pañcāsaṃs tasya tanayāḥ surūpāḥ çāstravarjitāḥ
6 mūrkhān vinashṭamaryādāṃs tān dṛishṭvābhyāgato dvijaḥ
vaiçvānarābhidhas teshāṃ nininda pitaraṃ krudhā

51 rudrāṇīṃ dṛishṭvā B.
1 bandhanam A. — 3 tāvat B. ca saḥ B.

7 govindadattas tv abhyetya prasādya kruddham agrajam
çuçoca tanayān mānī caṇḍālān iva varjayan
8 tataḥ kanīyān jyeshṭhaç ca putrakau tasya lajjayā
jagmatus tapasā drashṭuṃ devadevaṃ trilocanam
9 vicitramālyavalayair arcayitvā maheçvaram
tadvarān mālyavān nāma yo bhavat so ham agrajaḥ
10 dhanyo paraç ca yatadhīr varaṃ prāpya maheçvarāt
kālena bhuktasaṃbhogo gaṇatām prāpsyasīti saḥ
11 candramauler varaṃ prāpya vidyārjanarato mahīm
bhrāntvā guruṃ vedagarbham avāpa çrutatatparaḥ
12 sa kadācic chriyaṃ nāma bhūpater vasuvarmaṇaḥ
dadarça yauvanavatīṃ tanayām atanudyutim
13 sāpi smareṇābhihatā tena rūpavaçīkṛitā
saṃjñāṃ dantena pushpāṇi khaṇḍayatī muhur vyadhāt
14 saṃjñānabhijño vivaçaḥ pushpacāpaçilīmukhaiḥ
tatsaṃjñārtham upādhyāyād viveda saralāçayaḥ
15 udyāne pushpadantākhye gūḍham saṃvit tayā kṛitā
guroḥ çrutveti tatraiva prayātas tām avāptavān
16 tām āsādya sudhāsiktaçarīra iva kātaraḥ
jagrāha kaṇṭhe sotkaṇṭham akaṇṭhasmaralālasaḥ
17 sā babhāshe tam ānandād amandasmitasundaram
katham jñātā tvayā saṃjñā vṛisha ity abravīc ca saḥ
18 saṃtapte mayi vijñātam upādhyāyena dhīmatā
çrutveti sā vṛishaṃ mene taṃ vishāṇavivarjitam
19 tato bhayāpadeçena tyaktvā taṃ haṃsagāminī
prayayau mugdhamanasā ramante na hi yoshitaḥ
20 lajjāvamānavidhuras tadviyogāgnitāpitaḥ
sa mumohenduvadanādhyānastimitalocanaḥ
21 atrāntare vrajan vyomni bhagavān pārvatīpatiḥ
taṃ vilokya kṛipāvishṭo devyā ca svayam arthitaḥ
22 dideça pañcacūḍākhyaṃ gaṇaṃ tadvāñchitāptaye
sa dhūrjaṭisamādishṭaḥ sametya brāhmaṇāntikam

Le second hémistiche de 8 et le premier de 9 manquent dans A. — 10 anyo varaç A. — 11 vedakumbham A. — 12 uttamadyutim B. — 14 tadanvartham A. — 17 ānandamandiraṃ smarasundarī B. prishṭa B.

23 taṃ samāçvāsya vihitabrahmavesho jarann iva
dvijaṃ kṛitvā vadhūveshaṃ vasuvarmāṇam abhyagāt
24 tam uvāca mahīpālam imāṃ raksha snushāṃ mama
ciraṃ yātaṃ sutaṃ yāvad bhrāntvā drakshyāmi bhūtale
25 ity ukto nyāsabhūtāṃ tāṃ bhīto jagrāha bhūpatiḥ
kanyakāntaḥpure rājño dattvā tāṃ brāhmaṇo yayau
26 sa rājaputrīm āliṅgya vadhūveshaḥ çanair niçi
prāha kiṃ nāsmi vijñātas tvayā prajñāmadaḥ kva te
27 purā saṃjñānabhijño haṃ mūrkho sīti viḍambitaḥ
tvayāsmy avasare subhru sadā sarvo hi muhyati
28 uktveti smaramañjaryā sundaryā saṃgatas tayā
yayāv alakshitaḥ prātar dvijaveshadharaṃ gaṇam
29 gaṇo pi taṃ samādāya taruṇaṃ jarjarākṛitiḥ
uvāca gatvā rājānaṃ prāpto yaṃ tanayo mama
30 snushāṃ dehīti tac chrutvā rājā jñātvā ca tāṃ gatām
çyenarūpeṇa çakreṇa çivir auçinaraḥ purā
31 parīkshito bhramanty evaṃ devā iti bhayān nṛipaḥ
dvijaṃ prasādya praṇatas tasmai duhitaraṃ dadau
32 evaṃ gaṇaprabhāvena prāpya rājasutāṃ dvijaḥ
tasyām utpādya tanayaṃ mahīpālaṃ mahīdharam
33 pushpadanto gaṇaḥ so bhūt tayaivodyānasaṃjñayā
(so pānapaṅktyā moksheṇa bhavabhaktyā kṛitonnatiḥ)

iti pushpadantamālyavannāmakathā

VIII.

1 çrutvā guṇāḍhyakathitaṃ kāṇabhūtir uvāca taṃ
çoṇitena likha kshipraṃ saptānāṃ cakravartinām
2 kathāṃ vidyādharendrāṇāṃ kathayāmi sthiro bhava
iti çrutvā lilekhāçu saptalakshāṇy ananyadhīḥ

23 jvalān A. jvalanu B. — 25 dhṛitvā B. — 26 prajñāsamanvite B. — 27 tvayā smaraçaraiḥ B. — 29 mayā B. — 30 çivir narapatiḥ B. — 31 nijām B. — 33 sopāna. Cet hémistiche manque dans B. mokshasya A. — pushpadantamālyavanniruktiḥ B.

3 prāhiṇot tāṃ likhitvā ca çātavāhanabhūbhuje
sa ca lakshmīmadonmatto nāmanyata viçriṅkhalaḥ
4 paiçācī vāṅ mashī raktaṃ maunonmattaç ca lekhakaḥ
iti rājābravīt ko vā vastusāravicāradhīḥ
5 budhās tyajanty anāsādya mūrkhāç cācarvaṇakshamāḥ
çrotāro nāprasiddheshu rājate kva subhāshitam
6 avamānāvadhūtāṃ tāṃ jñātvā mānī bṛihatkathām
(çalyāyamānāṃ hṛidaye taruṇīm iva kanyakām)
7 vyākhyāya cishyasahito guṇāḍhyo vācayat svayam
juhāvāgnau mahākopaḥ patraṃ patram anāratam
8 tasmin vyākhyātari kathāṃ niḥçeshamṛigapakshiṇaḥ
tyaktāhārāḥ samabhyetya tasthuḥ sāçruvilocanāḥ
9 tatas tacchushkamāṃsāçī nṛipatir bhṛiçam āturaḥ
viveda lubdhakagirā mṛigāṇāṃ çoshakāraṇam
10 drashṭuṃ tatas tad āçcaryam āyātaḥ çātavāhanaḥ
(pushpiçishṭāṃ guṇāḍhyena grathitām açriṇot kathām)
11 lakshaikaçeshām āsādya tato rājā bṛihatkathām
çuçoca carvaṇāsaktaḥ prekshamāṇaḥ padaṃ padaṃ
12 sadā pūrṇaḥ kva çītāṃçuḥ kva dṛishṭam amṛitaṃ bahu
kva vā haramukhodgītā labhyate nikhilā kathā
13 çrutvā guṇāḍhyād akhilaṃ vṛittāntaṃ kautukākulaḥ
yayau tacchishyasahitaḥ samādāya bṛihatkathām
14 guṇāḍhyaḥ paramajñānavahninirdagdhavigrahaḥ
mālyavatpādam āsādya vijahāra harapriyaḥ
15 rājāpi taccishyasamarpitaçrīr
avāptapūrvābhyadhikaprabhāvaḥ
16 kathāṃ triṇetrānanapadmasūtāṃ
saubhāgyapūtāṃ kathayan jaharsha

iti kshemendraviracitāyāṃ bṛihatkathāyāṃ kathāpīṭhaṃ
nāma prathamo lambhakaḥ

4 vāṅmayī A. pibānadhīḥ A. — 5 rājatām A. — 6 Le second hémistiche manque dans B. — 8 çuçruvuḥ sāçrulocanaḥ B. — 10 sumahadāçcaryam B. Le second hémistiche manque dans B. — 12 kvāyātam A. mukhodgīrṇā B. — 13 nṛipaḥ kathām B. — 14 guṇāḍhyo pi pari B. — 15 padyasūkti A. kathayat praharshāt A.

BṚIHATKATHĀMAÑJARĪ.

PREMIER LIVRE.

kathāpīṭha.

I.

Comment la Bṛihatkathā descendit ici-bas.

(1-5) Puisse le dieu sur la tête de qui la lune brille, telle qu'aux heures crépusculaires, rougie par la laque des pieds d'Umā devant qui il s'est prosterné, puisse Çiva vous protéger! Gloire à la grandeur des princes des poètes, miroirs des charmes de Sarasvatī, océans de lait d'où sort l'ambroisie des expressions délicates, réservoirs-de-nectar (lunes) par qui s'épanouit l'esprit des honnêtes gens! (Méchantes gens et coquins sont races de mauvaises langues, habiles à vous surprendre en faute; leur œil vous guette sans cligner jamais; rien qu'à les voir, on frémit). La force plaît : qui donc n'aimerait une œuvre où les couleurs éclatent? Quel est le cœur où les multiples figures de rhétorique n'épandraient la joie? Que sera-ce donc d'un poème où le long enchaînement des belles expressions aux pointes affilées, bien aimées (voisines) des oreilles comme les longs regards d'une belle (dont les yeux sont fendus jusqu'aux oreilles), provoque les cris d'admiration des bons esprits? Et c'est ainsi même que dans les Purāṇas où sont exposées toutes les connaissances, et aussi dans les Livres révélés si féconds en utiles enseignements, est contée cette histoire :

(5-19) Il est un mont, père de Çarvāṇī, éclatant comme le sourire des Vidyādharīs en leurs coquets manèges, et qui porte pour diadème la chute des flots de la fille de Jahnu. Avec la splendeur étincelante de ses neiges, souriantes comme

les rayons de l'astre des nuits, il illumine d'un éternel clair de lune la région du Dieu des richesses. A voir la lune qui couronne la tête de Çiva, on le prendrait pour l'Océan de lait dont les vagues soulevées embrasseraient les nues. Ses milliers de rayons élevés trompent les flamants des jardins du troisième ciel, qui les prennent pour des tiges de lotus. Brisées dans leur choc contre le sommet de ses rocs, les cascades du Gange rebondissent en fines gouttelettes dans le ciel que soudain elles constellent d'étoiles. Dans ses vallées se jouent, avec des sourires d'écume, des rivières dont les yeux sont des lotus épanouis. Sur la plus septentrionale des cîmes cristallines de ce mont, cîme qu'on nomme Kailāsa, blanche comme un collier de perles, se divertissait Hara, l'amant de la fille du mont. Sur la joue de Gaurī, lune, se reflète, tache, l'éclat du poison fixé à la gorge du Dieu, plus splendidement noir que le noir lotus. Les serpents de sa parure sont comme des çaivalas désertés par les flamants crânes, qui ont pris pour une racine de lotus son croissant de lune. Sur sa tête, la lune, enveloppée des vagues que soulèvent les cascades de la rivière divine, goûte la joie de se retrouver, comme à sa naissance, dans une mer d'ambroisie. Tandis qu'il danse le tāṇḍava, les montagnes, couvertes de la cendre (ascétique) tombée du cercle de ses bras, ressemblent au pic des neiges (l'Himālaya). Le serpent de son collier tourne un regard oblique vers le paon de Skanda qui s'agite joyeusement à la vue de son gosier noir comme un nuage. Les gouttes d'eau du Gange qui bouillonnent en tournoyant dans les cavités des crânes sont comme des Nakshatras qui l'honorent par amour pour la lune, son diadème. Ses éclats de rire, d'une blancheur aussi éclatante que la mer de lait agitée, font à l'éléphant divin du Kailāsa comme une oreille dont il s'évente.

(19-24) Un jour la fille du mont (Himālaya), d'une voix qu'on eût prise pour un bourdonnement d'abeilles attirées par son visage lotus, interrogea, dans une retraite mystérieuse, le dieu alangui par les plaisirs amoureux : « Dieu par qui naît, se maintient et périt l'univers, de qui est sorti

le Véda, qui est capable de te louer? Ma pensée désire ardemment entendre le récit des multiples mondes enfantés par ta māyā, récit que nul autre n'a jamais entendu». Le dieu dont la lune est le diadème répondit à la déesse aux yeux d'antilope, en la plaçant dans son giron, avec un regard épanoui de joie: «Qu'y a-t-il d'ignoré de toi, déesse clair de lune de l'océan intelligence? Toi dont le sourire est d'ambroisie, tu es en effet ma propre vie en dehors de moi.

(24-49) «Jadis, curieux de me voir, moi l'infini, Hari et le dieu aux quatre visages allèrent et dans les mondes souterrains et dans l'atmosphère. Mais n'ayant pas trouvé la limite de ma puissance que rien ne limite, ils chantèrent mon éloge en s'écriant: «C'est lui le grand dieu (Mahādeva)». Hari qui n'avait de dévotion que pour moi obtint par mon ordre les plus grands honneurs. Mais Prajāpati qui m'avait demandé de devenir son fils ne reçut plus d'hommages. Toi, ma bien-aimée à l'œil vif, tu es un corps de Vishṇu. Mon lot, à moi, c'est le soleil aux mille rayons; le tien, c'est la lune, femme au pur sourire. Jadis quand tu étais la fille de Daksha et mon épouse, tu rejetas par courroux le corps que tu tenais de ton père, ô belle! Car un jour qu'il offrait un sacrifice accompagné de grandes fêtes, alors que les troupes des Suras et tous ses parents satisfaits entouraient le Prajāpati, et qu'on entendait retentir les chants et les danses des ballerines célestes, ton père dédaigna de m'inviter en m'appelant «l'enguirlandé de crânes». Un Gaṇa, né de ma colère et à qui ton courroux indiquait la conduite à suivre, détruisit sacrifice et grandes fêtes dont il ne resta plus qu'un souvenir. Irritée par suite de mes reproches tu abandonnas le corps qui te venait de Daksha: et tu naquis fille d'Himālaya, réceptacle de toute splendeur: «Cette fille qui te naît est la moitié du corps de Çambhu», telles furent les paroles que le roi des sommets, ton père, entendit de la bouche de Nārada. Puis, comme je me livrais à des austérités, l'Himavat te désigna pour mon service, toi bouquet du jardin des coquetteries de la jeunesse naissante. C'est à ce moment que les

dieux, dépouillés par Tāraka du prestige de la victoire, apprirent qu'ils trouveraient un sauveur dans le fils qui naîtrait de nous deux : sur l'ordre de Çakra, le bien-aimé de Rati s'insinua dans mon ermitage avec sa belle et Madhu son compagnon. Alors les lianes avec leurs sourires de fleurs, avec leurs tresses d'abeilles coquettes, avec leurs bracelets d'oiseaux chantants, se mirent à ravir le cœur. Le campaka prenait les teintes provoquantes qu'a la joue d'une belle, et la rougeur de l'açoka avait des ardeurs violentes comme le cœur des amants. Je te vis alors, prosternée, répandre devant moi des poignées de fleurs jalouses des lotus de tes yeux éclatants. Tes regards obliques, et aussi les flèches de l'amour, aux pointes affilées, qui frôlent les extrémités des oreilles, me prirent pour leur cible, et mes regards, essaim d'abeilles de ton visage lotus, longtemps battus par les vagues de ta beauté, tombèrent avec passion sur toi. Je concentrai bientôt mon attention, et je vis le dieu qui s'arme de fleurs et dont l'arc, ayant pour corde une abeille, retentit du son aigu de ses bourdonnements. Alors, saisi de colère, je consumai du feu de mon regard les membres de l'Amour, qui eut désormais pour retraite les yeux des belles. Ainsi consumé le dieu qui a pour enseigne le Makara, dont le souffle bouleverse le cœur, ta pensée se remplit de honte, de courroux, de pitié et de douleur, et tu pensas : « Si l'amour a été consumé par l'ennemi d'Andhaka dans sa colère, à moi la faute ! » et tu te soumis à de dures austérités. Je sus que ton âme, heureuse de me chérir, ne s'occupait que de moi : l'objet de tous mes désirs était atteint, grâce à ton affection. Dans la demeure d'Himavat, où se célébraient les grandes fêtes de ton mariage, les habitants des cieux, tout à la pensée du meurtre de Tāraka, se livrèrent à la joie. C'est ainsi que je t'obtins, toi dont la beauté est irréprochable, rivière de l'ambroisie amour, plante sortie du sol charme et qui ressuscites l'amour. Écoute cette histoire variée, qui a trait au ciel et à la terre ensemble et qui éveille dans l'esprit égayé l'étonnement et la joie. »

(49-66) Çiva se mit alors à conter l'histoire aux multiples merveilles des sept Cakravartins, princes des Vidyādharas. A ce moment se présenta un des premiers entre les Gaṇas, l'orgueilleux Pushpadanta, qui voulait voir le Dieu. Nandi à la porte le repoussa : « Jamais on ne me refuse l'entrée. Que se passe-t-il donc ? » pensa-t-il, et, saisi de curiosité, il se transforma en souffle, entra et écouta librement le conte. La portière Jayā, folâtre amie de la déesse, entendit à son tour ce récit de la bouche de Pushpadanta, son amant. Le lotus de son visage tout épanoui d'entendre ces merveilles, Jayā, dans sa folie, raconta l'histoire à la fille d'Himavat qui l'interrogeait. La déesse irritée alla trouver le dieu qui a la lune pour diadème : « Personne ne la connaît cette histoire que tu m'as dite ! Eh bien voici ces femmes qui la répètent en secret dans leurs jeux. » Son courroux, que voilait un sourire trompeur, débordait. A ce rire irrité, le dieu courba sa tête dont le sommet porte la lune ; il réfléchit et parla ainsi : « C'est Pushpadanta qui, transformé en souffle, a pénétré jusqu'à nous et a entendu mes paroles ; je n'ai point commis d'offense envers toi » ; ainsi dit à son épouse le dieu dont les cheveux ont la forme d'un fardeau. La fille d'Himavat fit alors venir Pushpadanta, et sombre, les sourcils contractés, elle maudit le Gaṇa en proie aux feux de sa colère : « Tombe tout de suite au monde des mortels ! » Ainsi s'écria la déesse, tandis que le génie aux pendeloques d'or tremblantes frémissait de pitié et de tristesse, car les colères des grands ne s'apaisent pas dès qu'elles ont frappé. « Grâce, déesse, pour mon ami ! » s'écria Mālyavān en courbant la tête, pour détourner la malédiction de son compagnon. Irritée, Rudrāṇī maudit à son tour ce génie, vrai diadème des Gaṇas. « Lorsqu'un Yaksha, transformé en Piçāca par la malédiction du dieu des richesses, retiré dans les forêts du Vindhya et nommé Kāṇabhūti entendra de ta bouche ce récit que tu as entendu à la dérobée, alors la malédiction qui te frappe prendra fin. Mais que fais-je ? une telle colère n'est pas longue et le terme n'en a rien de rude ! Puis quand Mālyavān entendra ce récit de la bouche de

Kāṇabhūti, alors viendra l'expiration de sa peine.» Telle fut la grâce que la déesse accorda à leurs prières, tandis qu'ils baissaient la tête, le diadème chancelant, leurs guirlandes tremblant avec les abeilles qui s'y posaient. Et ils se mirent à frémir comme saisis par la troupe impérissable des malédictions.

(66-fin). Ils étaient depuis longtemps descendus tous deux sur terre pour subir leur châtiment, quand la fille de l'Himavat interrogea sur leur sort le Seigneur aux trois yeux qui répondit : « O belle, Pushpadanta est devenu sur terre le fils du brahmane Somadatta, établi à Kauçāmbī. Kātyāyana, Çrutidhara, Vararuci : tels sont les trois noms dont on appelle là-bas ce génie vertueux. Mālyavān est né à Pratishṭhāna, dans le Dekkan. Ses grandes vertus l'ont rendu fameux sous le nom de Guṇāḍhya.» A ces paroles du dieu dont une montagne est la résidence, Gaurī se sentit le cœur ému de pitié. Et Jayā, amaigrie par le chagrin d'être séparée de son époux, se livra à des austérités en vue de se réunir à lui.

Telle est dans la *Bṛihatkathāmañjarī*, ouvrage de Kshemendra, au livre appelé *Kathāpīṭha*, la Descente des Contes.

II.

Légende de Pāṭaliputra.

(1-14) Descendu sur terre à la suite de la malédiction, Pushpadanta, le premier des Gaṇas, devint ensuite le principal ministre du roi Yogananda. Toujours en garde contre les illusions de ce monde où tout est vanité, il s'en alla, sous le nom de Kātyāyana, voir la déesse qui habite le Vindhya. Ses austérités lui valurent de voir apparaître la déesse; sur ses conseils, le Gaṇa entra dans une caverne où il vit un grand démon, pressé d'une quantité de Piçācas. Il s'approcha de Kāṇabhūti (car c'était lui sous cet air monstrueux), reçut de lui les hommages prescrits et lui demanda pour quelle raison il habitait cette forêt. L'autre à cette question répondit : « Je

suis un Yaksha ; pour avoir fréquenté des méchants, le souverain des richesses m'a maudit et m'a transformé en un horrible Piçāca. Ce lieu privé d'eau, sec, aux arbres desséchés et épineux, soumis à la malédiction, épouvantable, est ma demeure depuis ma faute. La délivrance doit venir pour moi quand je rencontrerai Pushpadanta; j'ai entendu Çaṃbhu qui habite les cimetières le dire ». A ces paroles, Kātyāyana peu à peu se rappela son histoire, reprit conscience de lui-même et se dit : Je suis Pushpadanta. Kāṇabhūti apprit alors de lui l'histoire toute pleine de merveilles des sept Cakravartins, princes des Vidyādharas. « Quand un brahmane voué au silence, venu du Dekkan, Guṇāḍhya entendra de ta bouche cette histoire que je te conte, alors lui et toi vous serez délivrés de la malédiction qui pèse sur vous. » Ainsi parla le généreux Kātyāyana à la fin de son récit. Et Kāṇabhūti qui le voyait fort désireux de dépouiller au plus tôt son corps mortel l'interrogea avec curiosité sur sa naissance et ses aventures. Si impatient qu'il fût de revoir Çaṃbhu, le génie qui avait repris conscience de lui-même lui conta son histoire merveilleuse.

(14-20) « Il y avait à Kauçāmbī un brahmane nommé Agniçarman ou encore Somadatta, vrai dépôt de la science sacrée, pur dans ses actions et dans ses œuvres pies. De son union avec Vasudattā naquit un enfant qu'on appela d'un nom significatif : Çrutidhara (*qui retient rien qu'à entendre*), ou encore Kātyāyana ou Vararuci. Cet enfant, c'était moi. Un jour, j'étais alors à l'âge de jeunesse et j'avais perdu mon père, deux brahmanes qui voyageaient entrèrent chez nous en quête d'un asile. Ils s'appelaient l'un Vyāḍi, l'autre Indradatta. Or j'étais allé par hasard au spectacle et je répétais le jeu des acteurs avec l'accompagnement de musique, de chant et de gestes. Témoins de ce fait, tous deux furent stupéfaits d'une mémoire si prompte et si fidèle chez un jeune enfant. Pensifs, surpris, le regard épanoui de joie, frappés de mon nom, ils dirent à ma mère :

(20-24) « Il y avait à Vetasapura deux brahmanes de la race

de Vasishṭha, fameux sous le nom de Karambha et de Devayāna. Ils eurent deux fils qui, avides de s'instruire, se mirent à parcourir la terre. Arrivés par la faveur de Kārtikeya à la ville de Pāṭaliputra, Skanda leur rendit cet oracle : « C'est du brahmane Varsha que vous recevrez la science. » Les deux jeunes gens (c'était nous) allèrent, la joie sur le visage, à la maison de Varsha. Nous disons qui nous sommes, notre histoire; alors la femme au doux langage du professeur Varsha nous raconta, sur notre demande, l'histoire de son époux.

(24-32) « Il était un brahmane nommé Çaṃkarasvāmin, très versé dans la connaissance des Védas. Ce personnage au grand éclat eut deux fils : Varsha et Upavarsha. Upavarsha, le plus jeune, était riche et de grand sens. Savant sans égal, il était honoré de tous. L'aîné, qui est mon mari, était né incapable de discernement; sa stupidité avait fixé chez lui la misère. Un beau jour, la tête tournée par sa fortune, sans crainte ni honte, la femme d'Upavarsha pétrit, pour son beau-frère à l'esprit peu solide, un gâteau en forme de phallus, fait de poison et d'onguents. Il le reçut avec joie, m'en parla et me dit : « Les femmes qui craignent la fatigue du bain, pour se débarrasser des souillures (mensuelles) font, sans aucun scrupule de pudeur, des gâteaux de ce genre pendant la saison fraîche. » A cette vue, prise de dégoût, la tête basse, je pleure, je tombe à terre en criant : « Ah! je suis morte! je suis la femme d'un fou! » Alors Varsha se sentit pris de honte; brusquement il partit et il se soumit à des austérités qui lui valurent une grâce du seigneur Guha. « La science, lui dit le dieu, que tu possèdes désormais, tu dois la communiquer à un Çrutidhara. » Ainsi mis en possession de toute science, Varsha retourna chez lui. »

(32-37) A ce récit de la femme du maître, nous nous inclinâmes tous deux; puis nous prîmes congé du professeur pour parcourir la terre entière, sur son ordre, à la recherche d'un Çrutidhara. Enfin, avec le temps, nous avons vu, ô mère, dans ta maison cet enfant qui mérite si bien son

nom par sa mémoire, ton jeune fils Çrutidhara. Remets-nous Vararuci, et nous partons tous trois, à la maison de Varsha pour y recevoir la science : souhaite-nous bonne chance. » Ma mère, qu'ils priaient, consentit, quoiqu'avec peine; elle me quitta toute en larmes, encore enfant, quand je venais de prononcer mes vœux. Bientôt après, j'arrivai, joyeux, en leur compagnie, à la demeure de Varsha; je reçus de lui tous les Védas; bref, je devins un puits de science.

(37-48) « Un jour, après manger, comme nous étions seuls, je questionnai mon maître sur l'origine de Pāṭaliputra. Il me répondit : « Autrefois, à une époque où la sécheresse ruinait tout, trois brahmanes frères quittèrent leurs trois épouses et changèrent de pays. Une d'entre elles qui était grosse accoucha à terme d'un fils. L'enfant reçut de l'époux de Gaurī le don de trouver toujours de l'or sur sa tête. Grâce aux mille pièces d'or qu'il recevait ainsi chaque jour, il finit par monter sur le trône sous le nom de Putraka et régna chéri de ses sujets. Dévoué au culte de Hara, il devint fameux par sa libéralité; nos trois frères qui avaient couru jusqu'au bout du monde vinrent solliciter ses aumônes. Sur les indications de sa mère, le roi Putraka reconnut son père et ses deux oncles, et joyeux les traita avec honneur. Comblés de plaisirs, ils passèrent peu à peu de la satisfaction à l'arrogance. Quel est l'homme qu'une fortune subite n'enivre pas comme de l'alcool? Ils se disaient en secret : si nous le faisons tomber du trône, c'est nous qui y monterons et qui serons rois. Sous prétexte de rendre hommage à la déesse qui habite le Vindhya, ils amenèrent leur fils et leur neveu dans un lieu écarté où ils avaient disposé des sicaires. Mais le roi pénétra le dessein de ses parents; se venger d'eux lui répugnait; il se réfugia seul dans une forêt du Vindhya, abandonnant la royauté. Ces lâches brahmanes s'emparèrent du trône déserté par Putraka; mais ils ne tardèrent point à le perdre, battus par des ennemis plus forts.

(48-53) « Or, Putraka, vrai océan de courage, s'était enfoncé dans une forêt solitaire. Il s'engagea dans un ravin de

la montagne, où jamais mortel ne passait. Deux frères Asuras s'y disputaient l'héritage paternel. « Que le vainqueur à la course obtienne tout le patrimoine » leur dit-il, et sur cet avis ils se mirent à courir de toute la vitesse de leurs jambes. Pendant ce temps, il enleva les sandales, le bâton et le vase, objets du litige. Avec le bâton on pouvait tout créer, avec les sandales s'élever dans l'air, avec le vase avoir tous les plats désirés. Il se rendit à la ville d'Āyajñika, et demeura en secret dans la maison d'une vieille femme qui le traita honnêtement en retour de l'argent qu'il lui fournissait chaque matin.

(53-68) « Un jour, il entendit vanter la fille du roi Mahendravarman, personne de rare beauté, aux lèvres roses, nommée Pāṭalā. Il chaussa les sandales, s'envola pendant la nuit comme un oiseau, et par le chemin de l'air pénétra dans le palais. Il aperçut la princesse : Elle était étendue sur une couche toute pure, sans autre voile que sa beauté, endormie, pareille à la divinité lunaire égarée de sa route céleste; on eût dit le fleuve amour, où sourient les flots grâces, ou quelque plante magique puissante à ravir les cœurs échappée au bec d'un oiseau, ou encore la liane coquetterie éclose dans le jardin jeunesse. Dès qu'il l'eut aperçue dans le palais que rougissaient les feux étincelants des pierreries, il songea : « Comment faire pour l'éveiller à l'instant de ce sommeil si calme qu'on la dirait peinte sur un tableau? » Tandis que sa pensée faisait la balançoire, deux veilleurs de nuit causaient au dehors et l'un se mit à dire par hasard : « Une belle dont le sommeil a fermé les yeux éclatants et coquets, dont les oreilles lotus ont une splendeur éclatante, dont la bouche entr'ouverte et par là plus charmante encore laisse échapper des cris entrecoupés qui défendent d'agir, dont le visage est pareil à la lune, qui la rencontre et ne se jette aussitôt à son cou, celui-là est une statue de pierre (*ou* un Putraka de pierre) faite comme de chair et d'os par un Créateur habile. » A ces mots, Putraka joyeux et surpris se dit : « C'est moi qu'il désigne; il a raison; c'est un sage,

quel qu'il soit »; et, pris de passion il sauta au cou de Pāṭalā qui croisait ses mains comme un bouclier sur ses jeunes seins frémissants. Telle qu'un tapis de nymphéas sous les pas d'un éléphant, ses yeux agités d'émoi imitaient les lis en désordre et son gracieux visage incliné par son amant semblait un lotus qui se penche; telle que la nuit brune, les perles de son collier, étoiles, scintillaient dispersées; soudain elle devint l'asile de l'amour, de la surprise, de la crainte et du trouble. Ainsi se livrant chaque nuit à l'amour (compagnon de l'Amour), son amant, printemps, la faisait épanouir, fleur. Mais à la longue, le roi éventa l'amoureux clandestin. Putraka prit alors avec lui Pāṭalā et la conduisit à travers l'air jusqu'à la rive de la (Gaṅgā) fille de Jahnu. Il y coula d'heureux jours, entouré de soins par la belle. Il éleva une ville avec des palais d'or en les traçant sur le sol avec son bâton. Cette ville, élevée par le roi Putraka sur la demande de Pāṭalā, c'est Pāṭaliputra, le sanctuaire de la science.

III.

Histoire d'Upakoçā.

(1-8) C'est ainsi que je recevais de mon maître toutes les sciences, heureux de séjourner près de lui. Enfin j'épousai Upakoçā, la fille du respectable Upavarsha. Dès que j'eus obtenu cette beauté dont les yeux étaient pareils au lotus sombre, je devins le domaine de l'amour, le réceptacle du bonheur. Or, j'étais fameux par ma science universelle, ainsi que Vyāḍi et Indradatta, quand un de nos condisciples, d'esprit obtus, nommé Pāṇini reçut de Çaṃkara, à force d'austérités et de continence, une grammaire nouvelle. Pendant huit jours nous discutâmes tous deux nos théories sans avantage marqué; à la fin je l'emportais quand Hara, inspirant le trouble par un fracas effrayant, fit disparaître de ma mémoire le souvenir même de ma grammaire Aindra. Pāṇini demeura stupéfait; quant à moi, je pris la résolution de vivre en ascète

afin de voir m'apparaître l'époux de Pārvatī, Bharga, le dieu destructeur de l'amour (*ou* : qui m'avait ravi la mémoire) et qui accorde des grâces. Je partis en remettant aux mains du marchand Hiraṇyagupta, mon voisin, l'argent nécessaire aux dépenses de ma maison.

(8-44) Ainsi délaissée en pleine fraîcheur de sa jeunesse, Upakoçā, qui connaissait les saints préceptes, observa par fidélité conjugale les pratiques qui conviennent à l'épouse dont le bien-aimé est au loin. Or le temps s'écoulait. Un jour, cette belle à la démarche de flamant allait comme d'ordinaire se plonger dans la Gaṅgā; semblable à la Yamunā, ses vêtements légers et transparents imitaient le blanc sourire de l'écume gonflée; ses hanches, les bancs de sable; ses yeux, le lotus frais éclos, son teint le bleu sombre des ondes, quand le chef de la police royale, jeune homme enivré de sa fortune, et aussi le chapelain du roi ainsi que son ministre, aperçurent ce bouquet de l'amour. A sa vue, chacun d'eux fut subjugué par la passion. Le ministre[1] dit à Upakoçā : « Accorde moi tes faveurs avant tout autre. » Comme elle revenait du bain à l'heure du crépuscule, prise de peur, elle lui répondit perfidement : « Soit! rendez-vous dans trois jours à la tombée de la nuit. » L'amoureux ainsi berné, elle s'en alla. Délivrée du ministre, elle dit au chapelain : « Dans trois jours à la seconde veille de la nuit, je suis à ta disposition. » Sur ces paroles elle le quitta. Puis elle s'adressa au chef de la police : « Dans trois jours, lui dit-elle, à la troisième veille de la nuit, je suis à toi. » L'accord ainsi conclu, débarrassée des poursuivants, elle rentra chez elle, encore tremblante et répandant en quelque sorte avec ses regards inquiets des lotus sur tous les points de l'horizon. Elle alla demander à Hiraṇyagupta un peu d'argent sur le dépôt que lui avait confié

[1] Le texte désigne ici par *mantrisuta* « le fils du ministre » le personnage appelé au vers précédent *mantrin* « le ministre ». Cette inconséquence tient sans doute à la façon cavalière dont Kshemendra traite le simple récit. — Cf. VI, 30 où l'animal désigné jusque là par « siṃha » « lion » est brusquement appelé « çārdūla » « tigre ».

son mari. Mais le coquin nia le dépôt et réclama un rendez-vous chez elle en retour d'un versement : « Dans trois jours, lui dit-elle, au dernier quart de la nuit, je t'appartiens, puisque je suis libre et que tu me veux. » Puis elle conta à ses domestiques toute l'histoire. Le troisième jour venu, à la tombée de la nuit, le ministre se présenta en tremblant, presqu'à regret, dans la maison où toutes les lumières étaient éteintes. Upakoçā lui dit : « Je ne puis me livrer à toi sans que tu te sois baigné. » L'amoureux obéit et entra dans une chambre retirée et sombre pour y prendre un bain. Là, on l'enduisit d'huile et de noir de fumée. Des servantes lui en frottèrent les membres pendant un long temps. Mais voici qu'à la seconde veille le chapelain arrive bien vite. La caisse au bois, en forme de coffre, était ouverte. « Entre là-dedans, entre, dépêche-toi, crient les femmes au ministre; c'est le maître de la maison qui arrive. » Et Upakoçā fit entrer ce haut personnage dans la caisse, qu'elle ferma avec un verrou de fer. Elle dit ensuite au chapelain : « Tu ne me toucheras pas avant de te baigner. » A son tour il obéit. Tandis qu'on le frottait d'huile et de noir, le troisième survint. En vérité, quel est le roué d'amour qui pourrait duper même une innocente? On vous jette le chapelain tout effaré dans le coffre. Par le même procédé, le chef de la police ne tarde pas, son tour venu, à prendre une mine de Piçāca. Au dernier quart de la nuit, Hiraṇyagupta, cet excellent marchand, arrive. Le policier, à son tour, est enfermé dans la caisse au bois. Upakoçā fait asseoir le marchand à son aise sur un beau siège et lui dit en face du coffre : « Remets-moi l'argent que t'a confié mon mari. » Hiraṇyagupta lui répond : « Livre-toi d'abord à moi, femme à l'aimable sourire. L'argent que m'a remis ton époux est à moi, ô toi dont les sourcils sont beaux. » Alors Upakoçā élève la voix : « Entendez-le, divinités domestiques! Démons, soyez témoins! ma fortune est chez cet homme. » Ensuite, sous prétexte d'un bain, elle le fit également enduire de noir. Quand il fut bien horrible à voir, elle lui dit : « Voici la nuit passée, va-t-en. » Le marchand partit bien vite au lever du

jour, se couvrant le visage par crainte du monde, les vêtements tout déchirés par les chiens qui l'escortaient en aboyant. Après le départ d'Hiraṇyagupta, Upakoçā, qui avait sauvé son honneur avec tant d'intelligence, s'en alla dès le matin à la salle d'audience publique du roi Nanda. On annonça que la fille d'Upavarsha, la vertueuse épouse de Vararuci, était là. Le roi lui fit bon accueil; elle prit ensuite la parole : « Mon mari, dit-elle, a déposé sa fortune chez le marchand Hiraṇyagupta; cet homme le nie; au roi de juger maintenant. » Le marchand fut appelé, vint et mentit. « Eh bien! s'écria Upakoçā, j'ai des témoins à la maison. Qu'on apporte mes dieux domestiques enfermés dans leur caisse. Ils diront ce qui en est. » Ayant ainsi parlé, elle attendit. Le roi ordonna à des serviteurs d'apporter le coffre désigné. On le déposa au milieu de la salle, et l'épouse fidèle s'écria : « Allons! divinités qui méritez tant d'égards, parlez! Dites la vérité! Je vous brûle à l'instant avec le coffre si vous gardez le silence quand je vous appelle en témoignage ». Épouvantés ils répondirent : « Oui, c'est vrai, ton argent est aux mains d'Hiraṇyagupta; nous en sommes les témoins. » A ces voix, à ce prodige, les assistants furent stupéfaits. On ouvrit la caisse et les prisonniers parurent, frottés de noir et tout nus. Le roi, informé de l'histoire entière, les punit, traita Upakoçā comme sa sœur et l'honora de riches présents. En ce même temps, par la faveur de Çambhu, le souvenir de ma grammaire me revint. A la nouvelle de ce qui se passait à la maison, je retournai joyeux chez mon maître.

IV.

Le poisson qui rit. — Histoire d'Ādityavarman.

(1-13) Nous avions promis au maître 10 millions de pièces d'or comme honoraires. Nous allâmes, Vyāḍi, Indradatta et moi, trouver le roi Nanda qui possédait dans son palais 990 millions de pièces d'or, espérant obtenir de lui nos 10 millions. Le jour même où joyeux nous entrâmes dans

la capitale, le roi vint à mourir. Cette nouvelle, imprévue comme un coup de foudre, nous plongea dans la tristesse. Nous cherchions tous les moyens pour ramener un seul jour le roi à la vie afin d'avoir notre argent. Enfin, sur nos conseils, Indradatta, à l'aide de la magie, quitta son propre corps et entra sous la forme d'un souffle dans le corps du roi. Aussitôt animé d'une vie nouvelle, le monarque ressuscita; tout le monde de crier au prodige, comme s'il accomplissait une nouvelle existence. Je laissai à Vyāḍi le soin de garder le corps abandonné d'Indradatta et j'allai demander au souverain le montant des honoraires de mon maître. Le roi, en qui s'était insinué Indradatta, pareil à un homme qui sort d'un profond sommeil, dit au ministre Çakaṭāla : « Qu'on lui remette cette somme. » Le ministre, esprit sagace, se dit : « Quelqu'un s'est glissé dans le corps du roi, » et il envoya des agents chargés de rechercher les cadavres et de les brûler tous. Le corps d'Indradatta fut détruit, et Indradatta condamné à garder celui de Nanda nous prit à part et nous dit avec des pleurs et des sanglots : « Comment! moi, né brahmane, il va me falloir rester dans ce corps de Çūdra que j'ai pris par convoitise, maintenant que Çakaṭāla a fait brûler mon propre corps! » Nous finîmes, Vyāḍi et moi, par consoler ce malheureux monarque abreuvé de chagrin et nous l'aidâmes, en qualité de ministres, à gouverner.

(13-21) Mais, quoique son empire fût établi sur des bases solides, le roi, toujours inquiet pour sa vie, nourrissait des sentiments hostiles contre Çakaṭāla. Après en avoir longuement délibéré avec moi, Yogananda (*le faux Nanda*) se décida à faire couvrir de chaînes et jeter dans des oubliettes Çakaṭāla avec ses fils, en leur donnant de quoi nourrir un homme seul. L'ancien ministre enchaîné dit à ses cent fils : « Que celui-là seul mange qui est capable de nous venger du tyran! » — « Nous n'en sommes pas capables », répondirent-ils. Et Çakaṭāla dut se nourrir seul, tandis que ses fils, amaigris par un long jeûne, succombaient l'un après l'autre. Cependant Yogananda devenu riche se livra à la vo-

lupté, tant en éléphants aux tempes larges qu'en femmes au beau sein, à l'œil de gazelle. Vyāḍi qui avait payé à Varsha ses honoraires et dont le cœur se détachait des choses terrestres où rien n'est immuable, dit adieu au roi et retourna chez lui. Or, comme j'étais seul ministre du roi Nanda, la fille de Jahnu, touchée de ma dévotion à son culte, m'accorda par faveur le don de cent pièces d'or par jour. A la longue, pénétré de compassion, je fis entendre raison au roi et Çakaṭāla fut sauvé des oubliettes, puis rappelé au poste de ministre, grâce à ma seule protection. Il n'en resta pas moins au fond du cœur l'ennemi du roi.

(21-24) Un jour, Yogananda vit flotter sur le Gange une main dont les cinq doigts s'offraient au regard. Comme il m'interrogeait avec curiosité, je fis disparaître cette main en lui présentant deux de mes doigts et j'ajoutai : « Y en eût-il cinq en face, ces deux-là sont inséparables. » A cette preuve de vigueur de mon esprit, l'étonnement les pénétra tous, Nanda, Çakaṭāla et les autres assistants.

(24-35) En demeurant ainsi dans le corps du feu roi, la pensée attachée aux voluptés sensuelles, Indradatta oublia sa condition de brahmane et se laissa aller à la cruauté. Enivré et aveuglé par la fortune, tout entier au plaisir des sens, les vents même, tant il était jaloux, ne voyaient pas son sérail. Un jour, du haut d'une terrasse élevée, il aperçut une de ses femmes qui interrogeait un brahmane sur la date du jour, sans la moindre inquiétude. Témoin du fait, le roi, dominé par la colère, les sourcils contractés, le visage bouleversé, ordonna au chef de la police d'exécuter sur-le-champ ce brahmane. Le magistrat, dès que le roi eût exprimé cet ordre, emmena le brahmane tout consterné à la place des exécutions en dehors de la ville. Tandis que le malheureux s'avançait traîné par des éléphants, un poisson mort, exposé en vente au marché, le vit et éclata de rire. A la vue de ce grand prodige, le chef de la police s'en retourna vers le roi. Le roi, informé, nous interrogea. Çakaṭāla et les autres officiers du roi restèrent soudain muets de surprise, plongés dans leurs ré-

flexions. Questionné à mon tour, je répondis : « Si vous m'en croyez, préservez ce brahmane d'une exécution ainsi précipitée. Demain matin je vous dirai pourquoi le poisson a ri. » Puis je m'en allai de nuit, l'esprit bien affilé, vers la rivière au triple cours et je lui demandai pourquoi le poisson avait ri. Elle me répondit : « Tu vois ce palmier pareil à une montagne, orné de bracelets de branches et qui inspire la terreur; caché là, tu entendras ce que tu désires. » Sur cet avis, je m'installai en cachette au pied du palmier.

(35-44) A minuit, je vis une femelle noctambule au corps énorme, escortée de petits Rākshasas monstrueux à voir, hérissée, les yeux et les cheveux en flammes : on eût dit la nuit suprême du monde. Puis j'entendis les piaillements des petits Rākshasas qui criaient à leur mère : « Donne-nous, donne-nous à manger. » — « Demain, mes enfants, on va couper en morceaux, par ordre du roi, ce brahmane que le ministre a préservé pour un jour à cause d'un poisson qui a ri. Avec sa chair, vous aurez de quoi bien manger six mois, mes chéris. » Les petits demandèrent alors pourquoi le poisson avait ri. « C'est, dit-elle, que ce roi qui, par jalousie, traite follement les meilleurs des brahmanes, ignore que dans son sérail s'introduisent des hommes déguisés en femmes. Voilà ce dont le poisson a ri. » Instruit par ces paroles de la Rakshasī, je racontai, en secret, le lendemain matin, toute l'histoire au roi. « Les amants de tes femmes, la barbe rasée, déguisés en femmes, s'introduisent dans ton sérail. Point de colère contre le brahmane! Voilà, ô roi, ce qui a fait rire le poisson. » Sur ce récit, le roi fit saisir et punir les amants clandestins et leurs belles.

(44-52) Quelque temps après, le roi tenait une audience publique, quand un peintre se présenta, en se vantant d'être un artiste consommé. Instruit dans les principes des maîtres, il représenta d'un pinceau habile le souverain et son épouse chérie, ressemblants comme une image reflétée dans l'eau. Un jour, je vis, dans un coin retiré du sérail, ce merveilleux portrait du roi; tous les caractères spéciaux de sa

personne y étaient indiqués. La reine, nommée Vidyuddyotā, laissait, elle aussi, voir nettement les signes particuliers de son corps; seul, un signe plus mystérieux, dont je savais les dimensions en longueur et en largeur, manquait : je m'en aperçus et je l'ajoutai pour compléter l'exactitude. Le roi remarqua ce détail du tableau qui rendait la reine plus gracieuse encore, et, l'esprit égaré par la jalousie, il s'emporta et demanda aux gens du sérail : « Quel est celui qui a ajouté au portrait de la reine cette marque intime? Nul n'a pu le faire sans l'avoir vue. » Un eunuque lui répondit : « Ce coup de pinceau est l'œuvre de Kātyāyana, ton excellent ministre. » Aussitôt le prince dit à Çakaṭāla : « Que le criminel Vararuci soit mis à mort sur-le-champ! »

(52-63) Çakaṭāla vint me trouver dans ma maison. « Le roi, me dit-il, t'a condamné à mort pour avoir ajouté une marque au portrait. Je n'exécuterai point cette sentence, car tu es un dieu sous des traits humains. Il t'est facile d'abattre qui t'offense; je le sais et cette crainte m'a retenu plus que le respect. Le roi est perdu par son manque de sagesse; il ne va pas tarder à périr ; car, ainsi qu'un vaisseau sans pilote, une puissance sans ministres coule à fond. Nanda, qui ne fait rien de ce qu'il doit, privé de toi, ne sera plus bientôt qu'un objet de pitié. Ne sais-tu pas l'histoire du roi Adityavarman? » Çakaṭāla me fit alors transporter en secret dans sa maison; puis il mit à mort un voleur et annonça au roi que j'étais exécuté. Quand les habitants de la ville apprirent l'ordre du souverain et ma mort, ils pleurèrent comme s'ils avaient perdu un parent. Une nuit, pris d'amitié pour Çakaṭāla chez qui je vivais caché, je lui dis : « Ô mon ami, votre intelligence, par bonheur, vous a sauvé, car j'ai pour ami un Rākshasa qui tue quiconque veut me nuire. Vous vous êtes préservé vous-même en m'épargnant. » A peine j'avais parlé que je fis par la seule force de ma pensée apparaître ce Rākshasa, les yeux enflammés, la bouche énorme et béante. Effrayé à ce spectacle, Çakaṭāla me conta alors sur ma prière l'histoire d'Adityavarman.

(63-70) L'épouse du roi Adityavarman, femme impudique nommée Svairavatī, devint grosse sans s'être unie à son mari. Convaincu de sa mauvaise conduite, le roi, sur le rapport des gardiens du sérail, soupçonna de complicité son premier ministre Çivavarman. Il l'envoya à la cour du roi Bhogavarman, son ami, avec un ordre de le mettre à mort écrit en caractères secrets, enraciné qu'il était dans ses soupçons. Arrivé au palais de Bhogavarman, Çivavarman, qui ne s'y attendait guère, allait trouver la mort en vertu du sens caché des lettres royales. Il dit alors à Bhogavarman : « Coupe-moi bien vite la tête, sinon, dans l'intérêt de mon maître, je me la couperai moi-même. » Le roi surpris lui demanda bien vite pourquoi. Il répondit : « Là où je tomberai mort, il y a danger de sécheresse et de famine. Aussi, le roi effrayé de cette prédiction, après en avoir délibéré avec ses ministres, m'a envoyé à grand soin et sous bonne garde jusqu'à ta ville. » En ce même moment, Adityavarman trouvait dans le sérail un homme déguisé en femme, et il se repentit vivement de sa cruauté.

V.

Vararuci sauve le prince de la malédiction. — Sa délivrance finale.

(1-4) « C'est ainsi que les (éléphants-) rois, trop disposés à en croire leurs oreilles (secouant leurs oreilles), aveuglés par l'orgueil du pouvoir (aveuglés par le mada), franchissent toute borne (brisent leurs chaînes) et se perdent, une fois tombés au pouvoir de l'amour (pendant le rut). Reste quelque temps caché à ton aise dans ma maison; le roi et sa cour finiront par savoir ton innocence. Mais comment le Rākshasa est-il devenu ton ami? Je suis curieux de l'apprendre. » A cette question de Çakaṭāla, je me mis à raconter sans défiance cette histoire :

(4-10) Il y avait dans la capitale du roi Nanda un Rākshasa qui, tous les jours, dévorait le chef de la police. Désigné à mon tour pour cette fonction, j'acceptai sur les in-

stances de Nanda en personne. La nuit venue, je rencontrai ce Rākshasa à l'aspect effroyable. Sa vue me fit frémir. Farouche, il me posa cette question insidieuse : « Quelle est la plus belle des femmes ? » Je répondis : « La femme qu'on aime est toujours la plus belle ». Satisfait de ma réponse, le Rākshasa devint mon ami. — Après ce récit, sur les instances de Çakaṭāla, je fis par un effort de volonté apparaître la Gaṅgā : à peine eus-je pensé à elle qu'elle se montra. La rivière, qui couronne les tresses en forme de bourrelet du dieu dont la chevelure imite un fardeau, me consola comme une mère, puis se retira en grande hâte, onduleux collier de la nuée Çrī.

(10-27) Un jour, le fils du roi Nanda, nommé Harigupta, entraîné par son cheval, pénétra dans une forêt par fol amour de la chasse. La nuit vint le surprendre dans un sombre fourré de tamālas où son cheval s'était abattu, étourdi par un essaim d'abeilles qu'attiraient les tempes d'un éléphant. Par crainte des bêtes fauves, le prince monta sur un arbre. Un ours de la forêt grimpa sur le même arbre pour se préserver des lions, et il dit au jeune homme : « Sois sans crainte, mon frère ; nous allons passer la nuit ici. Vois-tu ce lion, roi des fauves, à la crinière effrayante, qui dissipe l'obscurité par l'éclat de ses dents éblouissantes, tapi au pied de l'arbre ? Dors à ton aise une moitié de la nuit, je veillerai sur toi. La seconde moitié, tu veilleras à ton tour, mon cher ami, et je goûterai un sommeil tranquille. » Le prince approuva la proposition et s'endormit. Le lion dit alors à l'ours : « L'homme est endormi, fais-le tomber. » L'ours répliqua : « Roi des animaux, tu n'as pas de cœur. Trahir un ami est un péché que des centaines d'existences ne sauraient expier. » Puis, son tour venu, il dormit tandis que le prince veillait. Le lion dit alors au jeune homme : « Mon cher ami, fais-le donc tomber. » A ce discours du lion, le prince fit tomber d'en haut son ami qui dormait sans crainte, la tête posée sur son sein. L'ours ainsi précipité s'accrocha par les griffes à l'arbre et se releva de toute sa force, par grand hasard, car le contact des méchants est toujours funeste, et, saisi

de colère, maudit le prince qui avait perdu l'honneur. « Celui qui connaîtra cette histoire, celui-là seul pourra te sauver. » Ainsi dit-il, et le prince, bouleversé par cette malédiction, retourna le matin à la ville, pâle, objet de douleur pour son père. En voyant son fils troublé et abattu, Yogananda dans son malheur pensa à moi. Çakaṭāla lui dit alors : « Roi, ton sage ministre, Kātyāyana est vivant. » A cette nouvelle, le roi envoya son fils vers moi; comme je savais l'histoire du lion et de l'ours, je le délivrai de la malédiction. Puis j'allai trouver Yogananda qui s'inclina tout confus. « Comment donc as-tu connu l'origine de cette malédiction? », me demanda-t-il. Je répondis au monarque : « Comme j'avais deviné le signe de la reine. »

(27-31) Après ces événements, je dis adieu au roi, et la pensée détachée des affaires publiques, je revins à Pāṭaliputra où j'appris ce qui s'était passé chez moi. « Le bruit s'était répandu aux quatre coins du monde que Yogananda t'avait fait périr : de douleur, ta mère est partie au ciel et Upakoçā est montée sur le bûcher. » A ce récit d'Upavarsha qui me frappait comme un coup de foudre, je m'en allai, détaché de tout, pour voir à force d'austérités la déesse qui habite le Vindhya. Ceux que consume le feu de l'absence, ceux que brûle la soif des richesses, la renonciation au monde est pour eux une cascade qui leur verse l'ambroisie du contentement et du bonheur.

(31-38) Comme je séjournais dans l'ermitage, le chapelain de Yogananda y vint par hasard. Je lui demandai les nouvelles avec curiosité. Il me répondit : « Après ton départ, Çakaṭāla par son intelligence a précipité du trône Yogananda et ses fils. Un jour, le ministre vit, sur la route, un brahmane en colère déracinant une tige de kuça qui lui avait blessé le pied; à ce trait, il le connut irascible. Le roi célébrait justement un çrāddha; Çakaṭāla y fit entrer ce brahmane énergique, nommé Cāṇakya, qui portait les cheveux dénoués. Le roi le fit asseoir au bas de la table. Çakaṭāla lui dit alors : « Le roi t'a traité de mépris. » Le brahmane s'en-

flamma de colère à cette parole. Secrètement retiré dans la maison de Çakaṭāla, il fit périr en sept jours par des pratiques magiques le roi et ses fils. Après la mort de Yogananda, le redoutable Cāṇakya choisit pour régner Candragupta, fils du véritable Nanda. Et quand Çakaṭāla, inspiré par la haine qui le consumait, eut renversé le roi et sa famille, il s'en alla dans une forêt vivre en ascète.

(38-42) A ce récit, frappant exemple de l'instabilité de l'océan des existences, où s'agitent toujours les vagues haines, j'allai visiter Rudrāṇī qui préserve de la vieillesse et de la mort. C'est là que, par la faveur de la déesse, je t'ai rencontré pour être délivré de la malédiction. Salut à toi! Maintenant que j'ai dépouillé mon corps, je m'en vais reprendre ma condition propre. Bientôt tu rencontreras à ton tour Guṇāḍhya, et tu recouvreras ta dignité première. » Après ces adieux, Kāṇabhūti rempli de joie se retira dans une forêt. Et Pārvatī fut heureuse d'entendre les grands ṛishis conter sa délivrance. Ainsi dégagé par la science de sa transformation passagère, le Gaṇa reprit ses fonctions. Voilà comment Vararuci fut libéré de la terrible malédiction, comme la lune qui sort du voile des nuages, et, parvenu au séjour de Çiva, la mer de lait de sa science, revenue à son plein, n'eut plus de vagues.

VI.

Histoire de Guṇāḍhya.

(1-4) Par suite de la malédiction qu'avait prononcée Pārvatī, Mālyavān était tombé sur terre. Il y devint bientôt le ministre du roi Çātavāhana. Objet de respect même pour les plus vertueux, il reçut le nom de Guṇāḍhya. Enfin la rencontre de Kāṇabhūti le délivra de la malédiction qui l'enchaînait. Rappelé au souvenir de son existence antérieure, il entendit de la bouche de Kāṇabhūti les histoires dont Hara était l'auteur; puis, sur la demande du Yaksha, il raconta ses aventures. Guṇāḍhya dit :

(4-13) « Il était un brahmane nommé Somaçarman, éta-

blí dans le Dekkan, qui avait deux fils : Vatsa et Gulma, et une fille : Çrutārthā. Somaçarman vint à mourir ainsi que sa femme. La jeunesse de Çrutārthā devint un sujet d'inquiétudes pour ses deux frères. Il arriva que sans être mariée elle devint grosse; nouveau chagrin des jeunes gens. Son visage pâlissait, sa démarche s'alourdissait à mesure que l'enfant se développait dans son sein. Chacun des deux frères se mit à soupçonner l'autre; elle qui s'en aperçut leur dit alors saisie de honte : « Un Nāga m'a épousée; c'est lui qui m'a rendue mère. » A peine eut-elle pensé au Nāga qu'il apparut. « Je suis, leur dit-il, le fils du frère de Vāsuki; ma bien-aimée, qui était une Vidyādharī, est, par suite d'une malédiction, devenue votre sœur sur la terre. Le fils qui naîtra d'elle, riche en vertus, sera l'avatar d'un Gaṇa. Dès que vous l'aurez vu, vous serez tous deux délivrés de la malédiction qui vous enchaîne. » A ces mots, il disparut. Je naquis, et comme ma naissance marquait la fin de leur malédiction, ils retournèrent à leur condition première de Vidyādharas, et plus tard aussi ma mère. Dans la suite, dépôt de toute science, en possession des Védas, j'allai à la capitale de Çātavāhana pour voir ce roi.

(13-19) En entrant dans la ville, j'entendis le long des rues toutes les histoires merveilleuses que débitaient, à l'appui de leur art ou de leur science, colporteurs, teneurs de jeux, chanteurs, acteurs, etc. L'un criait : Je connais la batterie, les bois, les cordes, les cuivres. Un autre : Seul je sais les moyens de s'enrichir. Un autre : J'ai commencé par trafiquer sur une souris morte de la valeur d'un pois chiche, et aujourd'hui je donne de l'or par koṭis à l'heure. Un autre encore : J'ai trafiqué sur les amoureux naïfs et riches dans les maisons de débauche; maintenant en homme sage, je pratique la loi et donne de tous côtés. Parmi tous ces cris, j'allai jusque chez le roi pareil à Vaiçravaṇa, escorté de mes disciples. A peine m'eut-il vu qu'il fit de moi son ministre. Élevé à cette fonction, j'allai un jour sur le bord de la Godāvarī voir un jardin merveilleux dû à Kātyāyanī. . .

(19) Kāṇabhūti l'interrompit au milieu de son récit et lui demanda : « Pourquoi le roi portait-il ce nom de Çātavāhana ? » Ainsi interrogé, Guṇāḍhya au vif éclat répondit :

(20-35) « Il était un roi nommé Dīpakarṇa tout dévoué au culte de Hara. Son épouse bien-aimée était la reine Çaktimatī au blanc sourire. L'amour, grâce aux flèches de ses regards obliques, s'épanouissait vainqueur. Un jour, c'était au printemps, saison dont la volupté est le fleuve et la joie le palais, dont les abeilles sont l'escorte et les fins croissants de lune la parure; le roi, beau comme l'amour, goûtait le parfait bonheur, sous un bosquet de bakulas épanouis, appuyé sur les seins de la reine : fleurs et seins rivalisaient de charme. Les lotus qui ornaient les oreilles de la princesse étaient tombés, tant elle était épuisée de volupté; elle s'endormit; un vent faible agitait les boucles de ses cheveux. Pendant ce calme sommeil, un serpent la mordit à la main. Le bûcheron Temps se plaît en sa cruauté à briser en un instant les plus belles choses. Séparé de sa favorite, consumé par la douleur, le roi pratiqua la chasteté. Un jour il vit en songe Çiva qui accorde des grâces. « Par ma faveur, lui dit le dieu, tu rencontreras dans la forêt un enfant de sept ans monté sur un lion; ce sera là ton fils, à toi qui n'en as pas. » Le roi se prosterna devant Çaṃkara qui lui parlait ainsi; puis il vit en marchant par la forêt un enfant qui avait un lion pour monture et qui faisait retentir en se jouant une trompette faite de roseaux. Le roi, avide de saisir l'enfant, abattit d'une seule flèche le lion. Le lion tué se transforma en un Yaksha : « Tu m'as délivré, dit-il, ô roi, merci! Je suis le Yaksha Çāta; autrefois je marchais à la suite du Dieu des richesses; mais des munis m'ont maudit pour avoir enlevé une jeune fille, et m'ont transformé en lion. La jeune fille, métamorphosée en lionne, enfanta de mes œuvres cet enfant aux yeux de gazelle, à la force irrésistible. La malédiction fut aussitôt levée pour elle et voici qu'à mon tour, maintenant que j'ai élevé cet enfant, ta flèche me délivre; je suis revenu à ma condition première. » Ensuite le roi dit adieu au Yaksha Çāta, prit avec

lui l'enfant à qui Çāta servait de monture et l'emmena dans sa capitale. »

(35-52) Le fils du roi Dīpakarṇa régna à son tour sous le nom ainsi mérité de Çātavāhana, archer habile, vrai sol de l'énergie. Un jour, c'était au printemps, le roi, dans le parc charmant, palais de l'Archer aux traits fleuris, se jouait au milieu de l'eau avec tout son sérail. Pareil à l'Amour, il s'amusait à lancer sur les seins de ces jeunes femmes une eau que nuançaient les feux des pierreries de ses bracelets. « Ne jette pas si fort de l'eau sur moi, Indra des rois », lui cria une des reines. Le roi, peu intelligent, fit aussitôt apporter un gâteau. « C'est de l'eau que je parle », s'écria la reine [1]. Le roi fut alors saisi de confusion. A voir les reines savantes en grammaire et les domestiques instruits dans la Çruti se moquer de son ignorance, une vive douleur le pénétra. Comment rois, citoyens, ascètes, pourraient-ils acquérir la science sans toucher à l'eau des tīrthas et sans se concilier le dieu aux Trois-Yeux? Consumé par un chagrin croissant, repoussant tous ses serviteurs, en proie à une maladie inconnue des médecins, il restait silencieux jour et nuit. Le ministre Çarvavarman vint avec moi le trouver et lui dit : « Ô roi, quel est ce chagrin qui te saisit hors de propos? A quoi bon acquérir toi-même la science, puisque tu es Cakravartin. Vois : les sages (dieux) t'honorent comme le seigneur Indra. » Je pris alors la parole après mûre réflexion : « Je suis, dis-je, Guṇāḍhya au parler véridique. En cinq ans, je veux faire de toi un savant. » Çarvavarman reprit : « En six mois, je prétends faire du roi un érudit : que tous tes pareils restent tranquilles ». J'éclatai de rire, et pris de colère je répliquai bien fort : « Si tu parviens à tes fins, je m'engage à ne plus parler les trois langues. » Çarvavarman de répondre : « Si je ne remplis pas ma promesse, je veux porter douze ans tes souliers sur ma tête. » Cet engagement pris, Çarvavarman

[1] Le mot « modakena », résultat de la combinaison euphonique de « mā » « udakena » (pas d'eau!) est pris par le roi pour l'instrumental de « modaka » : gâteau.

à force d'austérités vit apparaître Guha qui lui fit une grâce. Au moyen du Kātantra, le ministre instruisit le roi dans le délai fixé. Vaincu, j'observai le silence. Le roi eut beau me retenir, je partis avec deux disciples vers le nord, chassé par la douleur. A force d'austérités Rudrāṇī m'apparut; c'est sur ses conseils que je t'ai rencontré, ô mon ami, et que j'ai repris conscience de moi, désormais affranchi de la malédiction. Grâce à la Déesse, j'ai appris un quatrième langage, le paiçāca, maintenant que j'ai dit adieu à l'apabhramça, au sanskrit et au prākrit, les trois dialectes que je n'ai plus le droit d'employer. »

VII.

Origine du nom de Pushpadanta et de Mālyavān.

(1-4) Le cœur réjoui au récit de Guṇāḍhya, Kāṇabhūti, impatient de secouer les liens de la malédiction, lui dit : « Cette nuit même, un Rākshasa de mes amis qui se connaît en astrologie, Bhūtivarman, m'a annoncé l'heureuse nouvelle de ton arrivée. Et maintenant, mon cher, dis-moi, car je suis curieux de le savoir, pourquoi tu t'appelles Mālyavān et l'autre Pushpadanta. » A cette question du Piçāca, Guṇāḍhya à l'intelligence merveilleuse répondit :

(4-11) « Sur les bords de la Gaṅgā, fille de Jahnu, à Bahusuvarṇaka, dans un territoire concédé par le roi, vivait le brahmane Govindadatta, versé dans la connaissance des livres sacrés. Il avait cinq fils aussi beaux qu'ignorants. Un brahmane de passage, nommé Vaiçvānara, qui les vit, dans leur folie, manquer à tous les égards, blâma rudement leur père dans son emportement. Govindadatta alla trouver le religieux irrité, apaisa son courroux et gémit sur ses enfants, dans son orgueil les évitant comme des Caṇḍālas. Alors l'aîné et le plus jeune des fils se sentirent pris de honte. Ils s'en allèrent pour obtenir à force d'austérités une apparition du dieu des dieux, de Çiva au triple œil. L'un d'eux offrit au seigneur comme offrande de nombreux bracelets de guirlandes

(*mālya*). La faveur du dieu lui valut le nom de Mālyavān. Celui-là c'était moi. Également heureux, le plus jeune, aux pensées austères, obtint une faveur de Maheçvara : « Avec le temps, lui dit le seigneur, tes désirs seront satisfaits ; tu deviendras un Gaṇa. » Ainsi favorisé par celui dont la lune est le diadème, avide d'acquérir la science, sans autre pensée que l'étude, il parcourut la terre et rencontra le professeur Vedagarbha.

(11-20) Un jour, il aperçut la jeune Çrī, fille au vif éclat du roi Vasuvarman. La jeune fille, docile à la voix de l'amour, fut séduite par la beauté du jeune homme, et, recourant au langage des signes, se mit à déchiqueter des fleurs (*pushpa*) entre ses dents (*danta*). Égaré par les flèches de l'archer aux traits de fleurs, le disciple au cœur simple ne comprit pas le signe et en demanda l'explication à son maître : « Elle te donne ainsi, d'une façon voilée, rendez-vous au jardin Pushpadanta », lui répondit le maître ; il se rendit à ce jardin et la rencontra. Le corps du timide élève semblait tout arrosé de nectar ; il lui sauta passionnément au cou, en proie à un amour muet. Embellie encore par un long sourire de bonheur, elle lui demanda : « Comment as-tu compris le signe, ô mon taureau ! » — « Je me consumais, répondit-il, mais mon maître, homme intelligent, me l'a expliqué. » A ces mots, la princesse jugea que son taureau manquait de cornes et sous prétexte d'une frayeur subite, la belle à la démarche de flamant s'esquiva. Les femmes n'aiment point les esprits naïfs. Confus, accablé du mépris de lui-même, consumé par la douleur d'être séparé d'elle, le regard perdu dans le souvenir de la princesse au visage de lune, il perdit la tête.

(20-32) En ce même moment, l'auguste époux de Pārvatī qui passait dans l'air le vit, fut saisi de pitié, et, sollicité par la Déesse, il chargea le Gaṇa Pañcacūḍa du soin de réaliser ses vœux. Désigné par le dieu dont la chevelure imite un fardeau, le Gaṇa partit vers l'étudiant, le consola, prit l'allure et le costume d'un vieux brahmane, déguisa l'autre en femme, se rendit chez le roi Vasuvarman, et lui dit :

« Voici ma bru; sois son gardien; je vais courir le monde à la recherche de mon fils parti depuis longtemps. » Le roi, effrayé, accepta le dépôt. Le brahmane ainsi introduit dans le sérail, le Gaṇa partit. La nuit venue, la fausse jeune femme embrassa la princesse en lui disant doucement : « Eh quoi, tu ne me reconnais pas! où donc est cette intelligence dont tu étais si fière? Jadis, pour n'avoir pas compris un signe de toi, tu m'as traité de sot. Vois-tu, ma fille, au bon moment tout le monde fait des sottises. » Puis, en compagnie de cette belle, vrai bouquet d'amour, il s'en alla de bon matin, sans être vu, vers le Gaṇa déguisé en brahmane. Le Gaṇa prit avec lui le jeune homme, et, la mine cassée, se rendit chez le roi : « Voici que j'ai retrouvé mon fils; donne moi ma bru. » Le roi apprit alors qu'elle était partie. « Jadis, dit-il, Çakra, sous le déguisement d'un faucon, a éprouvé Çivi, fils d'Uçinara. Les dieux se plaisent à errer ainsi », et saisi de crainte, il s'inclina devant le brahmane, et pour l'apaiser lui donna sa propre fille. Ainsi mis en possession de la princesse par la puissance du Gaṇa, le jeune brahmane eut d'elle un fils qui fut le roi Mahīdhara. Il devint dans la suite un Gaṇa appelé Pushpadanta, en souvenir du signe qui indiquait le jardin, après que sa dévotion à Bhava l'eût élevé jusqu'à ce rang, affranchi des cinq souffles corporels. »

VIII.

(1-15) Quand Guṇāḍhya eut terminé son récit, Kāṇabhūti lui dit : « Avec ton sang, écris au plus vite l'histoire des sept Cakravartins, princes des Vidyādharas. Attention! je commence. » Et sous sa dictée, Guṇāḍhya, sans se laisser distraire un instant, écrivit en hâte sept cent mille vers. L'œuvre terminée, il l'envoya au roi Çātavāhana. Mais le roi, égaré par l'ivresse de la fortune, perdant toute retenue, n'en fit aucun cas. « C'est du paiçāca, dit-il; l'encre est du sang et le silence a rendu fou l'auteur. » Ainsi parla le roi. Et qui pense à examiner les choses à fond? Les sages les laissent de

côté sans y toucher, et les sots sont incapables même de les goûter. Sort-on de l'ordinaire? plus d'auditeurs! Où estime-t-on à son prix le beau langage? Quand le fier Guṇāḍhya sut que le roi avait repoussé avec mépris la Bṛihatkathā, telle qu'une jeune fille frappée d'un trait au cœur, il se mit, en compagnie de ses disciples, à la lire à haute voix, jetant au fur et à mesure chaque feuille dans le feu, sans s'arrêter, tant était vive sa colère. Et tandis qu'il lisait, toutes les bêtes, tous les oiseaux accoururent et, les yeux en larmes, restèrent là, oubliant de manger. Et le roi, violemment irrité de n'avoir à sa table que des viandes sèches, apprit par ses chasseurs ce qui desséchait ainsi le gibier. Çātavāhana s'en vint donc voir ce prodige et il entendit le conte transmis par Pushpadanta et écrit par Guṇāḍhya. Le roi obtint les cent mille vers qui restaient encore de l'ouvrage, et les regardant et les goûtant mot par mot, se lamenta. Où est-il toujours dans son plein, l'astre aux froids rayons? Où se prolonge-t-elle abondante, l'ambroisie? Où trouver tout entier le conte sorti de la bouche de Hara? Quand Guṇāḍhya, par le récit de sa propre histoire, eut satisfait la curiosité du roi, Çātavāhana partit en possession de la Bṛihatkathā, accompagné des deux disciples. Guṇāḍhya, délivré du corps par le feu de la connaissance suprême, reprit sa condition de Mālyavān et se divertit, chéri de Hara. Quant au roi, affermi dans son empire par les deux disciples, devenu plus puissant que jamais, il se réjouit à réciter ces contes, sanctifiés par la bouche lotus du seigneur aux Trois-Yeux, qui les a le premier racontés.

SECONDE PARTIE.

I.

LES MANUSCRITS[1].

Les manuscrits de la Bṛihatkathāmañjarī signalés jusqu'à présent sont au nombre de cinq : trois découverts au palais de Tanjore par Burnell et classés dans son catalogue sous les numéros 4879, 4880 et 10231; deux trouvés et acquis par M. Bühler dans le Guzerat et déposés aujourd'hui à la bibliothèque du Deccan College, à Pouna. — D'après Burnell, les manuscrits de Tanjore représentent un texte unique; les manuscrits 4879 et 4880 seraient des copies du n° 10231. Nous n'avons pu examiner ces trois manuscrits; mais nous devons à M. Rost la communication d'une copie faite d'après le manuscrit 4880 pour Burnell et léguée par lui à l'India Office Library. Cette copie (que nous désignons par A) présente exactement les caractères de l'original tels que les donne le catalogue de

[1] Nous rappelons ici, pour excuser l'ordre ou plutôt le désordre de ces chapitres, que les deux manuscrits de Pouna nous sont parvenus trop tard pour en insérer la description dans la première partie de notre étude, et que nous avons ainsi dû, bon gré mal gré, la renvoyer à ce second article. (Voir page 15, note 1.)

Burnell : le texte y est parsemé de lacunes qui vont en augmentant graduellement vers la fin. L'ouvrage, écrit en caractères devanāgaris, sur fort papier anglais, et relié en deux volumes, est incomplet. Le premier volume contient les huit premiers lambakas tout entiers et le commencement du neuvième, jusqu'aux contes du Vetāla «transcrits», à ce qu'indique une note au crayon, «dans un petit volume» que nous n'avons point vu.

Le second volume reprend aussitôt après les contes du Vetāla et poursuit jusqu'à l'histoire de Duḥçīlā, au livre XVI, où il s'arrête brusquement. Le manuscrit A porte de nombreuses marques de l'ignorance du scribe; les leçons y sont souvent incorrectes, parfois inintelligibles; le visarga est introduit ou supprimé sans raison; les signes analogues y sont confondus, par exemple : *ra* et *ṛi, pa* et *sha;* les voyelles sont à tout hasard brèves ou longues; mais souvent aussi de légères corrections permettent de restituer un texte égal ou supérieur en valeur à celui des manuscrits B et C.

Les manuscrits désignés par ces lettres sont la propriété du Deccan College, qui les a gracieusement mis à notre disposition. Le manuscrit B est celui qu'a acquis Bühler en 1872. Il est écrit sur papier oblong, en caractères devanāgaris, et porte la date de saṃvat 1742 (1685 ap. J.-C.). L'ouvrage y est également incomplet : les 256 premiers feuillets vont jusqu'au livre IX, le manuscrit s'interrompt seize vers avant la fin de ce livre; puis viennent

93 feuillets chiffrés à part et qui vont du début du XIV[e] lambaka jusqu'à la fin de l'ouvrage. Le texte est en général correct et l'écriture nette.

Le manuscrit C est plus frágmentaire encore que B; il est aussi plus ancien. Il est daté de saṃvat 1719 et çāka 1584 (1662 ap. J.-C.) et a été exécuté en l'honneur d'Ali, sultan d'Uṇṭhanagrāma, par un scribe nommé Vīreçvara, fils de Bhānuvyāsa, pour son usage et pour servir à d'autres (*çrīmat* [sic] *uṃṭhanagrāme sulatāna aleḥ sevāvṛittau vīreçvareṇālekhīdaṃ pustakam ātmārthaṃ cāparopakārārthaṃ ca*). Les neuf premiers feuillets sont perdus; le texte ne commence qu'au treizième vers du livre II, et continue jusqu'au milieu du livre V (17 vers après l'histoire de Harasvāmin), puis s'interrompt jusqu'au vers 50 de l'histoire de Mantrigupta, au livre IX, et reprend de là jusqu'au point où s'arrête la première partie du manuscrit B. Le scribe prend soin de nous avertir ici qu'il n'est pas responsable de l'interruption: *atra saṃbandho na milati* | *punaḥ pustakam pratītyālikhitam asti* | *lekhasya na dosheti* (sic). Suit le XIV[e] lambaka jusqu'au vers 46 de l'Ajarākhyāyikā, puis le nombre des feuillets perdus va croissant : lacune jusqu'au vers 13 de la Kārpaṭikākhyāyikā (livre XV); nouvelle lacune à partir du début de l'Hiraṇyaparṇākhyāyikā jusqu'au vers 70 du conte suivant (*ibid.*); le texte reprend de ce point jusqu'au vers 15 de la Bhadraghaṭākhyāyikā, d'où une nouvelle lacune se prolonge jusqu'à l'avant-dernier feuillet de l'ouvrage.

Quels que soient les traits communs aux manuscrits B et C, quelle que soit la ressemblance de leurs deux textes, enfin, malgré leur interruption commune au livre IX, il est impossible de considérer B, le moins ancien des deux, comme issu de C. Les deux manuscrits offrent des divergences, légères il est vrai, mais fréquentes; en outre et surtout certaines lacunes du manuscrit C se trouvent comblées dans B : par exemple, au livre II, Çrīdattākhyāyikā, les vers 120 et 121 *a* manquent dans C, tandis que B les présente au complet, sans qu'on puisse les y considérer comme une restitution arbitraire du copiste. Ils se retrouvent, en effet, exactement dans le manuscrit A, et ce manuscrit, comme la classe dont il est le représentant, dérive à coup sûr d'un autre original que B et C. D'une part, les livres absents de B et C subsistent dans A, tandis que les derniers livres se sont conservés uniquement dans B et (partiellement) dans C. De plus, le texte de B et C est souvent fort éloigné du texte de A; il arrive même que des vers entiers se présentent dans une seule de ces deux classes de manuscrits (cf. au premier lambaka I, 2 *bis*, 34 *bis*; II, 18 *b*, 24 *c*; III, 5 *b*; IV, 6 *b*, 9 *c*, etc. . .).

Enfin, le titre de Bṛihatkathāmañjarī donné à l'ouvrage est particulier aux manuscrits de Tanjore; B et C ne connaissent que le nom de Bṛihatkathā.

II.

La Bṛihatkathāmañjari, en raison de sa vaste étendue et de sa valeur secondaire, attendra longtemps encore sans doute un éditeur. Aussi ai-je cru utile d'en dresser et d'en publier comme une table des matières destinée à faciliter les recherches dans le texte, et aussi à établir la parfaite concordance intime des deux Bṛihatkathās. Cette table n'est du reste que la reproduction des divisions communes aux manuscrits, et dont l'ancienneté, peut-être même l'existence originale, est prouvée par cet accord même.

Les manuscrits A et C numérotent les vers; pour les contes dont le texte se retrouve dans B seulement, j'indique le chiffre des feuillets; il sera facile, en cas de besoin, d'établir sur cette base un calcul approximatif, à raison de 18 vers au feuillet.

I.

atha bṛihatkathāmañjarīprārambhaḥ (A)

70 vers. iti kshemendraviracitāyāṃ bṛihatkathāmañjaryāṃ (A) (bṛihatkathāyāṃ B) kathāpīṭhe kathāvatāraḥ

68 iti pāṭaliputrakathā

44 iti upakoçācaritam (A). — (upakoçākhyāyikā B)

70 { (yoganande B) matsyahāsaḥ
ādityavarmakathā }

43 { rājaputraçāpaḥ (A). — (yoganandaputraçāpamokshau B)
vararuciçāpamokshaḥ (A). — (°rucimuktiḥ B) }

52 vers. guṇāḍhyakathā
33 iti pushpadantamālyavannāmakathā (A). — (°vanniruktiḥ B)
16 iti kshemendraviracitāyāṃ bṛihatkathāyāṃ kathāpīṭhaṃ nāma prathamo lambakaḥ.

II.

ataḥ paraṃ kathāmukhaṃ bhavishyati
137 vers. çrīdattākhyāyikā
10 sahasrānīkakathā
131 lohajaṅghākhyāyikā
115 devasmitākhyāyikā
21 vinashṭakākhy°.
7 iti ksh °virac° bṛihatkathāmañjaryāṃ (A) (°kathāyāṃ B, C) kathāmukhaṃ nāma dvitīyo lambakaḥ

III.

ataḥ paraṃ lāvānako bhavishyati
10 vers. parāhitākhyāyikā
11 vayallikākh°. (A) (vahillikā° B vahilla° C)
14 devasenākh°.
14 parivrāḍākh°.
5 puṇyasenākh°.
12 sundopasundākh°.
45 padmāvatīvivāhaḥ
12 urvaçyākh°.
7 vihitasenākh°.
39 somaprabhākh°.
7 ahalyākh°.
115 çrī (B) vidūshakākh°.
26 devadāsākh°. (B, C)
15 digvijayaḥ
140 halabhūtikathā (A). — (°bhūtyākh°. B, C)
3 iti ksh° virac° bṛihatkathāmañjaryāṃ (A) (°kathāyāṃ B, C) lāvānako nāma tṛitīyo lambakaḥ

IV.

ataḥ paraṃ naravāhana (datta A) janma bhavishyati

30 vers. devadattākh° (A). — (jayadattākh° B, C)
6 brāhmaṇīsamāgamakathā
74 jīmūtavāhanākh°.
21 siṃhaparākramākh°.
12 naravāhana (datta A, janma C) kathā
iti ksh° virac° bṛi° kathāmañjaryām (A) (°kathāyāṃ B, C) naravāhana (datta A) janma nāma caturtho lambakaḥ

V.

ataḥ paraṃ caturdārikā bhavishyati
17 vers. çaktidevasamāgamakathā (çaktivega° A)
34 çivamādhavākh°.
14 harasvāmyākh°.
28 çaktidevapravahaṇa (bhaṅga B) kathā
64 açokadattākh°.
85 devadattākh°.
13 iti çaktidevasamāgamakathā (A)
2 iti ksh° virac° bṛi° caturdārikā nāma pañcamo lambakaḥ

VI.

ataḥ paraṃ sūryaprabho bhavishyati
95 vers. kālaka (B) jāpakākh°.
131 guṇaçarmākh°.
13 iti ksh° virac° bṛi° sūryaprabho nāma shashṭo lambakaḥ

VII.

ataḥ paraṃ madanamañcukā bhavishyati
55 vers. vipracāṇḍālākh°.
7 çishyākh°.
28 vikramasiṃhākh°.
13 kshmāpadānam (kshamāvadānam B)
22 rājaputrākh°. (vairāgyāvadānam B)
26 sulocanākh°.
31 rājaputrākh°.
19 piçācākh°.
77 kīrtisenākh°.
71 antarākh°. (hariçarmākh°. B)

2 vers. tejovatyākh°.
61 mūrkhākh°.
48 sapatnyākh°. (sāpat°. A)
23 çrutasenākh°.
25 mārjārākh°.
8 prasenajidākh°.
9 kaliṅgasenāmadanavegasaṃ-(samā B)-gamakathā
16 pativratākh°.
12 madanamañcukājanmakathā
9 yakshākh°.
32 { yauvarājyābhisheke vidyāsaṃkrāntiç ca (A)
yogauandākh°.
10 çatrughnākh°.
16 iti ksh° virac° bṛi° madanamañcukā (-vivāho A) nāma saptamo lambakaḥ

VIII.

ataḥ paraṃ velālambhako bhavishyati
75 vers. jitendrasenālābho madanamañcukāviyogaç ca (A)
iti ksh° virac° bṛi° velālambhako nāmāshṭamo lambakaḥ

IX.

ataḥ paraṃ çaçāṅkavatī bhavishyati
34 vers. kuñjarākh°.
24 lalitalocanālāpakathā (°locauasaṃbhogakathā B)
58 mantriguptākh°.
49 vinayavatyākh°.
31 çrutadhīsamāgamaḥ (°gamakathā C)
24 pārāvatākshākh°. (çrīpārāpatākshaçāpaḥ B)
14 saṃsāracakram
161 haṃsāvalyākh°. (°valīsamāgamaḥ B, C)
14 bhīmaparākramakathā (°kramāgamaḥ C)
15 guṇakarasamāgamakathā
81 dānapāramitā
9 çīlapāramitā
7 kshāntipāramitā
4 vīryapāramitā
16 dhyānapāramitā

16 vers. prajñāpāramitā
9 vinītamatyākh°.
72 bhagavatyāḥ stotram (B, C)
44 bhūnandākh°.
73 vicitrakathāsamāgamaḥ — çrīdarçanākh°.
117 pracaṇḍaçaktisamāgamaḥ — bhīmabhaṭākh°.

Suivent les vingt-cinq contes du Vetāla, simplement énumérés, sans titre spécial :

Vetāla I = 155 vers; II = 28; III = 77; IV = 78; V = 25; VI = 25; VII = 30; VIII = 53; IX = 17; X = 63; XI = 28; XII = 84; XIII = 23; XIV = 29; XV = 50; XVI = 167; XVII = 40; XVIII = 38; XIX = 53; XX = 44; XXI = 35; XXII = 17; XXIII = 21; XXIV = 28; XXV = 12 vers.

214 mandāravatyākh°.
61 vyāghrasenādisuhṛitsaṅgaḥ (A)
iti ksh° virac° bṛi° çaçāṅkavatī nāma navamo lambakaḥ

X.

ataḥ param vishamaçīlo bhavishyati
126 vers. ṭiṇṭākarālākh°.
4 khaṇḍakāpālikavadhaḥ
17 yakshīsamāgamavarṇanam
18 kanyācatushṭayaprāptiḥ
22 çabarājaputrīlābhaḥ
5 gajavarāhaçāpaḥ
7 rājaputrīdvayalābhaḥ
78 antare kusumāyudhākh°.
14 kesaṭākh°.
5 vaṇigvadhūdānam
2 kaliṅgasenālābhavarṇanam
17 strīvṛittam
18 iti ksh° virac° bṛi° vishamaçīlo nāma daçamo lambakaḥ

XI.

ataḥ param madirāvatī bhavishyati
90 vers. iti ksh° virac° bṛi° madirāvatī nāma ekādaço lambakaḥ

XII.

ataḥ param padmāvatī bhavishyati

37 vers. brahmadattākh°.

44 vidyuddhvajavadhaḥ

23 muktāketuçāpaḥ

15 iti ksh° virac° bṛi° padmāvatī nāma dvādaço lambakaḥ

XIII.

ataḥ param pañcalambhako bhavishyati

12 vers. sāvitryākh°.

51 vegavatīprāptikathā

34 bhagīrathayaçāprāptikathā

30 jināvatīprāptikathā

48 puruhūtikathā

6 gomukhakathā

9 hariçikhākathā

9 mānasavegādivadhaḥ

11 iti ksh° virac° bṛi° pañcalambhako nāma trayadaço lambakaḥ

XIV.

ataḥ param ratnaprabhā bhavishyati

31 vers. sattvaçīlākh°.

23 mahāsattvākh°.

46 ratnaprabhāvivāhakathā (°prabhākh° B, C)

46 çīlavatyākh°.

99 niçcayantyākh°. (niçcayadattākh°. B, C)

25 madamālākh°. (madana°. A)

57 rūpaçikhākh°.

58 ajarākh°.

19 nāgārjunākh°.

49 indīvarasenākh°.

13 vajradharasamāgamakathā (°dharākh° B)

17 arthalobhākh°.

20 iti ksh° virac° bṛi° ratnaprabhā (°bhāvatī B) nāma caturdaço lambakaḥ

XV.

atah paraṃ alaṃkāravatī bhavishyati

50 vers.	rāmākh°.
20	prithivīrūpākh°.
93	anaṅgaprabhākh°.
19	kārpaṭikākh°.
9	vīravarākh°.
8	nārāyaṇadarçanam
17	samudraçūrākh°.
22	antarākh°.
5	camarākh°.
13	lubdhākh°.
21	hiraṇyavarshākh°. (°ṇyavarṇā°. B °parṇā° C)
89	antarnalākh°.
4	bandhumatyākh°.
	iti ksh° virac° bṛi° alaṃkāravatī nāma pañcadaço lambakaḥ

XVI.

ataḥ paraṃ çaktiyaçā bhavishyati

25 vers.	bhadraghaṭākh°.
92	ālajālākh°.
34	veçyākh°.
10	strīdattākh°. (strīvṛittākh°. A)
11	duḥçīlākh°.

siṃhabalākh°. (B, 2° partie, p. 55 *a*)
sumānasākh°. (*ib.* 58 *b*)
vānarākh°. (*ib.* 59 *b*)
kākabakākh°. (*ib.* 60 *b*)
çaçakākh°. (*ib.* 61 *a*)
yūkākh°. (*ib.* 61 *b*)
caṇḍaravākh°. (*ib.* 62 *a*)
ushṭrākh°. (*ib.* 62 *b*)
kacchapamasraṭiṭṭibākh°. (*ib.* 63 *b*)
caturākh°. (*ib.* 64 *a*)
sūcīmukhākh°. (*ib.* 64 *b*)
vaṇikputrabakākh°. (*ib.* 65 *a*)
lohatulākh°. (*ib.* 65 *b*)
siṃhavṛikshākh°. (*ib.* *ib.*

garbhatilākh°. (*ib.* 67 *a*)
mūshakakākakūrmachapākh°. (*ib.* 68 *a*)
rāsabhākh°. (*ib.* 68 *b*)
nāgaçaçakākh°. (*ib.* 69 *a*)
mārjārākh°. (*ib. ib.*)
chagākh°. (*ib.* 70 *a*)
dayitākh°. (*ib.* 70 *b*)
caurarākshasākh°. (*ib. ib.*)
rathakārākh°. (*ib.* 71 *a*)
mūshikākh°. (*ib.* 71 *b*)
maṇḍūkākh°. (*ib.* 72 *a*)
haṃsākh°. (*ib. ib.*)
kākolūkākh°. (*ib. ib.*)
corākh°. (*ib.* 72 *b*)
kharākh°. (*ib.* 73 *a*)
vānaraçiçumārākh°. (*ib.* 73 *b*)
ghaṭākh°. (*ib.* 74 *a*)
nāpitākh°. (*ib.* 74 *b*)
anekamūrkhākh°. (*ib.* 75 *a*)
çrīdharākh°. (*ib.* 76 *b*)
lakshmīsenākh°. (*ib.* 78 *a*)
iti ksh° virac° bṛi° çaktiyaçā nāma shoḍaço lambakaḥ

XVII.

ataḥ paraṃ mahābhisheko bhavishyati
(*ib.* 78 *a* — 81 *a*) iti ksh° virac° bṛi° mahābhisheko nāma saptadaço lambakaḥ

XVIII.

ataḥ paraṃ suratamañjarī bhavishyati
çūrasenākh° (*ib.* 82 *a*)
vatseçvarabhṛigupatanakathā (*ib.* 82 *b*)
gopālasaṃnyāsakathā (*ib.* 86 *a*)
kuraṅgākh°. (*ib.* 88 *b*)
dhīvarākh°. (*ib.* 90 *a*)
corākh°. (*ib. ib.*)
suratamañjarīkathā (*ib.* 91 *a*)
tārāvalokākh°. (*ib.* 91 *b*)
iti ksh° virac° bṛi° suratamañjarī nāmāshṭadaço lambakaḥ

LES VINGT-CINQ CONTES DU VAMPIRE.

Le premier lambaka de la Bṛihatkāmañjari, publié et traduit dans son intégralité, a démontré nettement qu'il ne faut pas chercher dans ce recueil soit des contes nouveaux, soit même un remaniement original de contes déjà connus. Mais du moins l'œuvre de Kshemendra peut servir à élucider quelques problèmes de chronologie et d'histoire littéraires : tel est le cas, par exemple, en ce qui concerne la Vetālapañcaviṅçatikā.

En 1881, M. H. Uhle publiait dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, le texte critique de deux remaniements de ces contes fameux : l'un portait le nom de Çivadāsa, l'autre était anonyme. M. Uhle n'hésita pas à reconnaître, ou plutôt à deviner dans cette seconde recension, la traduction en prose des vers de Kshemendra. Plusieurs indices l'y déterminaient : quelques vers extraits du seizième de ces contes et publiés trois ans auparavant par M. Zachariæ s'y retrouvaient presque intacts; en nombre de passages, les vers perçaient sous la prose; enfin et surtout le caractère général de cette version correspondait exactement à celui de la Bṛihatkathāmañjarī, tel que l'avait tracé M. Bühler.

Quelques manuscrits attribuaient à Çivadāsa plusieurs contes en vers, dont M. Uhle revendiquait la paternité pour Kshemendra. L'examen du texte authentique et complet confirme les hypothèses de

M. Uhle. Le premier et le second récit du vampire, que nous publions dans cet article, établissent les rapports incontestables de la recension anonyme avec Kshemendra; encore ces fautes de goût et de style que M. Uhle signalait comme la griffe de Kshemendra sont-elles singulièrement tempérées et adoucies par l'abréviateur! Les deux contes versifiés attribués par le manuscrit B[Uhle] à Çivadāsa appartiennent réellement à Kshemendra. Les seules modifications qu'ils aient subies consistent dans la réunion en deux contes (XXIV, XXV) de trois numéros de la Brihatkathā (XXIII, XXIV, XXV) et dans la suppression de quelques vers (quatre pour le XXIII, cinq pour le XXIV et un pour le XXV).

Mais il y a plus. Parmi les vers épars dans la prose de Çivadāsa, quelques-uns sont l'œuvre de notre auteur. Ce sont : 1° les cinq premiers des six vers qui terminent la recension authentique de Çivadāsa; 2° la longue description du cimetière insérée au premier récit. Le caractère particulier de cette description avait frappé les éditeurs antérieurs. M. Gildemeister, dans ses notes critiques à l'anthologie de Lassen, réprouvait justement ces vers d'un goût détestable. Il est curieux de voir Kshemendra frappé d'une condamnation aussi sévère que méritée avant même d'être reconnu. « . . . Le reste des vers, qui se présente sous une forme assez corrompue, ne méritait pas d'entrer dans notre texte. Ils consistent en partie de termes dont l'assemblage détonne, comme les vers *cañcatcitā°* et *trijagatpralayā°*, où

l'auteur, contre l'usage des bons poètes, compare entre elles des choses de genre grammatical différent. . ., ils présentent en partie des comparaisons assez mal venues avec des objets ayant trait au Rāmāyaṇa et au Mahābhārata. » Et pourtant les manuscrits de Gildemeister ne lui offraient pas le texte complet de cette description! Si l'emprunt fait par Çivadāsa prouve son goût pour ces parures de mauvais aloi, l'énorme quantité de variantes présentée par les manuscrits prouve aussi quels efforts désespérés faisaient, pour les comprendre, les esprits moins raffinés.

Les deux premiers récits du Vetāla que nous publions feront de plus ressortir la fidélité de Kshemendra à ses principes esthétiques à travers toute l'étendue de son œuvre. Nous retrouverons les mêmes qualités et les mêmes défauts que nous avions constatés déjà au premier livre.

I.

atha vetālapañcaviñçatikāprārambhaḥ

1 çrītrivikramaseno bhūt pratishṭhānapure nṛipaḥ
ratnākaraḥ prasūtir yo lakshmyāḥ sattvavatām varaḥ
2 yadyaçodarpaṇatale tārahāravibhūshitā
bimbiteva vibhāti dyaur indumārtaṇḍakuṇḍalā
3 rāmābhirāmam tam drashṭum çramaṇo nityam āyayau
iva [1] sītāgrahacchadmacchanno laṅkāpatiḥ punaḥ

[1] L'emploi de l'enclitique *iva* au commencement du pāda doit être signalé comme une exception très rare.

4 kshāntiçīlābhidhāno sau tasya sthāne dadau sadā
phalaṃ narapatis tac ca koçādhyakshakare kshipat
5 iti saṃsevamānasya yayur bhikshoḥ samā daça
kadācit tat phalaṃ rājñaḥ prāpa kelikapiḥ karāt
6 taddantadalitāt tasmād divyaṃ ratnaṃ viniryayau
tatkāntyā churitaḥ sarvo babhūva sthānamaṇḍapaḥ
7 nṛipaḥ koçeçam āhūya phalāny anyāny ayācata
so py adāt tadratnacayaṃ rājñe phalavinirgatam
8 dattvā koçeçvarāyaiva ratnāni tyāgasāgaraḥ
punaḥ çramaṇam āyātaṃ taṃ papraccha mahīpatiḥ
9 kshānticīla vyavasitaṃ citraṃ te pratibhāti me
kiṃ ratnaiḥ pṛithivīmūlyaiḥ prāptum icchasy ataḥ param
10 iti pṛishṭo nṛipatinā çramaṇaḥ prāha taṃ naraḥ
baddhapratijñam ādhāya nijavāñchitasiddhaye
11 anullaṅghitamaryādāḥ parāyāsasahishṇavaḥ
sevyā na kasya nṛipate tvādṛiçāḥ çauryasāgarāḥ
12 parārthāyoccavapushaḥ sarvāçāposhaçālinaḥ
rājan durgatimitrasya tvādṛiçaḥ ko na yācakaḥ
13 asyāṃ kṛishṇacaturdaçyāṃ çmaçāne mantrasādhanā
mamāsti kācit tatra tvaṃ dvitīyo bhava sādhakaḥ
14 mahāvaṭataror mūle sthite mayi niçi tvayā
āgantavyaṃ tvayā [1] vīra karavīravibhūshiṇā
15 ity ābhāshya tathety uktvā kshmāpālena pratiçrute
çramaṇaḥ prayayau hṛishṭaḥ praveshṭuṃ mantrasādha-
[nām
16 tatas tasyāṃ niçi nṛipaḥ khaḍgī rucirakuṇḍalaḥ
taṃ yayau bhūtalaçaçī yaçoviçadacandrikaḥ
17 caladvajrāṃçukaṭakacchāyāçabalitāmbaraḥ
kirīṭamaṇisacchāyo ratnādrir iva jaṅgamaḥ

5 *a* saṃsevya° B. — keli° C. — 10 *a* çramaṇovāca C. — 11 *b* tvādṛiço C. — 13 *a* smaçāne B. — 14 *b* karavāla° B. — 15 *b* sādhanam B. — 16 *b* viçacandrikaḥ C.

[1] Le mot *tvayā*, répété sans aucune raison spéciale, est un nouvel exemple de la négligence de Kshemendra dans la simple narration.

18 tamālakalitottaṃsaḥ kālāgaruvilepanaḥ
nīlāṃçuko gajacchāyāvyāptakara iveçvaraḥ
19 [1] rarāja vrajatas tasya tārahāravaro niçi
20 tatkālollāsivapushā sattveneva prakāçitam
kastūrīkshodatāṃ gātre jayakuñjaratāṃ puraḥ
māyūracchattratāṃ mūrdhni muhus tasya yayau tamaḥ
21 maulimālāparimalavyālīnālikulair babhau
tadyātrāmaṅgale kshmāpaḥ svastivādāksharair iva
22 tataḥ çmaçānaṃ saṃprāpa niḥçaṅko bhūtasaṃkulam
sarvāpāyamayaṃ kāyam ivāyāsaçatāçrayam
23 mastishkaliptaçubhrāsthiprakaraṃ lohitāsavam
ākrīḍam iva kālasya kapālacashakākulam
24 dhūmāndhakāramalinaṃ vīrendrārāvagarjitam
cañcaccitāgnitaḍitaṃ kālamegham ivotthitam
25 gridhrakrishṭāntramālābhiḥ kritaprālambavibhramaṃ
kālyā ivotsavonmattakrittikānrittakampitam
26 jīrṇāsthinalakacchidrakshipraçiñjānamārutam
saṃcaradyoginīvrindanūpurair iva rāvitam
27 dikshu pratiphaladghoraspharahuṃkārahuṃkritam
trijagatpralayārambhakritoṃkāram ivāntakam
28 maṇḍitāṃ muṇḍakhaṇḍena dushṭakaṅkalamālitam
jvalitāṅgāranayanaṃ dvitīyam iva bhairavam
29 [2] pratyagrarudhirāpūrasaṃpūritamahodaram
karṇaçalyoddhritārāvaṃ duḥçāsanavadhākulam
saṃcaradbhīmapurushaṃ dvitīyam iva bhāratam
30 bahucchalaṃ dyūtam iva strīcittam iva dāruṇam
avivekam ivānekaçaṅkātaṅkaniketanam

20 *b* jayat° C. — 23 *b* ākāṇḍam iva C. — 25 *a* gridhrakāshṭā° C — °prārambha° B, C. — *b* °kaṃ patim B. — 27 *a* ghorapheravatsphārahuṃkritim C. — 29 *a* °rudhirāpūṭa C.

[1] Nous avons préféré, pour la clarté du sens, attribuer deux pādas seulement au vers 19 et six padās au vers 20.

[2] Nous avons dû, ici encore, admettre un vers de six pādas. Une division plus régulière eût fait boiter toutes les stances suivantes. Y a-t-il interpolation, omission, ou négligence? nous n'osons choisir entre ces trois hypothèses.

31 kharotkaṭajanasthānaṃ ghoraçūrpaṇakhāvṛitam
daṇḍakāraṇyasadṛiçaṃ mārīcarucitāntaram
32 bhrāntākampanadhūmrākshameghanādavibhīshaṇam
lañkādāham ivodbhūtaṃ jīvadrāvaṇaviplavam
33 samagraduḥkhanilayaṃ bhūtasaṃghapraharshaṇam
bahucchidraṃ ghanāçlishṭapretarāçinirantaram
34 palāçiçatasaṃbādhaṃ cintāniḥçeshitadrumam
çivābhir vyāptam açivaṃ bhrāntāntakam anantakam
35 nishkampakucakumbhābhir [1] vipulaçroṇibhir muhuḥ
digambarābhir nārībhiḥ kalpitoddaṇḍatāṇḍavam
36 gṛidhragomāyugahanaṃ kākakañkakulākulam
pramattabhūtavetālavāmāmelakamālitam
37 piçācaçākinīyuktaṃ laḍaḍḍamarumaṇḍalam
spashṭāṭṭahāsimaṭakaṃ krīḍaccakreçvarīcayam
38 bhayaṃkaraṃ bhayasyāpi vimohasyāpi mohanam
tamaso py andhatamasaṃ kṛitāntasyāpi kampanam
39 dṛishṭvā pitṛivanaṃ ghoraṃ ḍākinīgaṇasevitam
kshāntiçīlaṃ vaṭatale so paçyat kṛitamaṇḍalam
40 dṛishṭvā praṇamya taṃ prāha prāpto ham karavāṇi kim
iti çrutvāvadad bhikshur harshavyākoçalocanaḥ
41 rājan sattvavatāṃ dhurya dhairyeṇānena te dhunā
manye samastadhīrāṇāṃ yaçasāṃ ketur āhitaḥ
42 kroçamātram atikramya dakshiṇāçāmukhaḥ prabho
ito gaccha tam ānetuṃ çiñçipollambitaṃ naram
43 iti tasya girā ghore rājā tamasi sotsukaḥ
gatvā dadarça taṃ çushkaṃ vṛikshaṃ nīcam ivoddhatam

31 *a* çūrpaṇakhā° C. — 32 *a* °dhūmrākhya° C. — 35 *a* °kuñkumābhābhir B. °calatkumbhābhir C. °çreṇibhir C. — 36 *b* °vaitālaṃ tāmā° C. lāmā B. — 37 *b* °makaṭam B, C. — 39 *b*° taṭena so C. — 42 *b* °lambinam C.

[1] Le texte différent de nos deux manuscrits nous paraît également inintelligible. Notre correction *kuca* se justifie, croyons-nous, non seulement par le contexte, mais par les lectures même de B et de C, dont chacune semble un essai de restitution d'un mot tronqué : *kuñ*kumā° d'une part et *cala*t de l'autre donnent les deux syllabes du mot *kuca*.

44 daridram iva vicchāyaṃ piçācam iva bhīshaṇam
kukāvyam iva viçlishṭaṃ viçālaṃ çiñçipātarum
45 bhugnānanaṃ cāvanataṃ saralasrastadoryugam
dīrghāgrapādaṃ tasyāgre sa cāpaçyan nṛipaḥ çavam
46 bhuvi puṇyaṃ mayā nāptaṃ hastenāptaṃ na kiṃcana
vimuktahastaṃ saṃtāpād itīvādhomukhaṃ sthitam
47 tarum āruhya taṃ muktvā kaṇṭhapāçam apātayat
patitaḥ so tha cukroça hā hatosmīti savyatham
48 karuṇākūṇitamanā bhūpālo py avaruhya tam
muhur muhuḥ parāmṛiçya nininda nijasāhasam
49 sa ca kshaṇād aṭṭahāsaṃ maṭako vikaṭaṃ vyadhāt
bhūtānāṃ samabhūd yena spashṭaṃ kaṇṭakitā tanuḥ
50 tatas tūrṇam adṛicyo sau tasminn eva latāntare
tenaiva kaṇṭhapāçena tathaivollambitaḥ sthitaḥ
51 vetālamāyāṃ vijñāya punar āruhya pādapam
tam ādāya nṛipaḥ skandhe javena mahatā yayau
52 skandhasthitas tam avadad vetālaḥ çṛiṇu bhūpate
kathayāmi kathāṃ tubhyaṃ dūre dhvani sunandinīm
53 asti vārāṇasī nāma çrīkaṇṭhadayitā purī
gaurīkṛitā himagirisphāraiḥ sphaṭikamandiraiḥ
54 pratāpamukuṭo nāma tasyām āsīn mahīpatiḥ
dyaur yatpratāpamukuṭā sasaṃdhyevāniçaṃ babhau
55 tasya bhūmipateḥ prāṇapriyā somaprabhābhavat
çaktiḥ pushpaçarasyeva trailokyavijayodyame
56 dyūtimān vajramukuṭas tasyāṃ tena suto jani
smarendumādhavā yasya lajjante rūpasaṃpadā
57 tasya buddhiçarīrākhyo mantriputraḥ sakhābhavat
advitīyaḥ sadāpremalīlāviçrambhasaṃpadām
58 kadācit tena sahitaḥ sa yayau mṛigayārasāt
vanaṃ turaṃgamātaṅgaçārdūlaçarabhākulam
59 sa tatra cāpakreṅkārakrūrakopān mṛigeçvarān
hatvā viveça vyākoçaphullavallīvanaṃ vanam
60 tasyāvidūre phullābjaṃ dadarça vimalaṃ saraḥ
sphāṭikaṃ vanadevīnām iva vibhramadarpaṇam

48 *a* anuruhya B. — 53 *b* sphuṭikamandire B.

61 tat saraḥ snātum āyātām kanyām dāsīçatāvṛitām
āluloke nṛipasutaḥ çaçilekhām ivodgatām
62 tasyāḥ kuvalayacchāyaiḥ kaṭākshaiç caṭulāmçubhiḥ
nṛityacchikaṇḍimāleva cakāse kānanasthalī
63 adharāmçubhir ākāçe nividair bimbabandhubhiḥ
yā babhāreva lāvaṇyajaladhau vidrumāvalīm
64 jātau yasyāḥ kucau kāntivāpīkamalakorakau
yayor doryugalaṃ dhatte biçakāṇḍakuṭumbatām
65 uvāha yā tanulatābhṛiṅgālīm romavallarīm
paççād vishaktām vaimalyād bimbitām iva veṇikām
66 yā haṃsagāminī reje nikvaṇanmaṇinūpurā
çrīr ivāmbujasaṃcāralagnāçiñjānashaṭpadī
67 tām vilokyenduvadanām nayanānandakaumudīm
sahasā rājaputro bhūt kimapyullāsimānasaḥ
68 sāpi taṃ vīkshya kāmasya pratimānaṃ dhanurdharam
babhau bālānilālolavallīva lalitākṛitiḥ
69 līlavatī samādāya sā nijaṃ çekharotpalam
karṇe cakāra lolākshī sacivaṃ locanaçriyaḥ
70 apanīya tataḥ karṇān muhur dantaiç cakhāda yat
savibhramaṃ ca cikshepa khaṇḍitaṃ pādayos tale
71 tato py āhṛitya sā kanyā nidadhe tat kucasthale
iti smarākulā cakre kimapy ātmopasūcakam
72 tato mahattarāhūtā sā yayau valitānanā
visṛijya rājaputrāya dūtīṃ netraprabhām iva
73 dhyāyatī rājatanayaṃ sā prāpya nijamandiram
babhūva virahakshāmā prācīva çaçinaḥ kalā
74 rājaputro pi nagarīṃ praviçya smaratāpitaḥ
dinair evābhavad bālaprabālaçayanāçrayaḥ
75 tato buddhiçarīras taṃ svairaṃ mantrisuto bravīt
ko yaṃ deva tavāpāyo dhairyasya dhṛitisāgara
76 kāsau kvāste sutā kasya kveti cintājvaraṃ sakhe
tyaja jānāmy ahaṃ sarvaṃ tvayaiva prāñ niveditam

64 *b* °kuṭambatām B, C. — 66 *b* °siñjāna° B. — 68 *b* nijālola° B. — 70 *a* dantair avādayat B. — 71 *a* vyāhṛitya B, C.

77 karṇe yad utpalaṃ cakre tat karṇotpalabhūpateḥ
purasthitā sā kāliṅgaḥ sa prasiddho hi pārthivaḥ
78 saṃgrāmavardhano nāma sacivo dantaghāṭakaḥ
viçruto dikshu tasyāsti tatputrī sā dhruvaṃ sakhe
79 ata evotpalaṃ tatra dantena khaṇḍitaṃ tayā
sā ca padmāvatī nāma pādapadmāhitotpalā
80 yad vyadhāt tac ca hṛidaye tat tasyā vallabho bhavān
tad ehi tāvad gacchāvo mṛigayācchadmanā punaḥ
81 iti çrutvā nṛipasutas tatsakhaḥ prayayau kshaṇāt
kaliṅgavishayaṃ pṛithvī kshipralaṅghyā hi rāgiṇām
82 tatra pravishṭau vṛiddhāyāḥ pratiçrayadhiyā gṛiham
papracchatus tāv atra tvaṃ jānīshe dantaghāṭakam
83 iti tābhyāṃ rahaḥ pṛishṭā sāvadaj jarjarākṛitiḥ
saṃgrāmavardhano mantrī rājño sau dantaghāṭakaḥ
84 tasya padmāvatī nāma tanayāsti sulocanā
tadgṛihe garbhadāsy asmi sarvaṃ jānāmi tatkule
85 iti vṛiddhāvacaḥ çrutvā nijavṛittaṃ nivedya tau
cakrāte dattasaṃketau tasyās tām eva dūtikām
86 sā tadantaḥpuraṃ gatvā tasyai sarvaṃ nyavedayat
padmāvatī ca tac chrutvā mithyākopākulābhavat
87 ā vṛiddhadāsi duḥçīle bālāṃ mām avamanyase
uktveti karpūrakarā tāṃ jaghāna kapolayoḥ
88 tato bhagnamukhī vṛiddhā samabhyetya nijaṃ gṛiham
tābhyāṃ sarvaṃ yathāvṛittaṃ sāçrunetrā nyavedayat
89 rajaputras tataḥ prāha niḥçvāsaglapitādharaḥ
aho me puṇyahīnasya vṛithā jāto yam udyamaḥ
90 svasti tubhyaṃ mama prāṇāḥ kvāpi gantuṃ samudyatāḥ
na sahe virahaṃ sadyas tayā chinno manorathaḥ
91 iti mantrī vacaḥ çrutvā rājaputreṇa bhāshitam
rahas tam avadad dhairyaṃ bhaja siddhaṃ samāhitam
92 daçāsyā gaṇḍayoḥ paçya sakarpūrāḥ karāṅgulīḥ
tayoktaṃ çuklapakshasya daça çeshā niçā iti
93 alakshitaḥ kṛishṇapakshe dhruvaṃ tāṃ samupeshyasi
iti tena kṛitāçvāso rājaputro vyalambata

77 *b* puraḥsthitā B, C. — 81 *b* vipralandhyā B. — 88 *a* °sukhī B.

94 tato daçasu yāteshu vāsareshu yadṛicchayā
kanyakāntaḥpuraṃ gatvā vṛiddhā punar upāyayau
95 alaktakāṅkam ālokya hṛidi tasyās tricandrakam
raho mantrisutaḥ prāha sotkaṇṭhaṃ bhūmipātmajam
96 sakhe syā rajasā rātritrayam āvartate tanuḥ
paçyāsyā hṛidaye nyastaṃ tayā çoṇāṅgulitrayam
97 iti çrutvā muhur dhyāyan sa tām āyatalocanām
sahasrayāmatāṃ yātam anayad yāminītrayam
98 tato vṛiddhā caturthe hni gatvā punar upāgatā
tāv uvācādya yātāhaṃ tayā sampūjitā bhṛiçam
99 tatkālaṃ sphoṭitālāne nirgate mattakuñjare
harmyeṇa rajjum ālambya sā bhītā visasarja mām
100 iti vṛiddhāgiraṃ çrutvā visṛishṭo mantrisūnunā
tenaiva rajjupātreṇa sa prāpāntaḥpuraṃ niçi
101 ceṭikābhiḥ samutkshiptaḥ prāsādena praviçya saḥ
nyastasphaṭikaparyantaṃ viveça maṇimandiram
102 dīparatnāṃçukapiçe suptakañcukimaṇḍale
pātāla iva tatrāsau tāṃ bhujaṃgīṃ vyalokayat
103 pratyudgatāṃ hriyā namrāṃ tāṃ rājatanayo vadat
sotkampakucavinyastakarām abhyastavibhramām
104 ayi mānasadugdhābdhicandrike lajjayā natām
uttānaya dṛiçaṃ santu diçaḥ kuvalayākulāḥ
105 ity uktvā ratnapātreṇa mālatīsmitasundaram
apāyayat tāṃ mādhvīkaṃ papau ca ghanasaurabham
106 haṭhāt kaṇṭhagrahānandamīlitārdhavilocanām
madāruṇakapolāṃ tāṃ cucumba sarasas tataḥ
107 sā tena kuñjareṇeva samākrāntā sarojinī
cakāçe nikvaṇatkāñcīkalahaṃsakulāvalī
108 akṛitrimavilāsāṅkam açikshitakalākramam
avibhāgāṅgasubhagaṃ babhūva surataṃ tayoḥ
109 evaṃ pratiniçaṃ çyāmā gūḍhaṃ tena samāgatā
abhūd udbhinnasaṃbhogakusumasmeramañjarī

95 *a* °candrikam C. — 99 *b* rajjuyā C. — 103 *b* °vinyastahastam atrasta° B. — 106 *b* cucamba B.

110 tataḥ kadācit sasmāra rājaputro bahiḥsthitaḥ
mantriputro pi deçe smin katham ekaç cared iti
111 jñātvānyamanasaṃ kāntaṃ pṛishṭvā ca çrutatatkathā
uvāca kiṃ tvayā nāsau suhṛin me prakaṭīkṛitaḥ
112 pūjyaḥ sa dhīmatāṃ dhuryo jñāsīt tat tan madiṅgitam
tatkṛite prahiṇomy adya vicitraṃ mṛishṭabhojanam
113 uktveti visasarjāçu rājaputrī tadantikam
vicitramālyaṃ tāmbūlaṃ bhojanaṃ ca svayaṃkṛitam
114 mantriputras tad ājñāya[a] rājaputram abhāshata
aho tvayā kṛitaṃ jāḍyaṃ yad ahaṃ prakaṭīkṛitaḥ
115 vishadigdham idaṃ sarvaṃ tayā me prahitaṃ sakhe
na sahante hi rāgiṇyo bhartuḥ premapadaṃ janam
116 ity uktvā tac chune prādāt so pi tenābhavad vyasuḥ
tatas tau kopakalushau tad ālokya babhūvatuḥ
117 karṇotpalasya nṛipater asminn avasare priye
putre daivād divaṃ yāte rājaputraṃ sakhāvadat
118 adya tasyās tvayā gatvā mattāyā bhūshaṇāvalīm
samādāya nakhaiḥ kāryaṃ triçikhaṃ lakshma vigrahe
119 iti tadvacasā sarvaṃ kṛitvā rājasuto niçi
gṛihītābharaṇaḥ kshipraṃ tataḥ prāptas tadantikam
120 vrativesho ṭavīṃ gatvā mantriputras tam abravīt
adhunā mauktikalatāṃ nayaitāṃ vikrayāvanīm
121 pradarçanīyā sarvatra dātavyā na tu kasyacit
kasyeyam iti pṛishṭena nirdeçyo haṃ tvayā sakhe
122 iti tena visṛishṭo sau vipaṇe samadarçayat
rājaputro pi tatkālaṃ channaveshād alakshitaḥ
123 tāṃ dṛishṭvā rājapurushaiḥ pṛishṭaḥ kasyeyam ity atha
taṃ kūṭavratam abhyetya guror asyety uvāca tān
124 so pi pṛishṭo vadad rājā svayam etya çriṇotu me
iti tadvacasā tūrṇaṃ nṛipaṃ prāptam uvāca saḥ
125 rājaṃs tava pure channā dantaghāṭakaputrikā
ḍākinī bhrāmyati sadā rajanīshu digambarā
126 ihākṛishya visṛishṭo sāv ekayā tvatsuto nayā
tatkopāc ca triçūlena mayā gātre samāhatā

114 *a* tad ādāya B.

127 idaṃ cābharaṇaṃ tasyā mayā subahumauktikam
prāptaṃ bhītā palāyyāsau pitur veçma punar gatā
128 nirvāsyatāṃ purāt pāpā sā strī [1] na vadham arhati
iti karṇotpalo rājā çrutvā kopānalākulaḥ
129 strībhir vijñāya tadgātre pratyakshāṃ triçikhāhatim
padmāvatīṃ svanagarān niḥsāryodbhrāntamānasām
130 vivāsitāṃ ca tāṃ paççāt tau svaveshau prajagmatuḥ
sapralāpāḥ pratīpodyaiḥ kurvāṇāṃ kranditair diçaḥ
131 āsādya rājaputras tām sahito mantrisūnunā
tato vārāṇasīṃ gatvā vilalāsa tayā ciram
132 saṃgrāmavardhano py asyāḥ pitā tadduḥkhavahninā
sphuṭitātmā vyasur abhūd dayitānugataḥ kshaṇāt
133 kathayitveti vetālaḥ papraccha vasudhādhipam
sutāçokavipannau tau kasya pāpāya bhūpate
134 jñātvāpy abruvato murdhā çatadhā te bhavishyati
iti tena nṛipaḥ pṛishṭo babhāshe jātasaṃbhramaḥ
135 rājaputraḥ priyā cāsya na vācyau manmathākulau
prabhubhaktivrato dhīmān mantriputro py akalmashaḥ
136 karṇotpalasya nṛipateḥ pātakaṃ tat pramādinaḥ
yo na paçyati cāreṇa rājavṛittāntam andhavat
137 iti maune parityakte rājñā tūrṇam alakshitaḥ
sa vetālas taror agre tathaivollambitaḥ sthitaḥ

prathamo vetālaḥ

II.

1 bhūyo vṛiksham athāruhya tam ādāya yayau nṛipaḥ
sa ca skandhagataḥ prāha narendra çrūyatām iti

129 *a* triçikhārhati C. — *b* niḥsaryo° B. — 131 *b* pratīpaughaiḥ B. — 134 *b* gatasaṃbhramaḥ B, C. — prathamo vaitālaḥ C.

[1] L'abrégé publié par M. Uhle explique bien la valeur de ce mot par *strītvāt*.

2 brahmasenāgrahāre bhūt kālindīkūlasaṃçraye
agnisvāmīti viprendro dātā çrutavidāṃ varaḥ
3 tasya mandāravatyākhyā putrī divyocitābhavat
kāntā mandāramāleva netrashaṭpadahāriṇī
4 rūpeṇa viçrutāṃ dikshu tām āyatavilocanām
ayācanta dvijavarā bahavaḥ sakulocitāḥ
5 tataḥ kadācit taruṇāḥ kāntimanto dvijās trayaḥ
mitho darpeṇa saṃkrāntā iva tulyākṛitiçriyaḥ
6 kanyājanakam abhyetya sundarāṃ tāṃ yayācire
mamaivāsau mamaivāsāv iti spardhānubandhinaḥ
7 ekasmai ced dadāsy enāṃ dvau mṛitāv eva viddhi nau
iti teshāṃ samākarṇya pitā tāṃ na dadau bhayāt
8 toshitāṃ nayanānandasaundaryāmṛitavāhinīm
sadā vilokya prayayus tatraiva vihitāçrayāḥ
9 tataḥ kālena sā dhātur nairghṛiṇyāt peçalākṛitiḥ
jagāma pañcatāṃ bālā locanābjotsavaiḥ saha
10 cittasaṃvardhanaṃ yac ca yac ca netrarasāyanam
cirāya niranukroçaḥ sahate tad vidhiḥ katham
11 te yātajīvitāṃ bālāṃ patitāṃ kadalīm iva
tatkānticandrikācandracakorāḥ çuçucur dvijāḥ
12 ekas tato yayau duḥkhī jaṭī bhasmavilepanaḥ
anyas tadasthīny ādāya tīrthāya prayayau kṛitī
13 çmaçāne cāparas tasthau tadbhasmaçayanāçrayaḥ
rāgiṇāṃ kim akāryaṃ hi striyā saṃhṛitacetasām
14 prathamaḥ pṛithivīṃ bhrāntvā bhasmasmeraçarīrakaḥ
rudraçarmābhidhānasya gṛihaṃ prāpto dvijanmanaḥ
15 tatropamantritas tena prastuto bhoktum aikshata
kshiptaṃ tajjāyayā vahnau putraṃ rodanakopataḥ
16 tasmin niḥçeshanirdagdhe bhojanād virato vratī
uvāca caṇḍālagṛihaṃ prāpto ham açanāçayā
17 ity ākarṇya gṛihastho pi jagrāha nijapustakam
siddhamantraṃ samuddhṛitya tataḥ putram ajīvayat

8 *b* prayayau C. — 12 *a* jaṭā B. — 13 *a* smaçāne B. — 14 *a* bhasmeratra° C. — *b* rucuçarmā° B, C.

18 drishṭveti vismitaḥ kshipraṃ dhyātvā rātrau jaṭādharaḥ
tam mantram anayat kāntājīvanāyāçu pustakāt
19 so tha saṃprāpya tarasā tac chmasānam abhojanaḥ
dadarça tīrthād āyātam ekaṃ tatra vivāsinam
20 tāv apāsya priyābhasmakūṭopāntāt sa mantravit
rajaç cikshepa yenāsau samuttasthau dvijātmajā
21 lāvaṇyalalitākārāṃ manmathānaladīpikām
pīyūshakālakūṭāṅkāṃ dugdhābdhilaharīm iva
22 vadanapratimācandrāṃ raṇannūpuramekhalām
nalinīm iva kāmasya vilolanayanotpalām
23 te drishṭvā vismayānandasmarasaṃgharshaçālinaḥ
mamaiveyaṃ mamaiveyam ity ūcus te sasaṃbhramāḥ
24 manmantreṇotthitā tanvī mayāptā tīrthasevayā
mayāsyā rakshitaṃ bhasma teshām ity abhavat kaliḥ
25 kathayitveti vetālaḥ papraccha prithivīpatim
rājan dharmeṇa sā kasya dayitā satyam ucyatām
26 iti prishṭo nripas tena babhāshe çāpakampitaḥ
tasyās taṃ janakaṃ manye yas tāṃ mantrair ajīvayat
27 putrakāryaṃ pareṇāsyāḥ çaṅke tīrtheshu yat kritam
vetāla tasyā dharmeṇa tadbhasmaçayanaḥ patiḥ
28 çrutvety alakshito gatvā kshipraṃ skandhān mahīpateḥ
sa çiṅçipātaruprānte tathaivollambitaḥ sthitaḥ

dvitīyo vetālaḥ

24 *a* yanmantreṇo° C.

I.

LES VINGT-CINQ CONTES DU VAMPIRE.

(1-16) Il y avait à Pratishṭhāna un roi nommé Trivikramasena, vraie mine de pierreries, digne postérité de Lakshmī, le premier entre les meilleurs. Avec les perles de son collier pour étoiles, avec ses pendants d'oreilles pour

soleil et pour lune, le ciel semblait se refléter dans tout son éclat sur le miroir de sa gloire. Un religieux mendiant rendait régulièrement visite à ce souverain charmant comme Rāma, tel qu'un autre roi de Laṅkā déguisé pour ravir Sītā. Kshāntiçīla (c'était son nom) apportait chaque fois, selon la règle, un fruit au roi, qui le remettait ensuite aux mains de son trésorier. Dix ans s'écoulèrent sans que le religieux modifiât son hommage. Mais un beau jour, un singe domestique enleva le fruit des mains du roi : à peine l'eut-il fait craquer sous ses dents qu'il en sortit une pierre merveilleuse, dont le charme remplit soudain la salle tout entière. Le roi fit appeler son trésorier, lui demanda les autres fruits; le trésorier lui remit un tas de pierreries qui en étaient sorties. Le roi, vrai océan de générosité, fit cadeau des pierreries au trésorier; puis, quand le religieux revint, il l'interrogea : « Kshāntiçīla, tu me parais avoir quelque intention étrange; dis-moi, que prétends-tu obtenir en retour de ces pierres que le monde entier paierait à peine? » A cette question, le religieux répondit après avoir lié le roi par un serment qui lui garantît le succès de ses désirs : « Les monarques qui n'enfreignent jamais les bornes prescrites, qui résistent vaillamment aux plus rudes fatigues, vrais océans d'héroïsme, les pareils enfin, sire, qui ne leur doit hommage? Un prince tel que toi, dont l'élévation ne sert qu'aux intérêts d'autrui, toujours occupé de satisfaire tous les souhaits, ami de toutes les détresses, qui ne le sollicite? Le dernier jour de cette quinzaine noire, j'ai à faire une cérémonie magique au cimetière; sers-moi d'auxiliaire. De nuit, parfumé de karavīra (*oleander*) viens me rejoindre, ô héros, au pied du grand vaṭa (*ficus indica*). » — « C'est bien, » répondit le roi, et le religieux s'en alla content préparer son incantation.

(16-22) La nuit dite, le roi vint au rendez-vous, l'épée à la main, des pendeloques étincelantes aux oreilles, lune terrestre répandant le clair de lune gloire. Les feux scintillants des diamants de ses bracelets nuançaient de leurs teintes ses vêtements, les pierres de son diadème l'illuminaient : on eût

dit à le voir la Montagne des Joyaux (le mont Meru) en marche. Couronné de tamāla, oint d'agalloque noir, vêtu d'une tunique foncée, il ressemblait à l'Astre-Roi (le soleil) quand l'Ombre-de-l'Éléphant[1] atteint ses rayons (ou : l'astérisme Hasta). Son magnifique collier de perles étincelait, constellation, dans la nuit, tandis qu'il marchait. Éclairée comme par la vertu[2] par son corps dont le contraste faisait ressortir les ténèbres (de l'esprit), l'obscurité se changeait sur ses membres en poudre de musc, devant lui en éléphant royal, sur sa tête en parasol de plumes de paon. Les abeilles, attirées par le parfum des guirlandes qui le couronnaient, semblaient être des voix criant : Bénédiction ! sur son passage triomphal.

[1] L'Ombre-de-l'éléphant (*gajacchāyā*). Le *Dictionnaire* de Péters-burg (5e partie, supplément) ajoute cette explication : « Nom d'une certaine constellation », et ajoute deux citations, l'une tirée de la Mitāksharā, l'autre du Malamāsatattva :

> yadenduḥ pitṛidaivatye haṃsaç caiva kare sthitaḥ
> yāmyā tithir bhavet sā hi gajacchāyā prakīrtitā
> (cité dans Mit., I, 33, b. 3).

« Quand la lune est dans l'astérisme Maghā (au solstice d'hiver) et le soleil dans l'astérisme Hasta, ce jour-là est consacré à Yama et s'appelle gajacchāyā ».

> saiṃhikeyo yadā bhānuṃ grasate parvasaṃdhishu
> gajacchāyā tu sā proktā tatra çrāddhaṃ prakalpayet
> (cité dans Malamāsat., 26, b. 6).

« Quand il y a éclipse de soleil au moment de la pleine lune, c'est la gajacchāyā ; on doit alors faire un çrāddha ».

Ces citations nous déterminent à traduire *īçvara* par « l'astre-roi » (le soleil), sens dont nous n'avons pas trouvé d'autre exemple. Le mot *kara* désigne 1° les rayons du soleil ; 2° comme dans la première des citations ci-dessus, l'astérisme Hasta (= Kara) où le soleil se trouve au moment de la gajacchāyā.

[2] Comparaison fondée sur le double sens du mot *tamas* qui désigne : 1° les ténèbres, 2° l'état de l'esprit envahi par l'ignorance.

(22-40) Il entra sans crainte dans le cimetière rempli de démons; c'était comme un ensemble achevé de tout ce qui peut nuire et torturer : plein d'os reluisants et enduits de cervelle, arrosé de ruisseaux de sang, jonché de coupes crânes, tel enfin qu'on l'eût pris pour le jardin de plaisance de la mort; obscurci par les ténèbres-fumées, retentissant comme de coups de foudre, du bruit des hommes; illuminé d'éclairs par les flammes qui jaillissaient des bûchers, on l'aurait pris pour le nuage de la mort (pour un nuage noir); enguirlandé d'entrailles arrachées par les vautours et qui lui faisaient comme un collier; c'était à se croire à la fête de Kālī, quand les folles danses amenées par les Krittikās[1] font trembler le sol; le vent impétueux y chantait dans les trous des ossements pourris, roseaux de sa flûte; on aurait cru entendre le bruit des nūpuras aux pieds d'une compagnie de sorcières en mouvement; au tumulte immense et terrible qui se répercutait à tous les coins de l'horizon, on aurait dit que la Destruction poussait son cri, signal de l'écroulement des trois mondes. Pour parure, des crânes; des squelettes pourris pour ornements; des charbons ardents en guise d'yeux : bref, un autre Bhairava; un sang tout frais en emplissait la vaste capacité; le tumulte qui s'y soulevait blessait les oreilles (Karṇa et Çalya y faisaient tumulte); rempli du châtiment des insoumis (du meurtre de Duḥçāsana); repaire d'êtres terribles (où s'agitaient les hommes de Bhīma); bref, un second (Mahā) Bhārata; plein de tromperies comme le jeu, et de cruauté comme le cœur d'une femme; séjour d'inquiétudes et de peines innombrables comme l'absence de discernement; demeure d'êtres rudes et monstrueux (avec le Janasthāna rempli d'épines), toute pleine de terribles Çūrpaṇakhās[2], c'était une autre forêt Daṇḍaka, dont Mārīca aime les re-

[1] La fête appelée Dīpalī ou Diwālī, dont le jour principal est la pleine lune du mois kārtika, kārtikī-paurṇamāsī. La veille de ce jour est dédiée à Kālī et s'appelle Kālīcaturdaçī. Toute la durée du Diwālī se passe en réjouissances et en illuminations.

[2] Pour compléter le parallélisme de ces épithètes à double sens,

traites; terrible par le fracas de la foudre qui faisait trembler les yeux hagards et aveuglés (où erraient Akampana, Dhūmrāksha, Meghanāda et Vibhīshaṇa), et où la douleur arrachait des cris aux vivants (ruine de Rāvaṇa vivant), image, en un mot, de l'incendie de Laṅkā; séjour de toutes les souffrances, qui faisait frissonner de joie les troupes de démons; où s'entr'ouvraient nombre de trous et où les morts en foule se trouvaient étroitement pressés sans laisser un vide; où abondaient les arbres (ou : les mangeurs de chair, Rākshasas) et où l'arbre du paradis (Pārijāta, ou : les arbres) était détruit par le souci; envahi par les chacals, funeste[1], où rôdait la mort, et éternel; des femelles toutes nues, les seins immobiles, les fesses énormes, y dansaient un tāṇḍava échevelé; repaire des vautours et des chacals, des corneilles et des hérons; les belles des démons et des vampires, en joyeuse compagnie, y formaient comme une guirlande; Piçācas et Çākinīs s'y rassemblaient; les tambours y faisaient rage; des cadavres s'y montraient en éclatant bruyamment de rire; les Cakreçvarīs s'y jouaient innombrables. Objet d'effroi pour l'effroi même, de stupéfaction pour la stupéfaction, nuit profonde pour les ténèbres, épouvante de la mort! horrible rendez-vous des sorcières, tel était le champ-des-morts que vit le roi.

(40-53) Et il aperçut au pied d'un vaṭa Kshāntiçīla qui avait tracé un cercle; dès qu'il le vit, il s'inclina et lui dit : « Me voici! Que dois-je faire? » Le religieux mendiant, l'œil épanoui de joie, lui répondit : « O roi valeureux entre les valeureux, c'est aujourd'hui que tu as conquis une gloire su-

il est nécessaire de prendre ici les noms de Çūrpaṇakhā et de Mārīca : 1° au sens propre et rigoureusement personnel; 2° dans un sens général comme une désignation des Rākshasīs et des Rākshasas. Pour le dernier détail relatif à Mārīca, voir : *Rāmāyana*, III, ch. 39, et seq.

[1] Le texte présente ici un jeu de mots impossible à rendre en français : Le cimetière est rempli de chacals (*çivābhir*) et funeste (*açivam*).

périeure à celle de tous les braves. Va jusqu'où porte la voix, la tête tournée vers le sud; tu trouveras un cadavre suspendu à un ciṅçipā; apporte-le moi! » A cet ordre, le roi s'en alla, plein d'ardeur, à travers les ténèbres affreuses; il vit un arbre desséché, hautain (haut) comme un homme vil, sans couleur (sans ombre) comme un mendiant, effroyable comme un Piçāca, disloqué comme un mauvais poème, énorme; et tout en haut il vit un cadavre, courbé, penché, les bras raides et tombants, les pieds allongés, les mains ballantes, la tête basse, il semblait dire avec regret : « Je n'ai pas gagné de mérite sur terre; et maintenant aussi ma main est vide. »

Le roi grimpa à l'arbre, détacha la corde passée au cou du cadavre et le précipita à terre. Le vampire en tombant poussa un cri de douleur et de colère : « Ah! je suis tué! » Le cœur touché de pitié, le roi redescendit, et, le palpant à diverses reprises, s'accusa de sa violence. Et soudain le cadavre poussa un énorme éclat de rire, si fort que les démons en eurent visiblement le corps tout hérissé. Puis, brusquement, s'échappant sans être vu, il reprit sa place à la même branche, attaché par la même corde au cou et demeura suspendu comme auparavant. Le roi, reconnaissant l'artifice magique du démon, grimpa de rechef à l'arbre, prit le cadavre sur l'épaule et s'en alla en grande hâte. Une fois sur son épaule, le cadavre lui dit : « Roi, écoute! Je vais te conter une histoire qui va t'amuser pendant cette longue route.

(53-67) « Il est une ville nommée Vārāṇasī, chérie de Çrīkaṇṭha, fondée par Gaurī, avec des palais de cristal grands comme l'Himālaya. Le roi Pratāpamukuṭa y régnait; le ciel, avec l'éclat de sa gloire pour diadème, brillait constamment des lueurs de l'aube. La bien-aimée de ce roi s'appelait Somaprabhā; elle semblait être la Çakti du dieu aux traits de fleurs, associée à ses efforts pour subjuguer les trois mondes. De leur union naquit le brillant Vajramukuṭa. La beauté de ce prince faisait honte à l'amour, à la lune et au printemps. Il avait pour ami le fils du ministre Buddhiçarīra, homme

sans égal pour l'affection, la bonne humeur et la discrétion constantes. Un jour, par désir de chasser, le prince accompagné de son ami entra dans une forêt pleine de chevaux, d'éléphants, de tigres et de çarabhas. Après avoir, par la fureur meurtrière de son arc bruyant, abattu les plus terribles des fauves, il pénétra dans un bois où s'épanouissaient les lianes en fleurs. Tout près, il aperçut un étang limpide plein de lotus éclos : on eût dit le miroir cristallin des déesses de la forêt. Le prince vit paraître une jeune fille venue pour se baigner à cet étang, escortée d'une centaine d'esclaves, telle qu'un mince croissant de lune au lever. Ses regards obliques, couleur de lotus, aux rayons tremblants, faisaient à la forêt entière comme une guirlande de paons qui dansent. Ses lèvres qui rayonnaient vivement dans l'air, parentes du (rouge) bimba, mettaient dans l'océan de sa grâce une parure de corail. Ses seins, boutons de lotus sur l'étang de ses charmes, et ses bras qu'on eût pris pour la racine et la tige du nymphéa, témoignaient ainsi leur parenté. La touffe de son duvet, essaim d'abeilles de son corps liane, semblait le reflet vu par transparence de la natte qui flottait sur son dos, tant elle était nette! Charmante en sa démarche de flamant, elle faisait sonner les pierreries de ses nūpuras; on eût dit Çrī entourée d'abeilles bourdonnantes qui s'attachent au lotus où elle flotte.

(67-73) A voir cette belle au visage de lune, clair de lune qui faisait la joie du regard, le prince sentit tout à coup son cœur palpiter. Et la princesse, à le voir avec son arc, véritable image de l'amour, prit un air coquet, comme une liane agitée par un vent faible. Puis la belle aux yeux pétillants, détachant un des lotus de sa couronne, l'appliqua à son oreille, camarade de son regard enchanteur, puis, le retirant de son oreille, elle le mordit à coups de dents répétés; la fleur ainsi mordillée, elle la jeta avec coquetterie sur ses pieds; enfin, la reprenant, elle la pressa contre son sein : Dans son trouble amoureux, tant bien que mal, elle s'expliquait ainsi. Soudain, à l'appel d'une duègne, elle s'en alla

en se retournant vers le prince et en lui envoyant comme messager un regard étincelant.

(73-86) Revenu à son palais, la jeune fille, toute à la pensée du prince, se consumait de solitude, pareille au croissant de la lune qui se lève. Et, rentré dans sa capitale, le prince brûlant d'amour, resta de longues journées sans quitter son lit de fraîche verdure. Enfin, Buddhiçarīra, le fils du ministre, lui dit franchement : « Qu'est-ce donc qui abat à ce point ta fermeté, ô prince, autrefois véritable océan d'énergie? Qui est-elle? Où est-elle? Qui sont ses parents? Quelle est sa patrie? Voilà la fièvre dont souffre ton cœur, ô mon ami! Sois désormais tranquille. J'ai compris tout ce qu'elle voulait nous faire savoir. Le lotus (*utpala*) appliqué à son oreille (*karṇa*) signifie qu'elle habite la capitale du roi Karṇotpala, ce fameux souverain du Kaliṅga. Le roi a pour favori le dentiste[1] (Dantaghāṭaka) Saṃgrāmavardhana, si connu par tout pays; c'est lui le père de la belle, sois-en bien sûr : ce lotus déchiré à pleines dents (danta) nous le dit. Puis elle a jeté ce lotus sur ses pieds, autres lotus (padma) : elle s'appelle donc Padmāvatī. Enfin, elle l'a pressé contre son cœur : c'est que tu es son bien-aimé. Allons, debout! en route! Prétextons encore une chasse. » A ces mots, le prince s'en alla sur le champ, en compagnie de son ami, jusqu'au pays de Kaliṅga : un amant épris aurait bien vite fait de traverser la terre. Arrivés là, ils entrèrent chez une vieille femme pour lui demander un logement, et ils lui dirent : « Connais-tu le dentiste (Dantaghāṭaka)? » La vieille répondit à leur question mystérieuse : « Notre roi a pour ministre le

[1] Le sens du mot *dantaghāṭaka* est incertain; des pandits l'expliquent par : « artiste qui travaille l'ivoire », d'autres par : « dentiste ». Le rôle si souvent joué par les barbiers, par exemple, dans les contes orientaux, fortifie cette seconde explication. Dantaghāṭaka peut être encore le nom d'un personnage surnommé Saṃgrāmavardhana; et, en effet, dans la suite du récit, c'est toujours sous le premier de ces noms qu'il est désigné. (Voir Kathāsaritsagara, trad. Tawney [Bibliotheca Indica], note du passage correspondant).

dentiste Sangrāmavardhana; celui-ci a une fille aux beaux yeux nommée Padmāvatī. C'est chez lui que je sers, esclave née dans sa maison. Je connais toutes ses affaires de famille. » Ainsi renseignés par la vieille, ils lui contèrent leur histoire; puis, d'un commun accord, ils la chargèrent de leurs messages.

(86-94) La vieille partit au gynécée, annonça à Padmāvatī tout ce qui venait de se passer; la princesse, à ces nouvelles, entra dans une feinte colère : « Ah! vieille esclave! voilà donc comment tu respectes une jeune fille! » s'écria-t-elle, et de sa main toute blanche de camphre elle la souffleta sur les deux joues. La tête à demi-brisée, la vieille rentra chez elle, et les yeux pleins de larmes, raconta l'aventure aux jeunes gens. Aussitôt le prince se lamenta, les lèvres flétries par les sanglots : « Etre sans mérite, c'est en vain que j'ai tenté la fortune! Adieu! je sens la vie m'échapper! Comment supporter la solitude, maintenant qu'elle a coupé court à ma passion? » Mais le fils du ministre, l'entendant ainsi gémir, lui dit en secret : « Courage! tout va à merveille! Ces dix doigts empreints de camphre appliqués sur les deux joues, tu les vois, ils nous disent : attendez! la quinzaine blanche n'a plus que dix jours. La quinzaine noire venue, tu parviendras jusqu'à elle sans être vu. » Consolé par cette explication, le prince patienta.

(94-109) Dix jours après, la vieille retourna par hasard au gynécée. Quand elle revint, le fils du ministre remarqua sur sa poitrine trois marques de laque rouge semblables à trois lunes; il prit à part le prince et lui dit avec regret : « Mon cher, ses mois l'empêchent de te recevoir trois jours encore : voilà ce que signifient ces trois doigts teintés de rouge marqués sur la poitrine de la vieille. » Le cœur plein de sa bien-aimée aux longs yeux, le prince attendit encore trois nuits qui lui parurent avoir mille heures. Enfin, au bout de quatre jours, la vieille retourna au gynécée et revint en disant : « Aujourd'hui, elle m'a fort bien traitée. Comme justement un éléphant pris de rut avait brisé son po-

teau d'attache et s'était échappé, prise de frayeur, elle m'a fait sortir par le palais en me descendant par une corde. » A ce coup, le fils du ministre laissa partir le prince; par ce même moyen de la corde, le prince entra de nuit dans le gynécée; des servantes l'amenèrent à fleur de la terrasse, et il pénétra dans une salle toute de pierreries, entourée de murailles de cristal, rougie par le feu des pierreries et des lampes; les gens de service y dormaient d'un profond sommeil : on eût dit Pātāla (la ville souterraine des Nāgas). C'est là qu'il aperçut cette Nāgī (son amante)[1]. Prise de pudeur, elle résista, courba la tête, serra ses mains contre ses seins tremblants, et fit enfin le manège ordinaire : « Oh! relève tes yeux, s'écria le prince; clair de lune sur l'océan de lait de mon cœur, relève tes regards que la pudeur incline, et que tous les points de l'horizon se remplissent de lotus! » Puis il fit boire à cette princesse, dans une coupe de pierreries, un philtre blanc comme la fleur du jasmin et d'un parfum violent; ensuite il but le reste. Tout aussitôt, affolé d'amour, il l'embrassa avec violence, tandis que la belle fermait à demi les yeux du plaisir qu'elle goûtait à sentir son cou pressé et que ses joues rougissaient d'ivresse amoureuse; elle semblait un tapis de nymphéas sous les pas d'un éléphant; les grelots de sa ceinture sonnaient joyeusement, comme une bande de Kalahaṃsas, hôtes de ce parterre. Sans appeler à leur aide rien d'artificiel, sans avoir étudié les catégories de l'art, ils se livrèrent aux douceurs d'une volupté ininterrompue.

(109-117) Ainsi, chaque nuit, la brune jeune fille recevait son amant, riche des fleurs épanouies du plaisir amoureux. Mais un beau jour, le prince se rappela le fils du ministre qui était resté dehors. « Comment va-t-il, seul en ce pays? » La jeune fille vit que son amant était préoccupé; elle l'interrogea, apprit la vérité et s'écria : « Pourquoi ne m'as-tu pas

[1] Le masculin *bhujaṃga* a les deux sens de « serpent » et de « galant ». Le féminin *bhujaṃgī*, employé ici, peut suggérer la même équivoque, quoique le second sens soit indiqué seulement pour le masculin dans les lexiques.

fait voir ton ami? Puisqu'il a compris avec tant d'habileté le sens de mes signes, je veux comme marque d'honneur lui envoyer aujourd'hui même un plat friand. » Et bien vite, en présence de son amant, la princesse lui dépêcha une couronne nuancée, du bétel et un plat préparé de ses mains. Dès qu'il fut informé de tout, l'ami du prince lui dit : « Tu as commis une sottise à me faire connaître; tous ces cadeaux sont imprégnés de poison : une femme éprise ne saurait souffrir qu'un autre partage l'affection de son amant. » Et il donna le plat à un chien qui expira sur le champ. A ce spectacle, la colère les assombrit tous deux.

(117-133) Or, sur ces entrefaites, le fils chéri du roi Karṇotpala vint à mourir. L'ami du prince lui dit alors : « Va la trouver ce soir, enivre-la, enlève-lui sa parure et fais-lui sur le corps avec tes ongles comme une marque de trident. » Le prince obéit, s'en alla, exécuta le plan, et revint avec la parure enlevée. L'autre prit alors un costume d'ascète, s'en alla dans la forêt et dit à son compagnon : « Maintenant tu vas emporter à vendre cette guirlande de perles; montre-la partout, mais ne la cède à personne. Si on te demande de qui tu la tiens, dis que c'est de moi. » Muni de ces instructions, le prince, sous un déguisement qui le rendait méconnaissable, alla exposer l'objet au marché. Des agents du roi virent la parure et demandèrent au marchand : « De qui l'as-tu? » « De mon maître », répondit-il en les conduisant chez le faux ermite. Interrogé à son tour, celui-ci dit : « Que le roi vienne en personne, je parlerai. » Le roi vint bien vite; notre ascète lui raconta ceci : « Ô roi, caché dans ta ville, la fille du dentiste (Dantaghāṭaka) erre chaque nuit en sorcière, toute nue. Ton fils, c'est elle, elle toute seule, qui l'a tué, après l'avoir attiré ici. Irrité de ce crime, je la frappai sur le corps avec mon trident, et je lui arrachai sa parure riche en perles. Effrayée, elle s'enfuit alors et retourna à la maison de son père. Exile la coupable loin de ta ville; mais c'est une femme; on ne doit pas la punir de mort. » Le roi Karṇotpala, enflammé de colère à ces paroles, fit visiter la

jeune fille par des femmes; on retrouva sur son corps la marque du coup de trident. Padmāvatī, dont l'esprit se troublait, fut exilée de la ville. Alors nos jeunes gens reprirent leur costume et la rejoignirent, pendant qu'elle faisait gémir les échos de ses cris répercutés. Le prince l'emmena à Vārāṇasī, où il coula longtemps d'heureux jours avec elle. Mais Samgrāmavardhana, consumé par le chagrin d'avoir perdu sa fille, le cœur brisé, mourut bientôt après, et sa femme le suivit au tombeau. »

(133-137) A ce point du récit, le vampire interrogea le roi : « S'ils moururent d'avoir perdu leur fille, sur qui retombe la faute, dis moi? Si tu le sais et que tu ne parles pas, ta tête va éclater en cent. » Le roi répondit bien vite : « Ni le prince, ni la princesse ne sont coupables, leur passion les excuse. Le fils du ministre qui montra tant de finesse est innocent, car son devoir voulait qu'il se dévouât à son maître. La faute est au roi Karṇotpala qui, par une négligence criminelle, était comme un aveugle dans son royaume, sans voir par des espions ce qui s'y passait. » Le roi n'eut pas plus tôt rompu le silence que le vampire s'échappa en hâte, invisible, et se retrouva suspendu comme auparavant au sommet de l'arbre.

II.

(1-11) Le roi grimpa de nouveau sur l'arbre, prit le cadavre, le chargea sur son épaule et se mit en marche. Aussitôt le vampire de parler. « Roi, écoute ceci : Il y avait sur les bords de la Kālindī (Yamunā) un domaine brahmanique appelé Brahmasena. Là, vivait le brahmane Agnisvāmin, libéral et savant entre les meilleurs. Il avait une fille nommée Mandāravatī, digne assurément des créatures célestes, charmante comme une guirlande de mandāra (*erythrinus indica*) qui attire les abeilles regards. Nombre de brahmanes dignes d'elle par leur caste demandèrent la main de cette belle aux longs yeux, célèbre partout pour sa beauté. Un jour, trois

jeunes brahmanes, tous trois charmants, tous trois d'aussi bonne mine, comme s'ils s'en fussent piqués d'honneur, la sollicitèrent. Ils allèrent trouver son père : « Donne-la moi, donne-la moi! criaient-ils, agités de jalousie. Si tu la donnes à l'un, les deux autres vont mourir, sache-le bien. » Pris de crainte à ces paroles, le père ne la donna à personne. Mais les jeunes gens se trouvèrent assez heureux de demeurer près d'elle, les yeux toujours fixés sur cette rivière de l'ambroisie grâce qui charmait les regards. A la longue (le Créateur a donc le cœur bien dur!) la jeune fille vint à mourir. Adieu ces regards lotus qui faisaient fête! Ce qui fortifie le cœur et ce qui recrée les yeux, comment le destin impitoyable le laisserait-il durer longtemps?

« (11-25) A la mort de Mandāravatī, tombée comme une fragile kadalī (*musa sapientum*), les trois brahmanes la pleurèrent, cakoras dont elle était la lune avec le charme pour rayon. L'un d'eux, en son deuil, oignit son corps de cendres et se coiffa de la jaṭā; l'autre prit les os de la morte pour les porter à un gué sacré; le troisième resta au cimetière, couché sur les cendres du cadavre. Que ne feraient point des amants passionnés dont une femme a emporté le cœur? Le premier erra par toute la terre, le corps tout blanc de cendres; il arriva à la maison d'un brahmane nommé Rudraçarman. Invité à y prendre son repas, il commençait à manger quand il vit la femme du brahmane, impatiente d'entendre crier son fils, le jeter dans le feu. Le feu consuma l'enfant tout entier; l'ascète aussitôt d'interrompre son repas et de s'écrier : « Ah! je suis entré manger dans la maison d'un Cāṇḍāla! » Le maître de la maison entendit ce cri d'horreur; il prit alors son livre, prononça une formule, et l'enfant ressuscita. Étonné à ce spectacle, l'ascète prit bien vite son parti : dans la nuit, il enleva du livre cette formule pour ressusciter sa bien-aimée. Sans prendre de nourriture, il retourna bien vite au cimetière. Là, il trouva un de ses rivaux, juste revenu du gué sacré, et l'autre hors de son logis, toujours couché à la même place. Il les écarta tous deux quelque peu des cendres

de la belle, prononça la formule, lança de la poussière, et la jeune fille ressuscita. On eût dit à voir son riant visage une vague de l'océan de lait, éclairée par les feux de l'amour, empreinte du nectar et du kālakūṭa, ou l'étang de lotus de Kāma avec son visage pour reflet de la lune, sa ceinture et ses nūpuras bruyants (pour flamants) et ses yeux coquets pour fleurs. A cette vue, pris d'étonnement, de joie, de passion et de jalousie, tous trois s'écrièrent bien vite : Elle est à moi! elle est à moi! — Je l'ai ressuscitée par ma formule! — Je lui ai rendu les honneurs du gué sacré! — Et moi, j'ai gardé sa cendre! Ainsi se disputaient les brahmanes. »

(25-28) A ce point du récit, le vampire interrogea le roi. « A ton avis, roi, de qui doit-elle être la femme? » Le roi, par crainte de la malédiction, répondit : « Celui-là est son père qui lui a donné la vie par sa formule; l'autre qui a été aux gués sacrés a agi en fils; celui qui est resté couché sur ses cendres, voilà son mari légitime. » A ces mots, le vampire s'échappa invisible de l'épaule du roi et se retrouva suspendu au sommet du çiṅçipā.

RAPPORT CHRONOLOGIQUE

DES DEUX BRIHATKATHĀS.

Nous avons constaté dans notre premier article un récent travail de M. Bühler sur la date de Somadeva [1]. Une lecture attentive de la praçasti du Kathāsaritsāgara, telle que la donnent le manuscrit de Berlin et ceux de Pouna, a permis à M. Bühler de corriger les erreurs de Wilson et de Brockhaus, et de fixer, avec une approximation de dix-huit ans,

[1] Voir page 15, note 3.

l'année où Somadeva composa son recueil de contes. Somadeva, dans sa praçasti, mentionne les rois Saṃgrāmarāja, Ananta, Kalaça, le fils de Kalaça : Harsha, et la mère d'Ananta, grand'mère de Harsha, nommée Sūryavatī, à laquelle il dédie son poème, écrit, dit-il, pour divertir ses pieuses oreilles. Wilson, trompé par une chronologie inexacte, place le règne de Harsha entre 1059 et 1071 ap. J.-C., et fixe dans cette période la composition du Kathāsaritsāgara. Brockhaus à son tour déclare, sans citer d'autorité, que l'ouvrage a été écrit pour consoler Sūryavatī de la perte de son petit-fils, lequel serait mort en 1125 après J.-C. C'est entre ces deux dates que M. Bühler, s'appuyant sur des bases solides, place le Kathāsaritsāgara. Le rapport de l'ère cachemirienne avec l'ère chrétienne fermement établi[1], M. Bühler observe que le dernier personnage qualifié de roi est Kalaça et que Harsha porte seulement le titre de çrī, qui désigne par exemple un prince. Kalaça monta sur le trône en 39 (= 1063-1064 ap. J.-C.) : c'est donc là nécessairement le *terminus a quo*. La mort de Sūryavatī, à qui l'ouvrage est dédié, donne à son tour le terminus *ad quem*. Or, Sūryavatī mourut en 57, date fixée par la Rājataranginī (= 1081-1082 ap. J.-C.), précédant ainsi

[1] L'ère cachemirienne, appelée Lokakāla ou ère des Sept Rishis, commence l'an 25 du Kaliyuga = 3076 avant J. C. Les dates supputées d'après cette ère ne mentionnent pas le chiffre des milliers ni celui des centaines. Il faut, pour les retrouver, les induire soit du contexte, soit d'autres documents.

de huit ans dans la tombe ce petit-fils dont Brockhaus lui faisait pleurer la mort. Ainsi c'est entre 1063-1064 et 1081-1082 ap. J.-C. que Somadeva aurait versifié ses contes.

Cette date ainsi précisément établie, M. Bühler ajoute : « Ce résultat montre que Somadeva écrivait juste au temps où Kshemendra Vyāsadāsa composait sa Bṛihatkathāmañjarī, ou fort peu de temps après. Kshemendra, dans plusieurs de ses ouvrages, mentionne qu'il écrit sous Ananta. L'un d'eux est même daté de l'an 41, sous le règne de Kalaçadeva. C'est en tout cas une rencontre curieuse que deux poètes cachemiriens aient traduit vers le même temps en sanscrit le vieil ouvrage en paiçācī de Guṇādhya. Les deux poètes ont tout l'air d'avoir été des rivaux ».

Quelle que soit l'autorité du nom de M. Bühler, il est peut-être permis de ne pas accepter cette conclusion. La Bhāratamañjarī, le premier des ouvrages datés de Kshemendra, est antérieure de vingt-sept ans à l'année 1064 et de 45 ans à l'année 1082. Il serait, croyons-nous, étrange de supposer qu'un poète rompu par une si longue pratique, connu déjà par une quantité d'œuvres de toute sorte, se fût réduit à traduire en sanscrit une œuvre paiçācī; et même, cette hypothèse admise, qu'il se fût, avec un acquit de quelque trente ou quarante ans, aussi mal tiré de la besogne. Mais à cette raison presque de sentiment s'ajoutent pour la corroborer des raisons de fait : la recommandation adressée aux apprentis-poètes de

remanier des poésies écrites en dialecte vulgaire[1] nous semble prise par Kshemendra de sa propre expérience, et parmi les ouvrages de Kshemendra que nous connaissons, la Bṛihatkathā seule est dans ce cas. En outre, les diverses mañjarīs de cet auteur, identiques de procédés et de défauts (Voir Bühler, *Rep.*, p. 47), doivent se rapporter à la même époque, c'est-à-dire aux environs de 1037, date de la Bhāratamañjarī. Le silence de Somadeva ne prouve rien pour ou contre la date de la Bṛihatkathā-mañjarī; il nous semble même retrouver au début du Kathāsaritsāgara une critique directe, ou plutôt une sorte de réplique adressée à Kshemendra. La Mañjarī (I, 2-5) débute par un éloge pompeux de la rhétorique appliquée à la poésie. C'est une sorte d'avis au lecteur sur les principes esthétiques de l'œuvre. Le passage correspondant du Kathāsaritsāgara expose également la théorie de Somadeva, mais celle-là aussi simple, aussi modeste que l'autre était ambitieuse et déclamatoire :

aucityānvayarakshā ca yathāçakty abhidhīyate
kathārasāvighātena kāvyāṃçasya ca yojanā
vaidagdhyakhyātilobhāya mama naivāyam udyamaḥ
kiṃ tu nānākathājālasmṛitisaukaryasiddhaye

(v. 11, 12.)

J'ai respecté, autant que j'ai pu, les convenances littéraires et l'ordre naturel; j'ai établi chacune des sections du poème de manière à ne pas interrompre les contes et les passions

[1] Voir p. 8, 9, 24.

(*rasas*). Mes efforts ne vont pas à gagner une réputation d'artiste consommé ; je veux simplement qu'on puisse retenir sans peine ce vaste ensemble de contes de toute espèce.

Pourquoi se défendre ainsi de toutes prétentions littéraires au début d'une œuvre qui semble les exclure par sa nature même? L'imprévu autant que la netteté de cette déclaration laissent à croire qu'un autre avant Somadeva avait, dans une besogne analogue, montré moins de goût que lui, et voulu faire de l'art hors de propos. C'est justement cette affectation qui caractérise, comme nous l'avons vu, la Bṛihatkathāmañjarī.

Il semble donc naturel de croire qu'en écrivant ces vers Somadeva pensait à son précurseur. Toutes ces hypothèses se confirment mutuellement et permettent de considérer Somadeva non comme le rival, mais comme le successeur plus heureux de Kshemendra.

Ces conclusions une fois admises entraînent peut-être la solution d'un autre problème. La citation de la Bṛihatkathā insérée dans le Daçarūpa (I, 61, comment.), seul et unique débris de la Mañjarī pendant tant de siècles, et encore débris anonyme, va peut-être nous donner à son tour la date approximative du livre qui l'a préservée. Malgré l'opinion de M. F.-E. Hall, il est difficile d'attribuer le texte et le commentaire du Daçarūpa à deux auteurs différents, l'un nommé Dhanaṃjaya, fils de Vishṇu, et l'autre Dhanika, fils de Vishṇu. L'identité des deux patronymiques (*vishṇusūnu*) et la ressemblance des deux noms sont

des indices qui avaient déjà frappé Wilson; mais il y a plus. Comment concevoir l'existence indépendante et isolée de ces vers techniques, pour ainsi dire impersonnels, sans originalité, sans caractère, sans style, où le nombre des emprunts balance la part de l'auteur, d'une sécheresse obscure et souvent inintelligibles en l'absence du commentaire? La tradition littéraire confirme ces présomptions. Ce n'est pas seulement Sundaramiçra qui attribue régulièrement à Dhanika les vers du Daçarūpa; le Sāhityadarpaṇa fait de même (Voir, par exemple, n°s 313 et 316). Entre Dhanika, qui cite par exemple Rājaçekhara, et le Sāhityadarpaṇa dont la Nāṭakacandrikā (début du XVIe siècle) cite l'autorité comme généralement reconnue, trois ou quatre siècles au plus se sont écoulés pendant lesquels une série ininterrompue d'ouvrages didactiques ont maintenu la tradition dans toute son exactitude. Si Dhanika, dans son commentaire[1], cite un vers de la Mañjarī (= I, v, 36 *b*,

[1] Daçarūpa, éd. Hall, p. 59. M. Hall met, il est vrai, ce passage entre crochets, et le déclare par là d'une authenticité douteuse. C'est dans la préface de Vāsavadattā (p. 55) qu'il justifie ses soupçons. Parmi les trois manuscrits dont il s'est servi pour établir le texte du Daçarūpa, un seul donne le passage en question. Sans doute il faut tenir compte de ce fait; mais le considérer comme un argument décisif serait trop. Le style de ces quelques lignes ne diffère en rien du reste de l'ouvrage. Le Mudrārākshasa qui y est cité est également cité dans deux passages authentiques du commentaire (p. 105 et 120). Remarquons de plus que les deux vers de la Bṛihatkathā cités par Dhanika se retrouvent dans le commentaire du Mudrārākshasa composé par Dhuṇḍhirāja vers l'année 1713 (Voir Mudrārākshasa, éd. Telang, Bombay sanscrit

37 *a*) avec cette simple indication : iti bṛihatkathāyām, insuffisante pour distinguer l'une de l'autre les deux traductions sanscrites, c'est qu'une seule de ces traductions, celle de Kshemendra, existait à l'époque où il écrivait. Le Daçarūpa serait ainsi postérieur à la Bṛihatkathāmañjarī et antérieur au Kathāsaritsāgara. Il se placerait donc vers le milieu du XI[e] siècle (entre 1040 environ d'une part et 1063-1082 de l'autre).

series, introd. et page 15 du texte). Dhuṇḍhirāja est nourri du Daçarūpa et le cite constamment. Les deux vers de la Bṛihatkathā qu'il cite sont justement ceux qui se trouvent dans Dhanika, et la même mention (bṛihatkathāyām) les y accompagne. Le texte imprimé par Telang contient, il est vrai, entre le premier et le second de ces vers la ligne suivante :

çakaṭāraḥ kshapaṇakaliṅgadhārī cāṇakyamitraṃ bhadraçarmā.

Mais cette ligne, venue sans doute d'une glose marginale, ne se trouve dans aucun de nos manuscrits et ne peut d'ailleurs se placer au milieu d'un texte en çlokas. Loin d'infirmer notre raisonnement, elle prouverait au contraire que Dhuṇḍhirāja n'a pas recouru directement au texte de Kshemendra. Il faut donc supposer que le manuscrit du Daçarūpa dont il se servait contenait le passage en question. Le hasard a bien pu faire qu'un seul manuscrit représentant cette tradition tombât aux mains de M. Hall. L'étude critique de manuscrits aussi nombreux que possible du Daçarūpa trancherait définitivement cette question.

